Un franc le volume
NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY
1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

ÉMILE SOUVESTRE

— ŒUVRES COMPLÈTES —

LES PÉCHÉS DE JEUNESSE

NOUVELLE ÉDITION

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

L. DUFOUR,

FQ
2429
.S7
A6
1871
SMRS

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ÉMILE SOUVESTRE

Publiées dans la collection Michel Lévy

LES ANGES DU FOYER	1	vol.
AU BORD DU LAC	1	—
AU BOUT DU MONDE	1	—
AU COIN DU FEU	1	—
CAUSERIES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES	3	—
CHRONIQUES DE LA MER	1	—
LES CLAIRIÈRES	1	—
CONFESSIONS D'UN OUVRIER	1	—
CONTES ET NOUVELLES	1	—
DANS LA PRAIRIE	1	—
LES DERNIERS BRETONS	2	—
LES DERNIERS PAYSANS	1	—
DEUX MISÈRES	1	—
LES DRAMES PARISIENS	1	—
L'ÉCHELLE DE FEMMES	1	—
EN BRETAGNE	1	—
EN FAMILLE	1	—
EN QUARANTAINE	1	—
LE FOYER BRETON	2	—
LA GOUTTE D'EAU	1	—
HISTOIRE D'AUTREFOIS	1	—
L'HOMME ET L'ARGENT	1	—
LOIN DU PAYS	1	—
LA LUNE DE MIEL	1	—
LA MAISON ROUGE	1	—
LE MARI DE LA FERMIÈRE	1	—
LE MAT DE COCAGNE	1	—
LE MÉMORIAL DE FAMILLE	1	—
LE MENDIANT DE SAINT-ROCH	1	—
LE MONDE TEL QU'IL SERA	1	—
LE PASTEUR D'HOMMES	1	—
LES PÉCHÉS DE JEUNESSE	1	—
PENDANT LA MOISSON	1	—
UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS	1	—
PIERRE ET JEAN	1	—
PROMENADES MATINALES	1	—
RÉCITS ET SOUVENIRS	1	—
LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS	2	—
RICHE ET PAUVRE	1	—
LE ROI DU MONDE	2	—
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE	1	—
SCÈNES DE LA VIE INTIME	1	—
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES	1	—
LES SOIRÉES DE MEUDON	1	—
SOUS LA TONNELLE	1	—
SOUS LES FILETS	1	—
SOUS LES OMBRAGES	1	—
SOUVENIRS D'UN BAS-BRETON	2	—
SOUVENIRS D'UN VIEILLARD — LA DERNIÈRE ÉTAPE	1	—
SUR LA PELOUSE	1	—
THÉATRE DE LA JEUNESSE	1	—
TROIS FEMMES	1	—
TROIS MOIS DE VACANCES	1	—
LA VALISE NOIRE	1	—

Clichy. — Impr. Paul Dupont et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.

LES PÉCHÉS DE JEUNESSE

PAR

ÉMILE SOUVESTRE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1871
Droits de reproduction et de traduction réservés

LES

ÉCHÉS DE JEUNESSE

I

FRÈRE ET SŒUR

Les premières lueurs du jour s'épanouissaient ns le ciel ; la vallée de Cailly commençait à faire gir, dans les brumes de l'aube, ses moulins, ses ages et le rideau de peupliers qui borde sa rivière ; is tout y était encore désert et silencieux. Les eaux eux-mêmes dormaient sous la feuillée, et n'entendait que les rumeurs de la brise du ma- mêlées aux susurrements de l'eau parmi les ïeuls. Au penchant du coteau qui borde la rive ite, derrière les *Cambres,* on voyait déjà les toits

élevés du château de Barville rougis par l'aurore, tandis que la masse de l'édifice restait ensevelie dans une demi-nuit.

Là aussi tout était muet et tout semblait dormir. Cependant, un regard attentif eût pu apercevoir, dans la première salle du rez-de-chaussée, à travers les fentes d'un volet mal fermé, la pâle lumière d'une lampe épuisée d'huile par la longueur de l'attente. Près d'elle était assis un homme d'environ soixante ans, aux cheveux gris, à la figure bistrée et dont le costume tenait en même temps du marin et du bourgeois. C'était Georges Duret, ancien contre-maître de marine impériale, longtemps compagnon de mer du vice-amiral de Rostang, et aujourd'hui devenu son *factotum* au château de Barville.

Le vieux marin ne brillait précisément ni par la soumission, ni par le bon caractère. Entré fort jeune au service de l'amiral, il avait assisté à ses folies encore plus qu'à ses campagnes, et s'était insensiblement habitué à cette familiarité insolente par laquelle les serviteurs complaisants punissent les désordres des maîtres.

Une circonstance fortuite avait contribué à lui assurer l'impunité. Comme il traversait avec M. de Rostang la rade de Rio-Janeiro, leur chaloupe avait

sombré sous voiles, et l'amiral lui avait sauvé la vie au péril de la sienne. Ce fut un indestructible lien qui rattacha pour toujours l'une à l'autre leurs deux destinées. Si le souvenir d'un grand service reçu peut nous importuner, celui d'un grand service rendu nous plaît toujours parce qu'il nous honore. La vue de Georges devint pour l'amiral une sorte de croix d'honneur, et l'idée même de s'en séparer ne put désormais lui venir.

De son côté, le contre-maître était reconnaissant à sa manière, et, se regardant comme indispensable à l'amiral, il n'eût point accepté son congé. Il en résultait des contestations sans fin, mais sans ruptures, qui rendaient chaque jour le maître et le serviteur plus querelleurs et plus inséparables : c'étaient deux vieux diables qui s'enduraient le plus souvent en expiation de leurs péchés, et se consolaient quelquefois en se les racontant.

Nous devons dire pourtant que la visible mauvaise humeur de Georges, au moment où commence notre histoire, ne tenait point à de nouveaux démêlés avec l'amiral. L'ancien contre-maître n'en voulait, pour l'instant, qu'au fils de la maison, M. Marcel de Rostang.

Né d'un premier mariage du baron et élevé loin

de son père, Marcel avait passé, comme tous les jeunes gens bien élevés, des études imaginaires du collége, aux études problématiques de l'école de droit. Reçu a ocat après avoir fréquenté trois ans les bals, les concerts et les spectacles de Paris, il était revenu à Barville avec un diplôme de licencié et une collection fort complète de mémoire à acquitter. L'amiral avait fait trop de dettes dans sa jeunesse pour ne pas en comprendre tous les dangers ; aussi entra-t-il d'abord en fureur et ne voulut-il rien payer ; mais la baronne, qui semblait uniquement occupée à faire mentir son titre de marâtre, à force de complaisance pour Marcel, finit par apaiser le vieux marin. Les notes furent acquittées, à la condition toutefois que le coupable prouverait sa résipiscence en renonçant à ses habitudes et en rompant avec ses anciens amis. La chasse et les excursions à cheval avaient été elles-mêmes suspendues comme offrant le prétexte de fâcheuses fréquentations. Depuis huit jours Marcel vivait donc en quarantaine au château, sans autre distraction qu'une promenade avec l'amiral et la baronne, ou des fragments d'opéra chantés avec sa sœur ; mais, pour sentir tout le charme de ces paisibles jouissances, il lui manquait quelque cinquante ans. Aussi se trouva-t-il incapable

de les supporter plus longtemps, et la veille même, à bout de patience, il s'était échappé du château avec un chien et un fusil. Le contre-maître, qu'il avait mis dans sa confidence, devait lui ouvrir, vers le soir, la porte de la petite cour.

Cependant le soir était arrivé, la nuit venait de s'écouler, le jour allait renaître et le fugitif n'avait point encore reparu !

Il était évident que quelque séduisante rencontre lui avait fait oublier sa promesse. Peut-être même la chasse n'était-elle pour lui qu'un prétexte, et qu'en ayant l'air de prendre Georges pour complice, il n'avait voulu l'avoir que pour dupe !

Cette dernière supposition, qui paraissait la plus vraisemblable, causait au contre-maître un dépit facile à lire sur son visage ; il se leva pour aller à la fenêtre, dont il entr'ouvrit les volets, revint à la lampe, l'éteignit, puis se mit à parcourir la salle d'attente, tout en poursuivant un soliloque muet, entrecoupé de crispations nerveuses qui correspondaient à autant de malédictions intérieures.

— Déjà grand jour ! se disait-il, et ne pas être encore de retour ! Après les recommandations de madame la baronne, après la promesse qu'il m'avait faite ! et l'amiral qui va descendre ! Dieu sait quel

coup de vent, s'il s'aperçoit que le jeune homme a passé la nuit hors du château ? lui qui fait si bien de la morale depuis que la goutte l'empêche de faire autre chose ! Et cependant il a été jeune aussi, l'amiral ! ah ! ah ! j'en sais quelque chose, moi qui étais toujours de planton à sa porte. Je me rappelle encore qu'à la Martinique, quand il recevait certaines visites, il fallait dire à tous les officiers qui se présentaient que le commandant avait la fièvre ! et il y était drôlement sujet à cette fièvre-là ! elle lui revenait sept fois par semaine !

Ici le contre-maître interrompit ses réflexions rétrospectives pour ouvrir une fenêtre et chercher Marcel du regard dans la campagne.

Au même instant, le bruit d'un pas inégal et d'une canne qui frappait le parquet retentit dans le corridor ; une voix appela Georges à plusieurs reprises ; mais le vieux marin, la tête penchée au dehors, n'entendit rien.

Tout à coup le baron parut à la porte, appuyé sur une demi-béquille de goutteux, et répétant son appel avec la précipitation impatiente des gens qui n'ont point été accoutumés à attendre. Cette fois, le contre-maître se retourna :

— L'amiral ! s'écria-t-il, déconcerté.

— Pardieu ! il faut donc du canon pour que tu entendes? dit le marin avec humeur. Que regardes-tu là ?

— Moi, rien, répliqua Georges vivement.

— C'est bien la peine, alors, de te mettre à la fenêtre ! dit M. de Rostang, en gagnant un fauteuil ; tu n'as encore vu ni la baronne, ni Ernestine ?

— Non, amiral.

Le vieil officier s'assit, et attira un tabouret sous sa jambe malade.

— Au fait, reprit-il, je suis descendu plus tôt que d'habitude ; cette infernale goutte ne me laisse point de repos. Mais, tout à l'heure, *les femmes* vont venir.

— Elles seraient déjà au salon, si elles savaient que l'amiral souffre, fit observer le contre-maître.

— Oui, oui, murmura le marin, à demi-voix et comme s'il se parlait à lui-même, il suffit d'avoir besoin d'elles pour les voir ! Ce sont deux anges... deux anges qui perdent leur temps à s'occuper d'un vieux diable comme moi ! tandis que monsieur mon fils s'amuse à courir et à faire des dettes.

Georges objecta pour excuse qu'il n'en avait point fait depuis les dernières.

Les dernières ! répéta l'amiral, je crois pardieu bien ! Je les ai payées hier, et à moins qu'il n'ait

passé la nuit à en faire de nouvelles... ce qui n'aurait rien d'étonnant, au reste !

Et comme si un soupçon lui venait tout à coup :

— Est-il chez lui au moins ? demanda-t-il, en se retournant vers le contre-maître.

Ce dernier répondit affirmativement.

— Alors je vais le voir ! dit le marin en appuyant les deux mains au bras du fauteuil pour se lever.

— Pardon, amiral, interrompit rapidement Georges ; mais je sors de chez M. Marcel, et il dormait.

— A cette heure ! répliqua le vieillard ; je le réveillerai, c'est un paresseux.

— Au contraire, amiral, il a travaillé une partie de la nuit.

— A quoi donc !

— Mais... sans doute... à étudier son droit ; j'ai vu ce matin le *Code civil* ouvert sur son bureau.

M. de Rostang secoua la tête d'un air de doute ; mais Duret entra dans des détails tellement circonstanciés qu'il allait se rendre, lorsqu'il vit la porte qui donnait sur la cour s'ouvrir brusquement, et Marcel, en habit de chasse, paraître sur le seuil.

Ce fut un vrai coup de théâtre ! Trois cris partirent en même temps et furent suivis d'un moment de silence ; l'amiral regardait son fils, qui détournait la

tête, et Georges, occupé à épousseter sa veste.

— Ah ! c'est comme cela que tu l'as vu étudier le Code civil, toi ? cria-t-il à ce dernier, en le menaçant du poing. Par les mille diables ! tu me paieras ce mensonge ! Et vous, Monsieur, d'où venez-vous ? qui vous avait permis de sortir ? pourquoi avez-vous passé la nuit hors du château ?

— Mon Dieu ! ne vous fâchez pas, amiral, dit le jeune homme qui avait déjà repris une partie de son assurance, j'étais bien décidé à rentrer hier soir ; mais c'est toute une aventure ; j'ai fait une rencontre...

— Que je devine, interrompit le vieux marin en colère ; quelqu'un de ces amis de voisinage qui, sous prétexte de courir des lièvres, se réunissent pour décoiffer des bouteilles de champagne avec des drôlesses...

— Permettez, mon père...

— Taisez-vous, Monsieur.

— Mais je vous jure...

— Je ne vous crois pas.

— Alors toute explication est inutile, dit Marcel qui fit un pas vers la porte.

— Restez, s'écria l'amiral en frappant de sa canne le parquet ; par les mille diables, vous m'entendrez !

et ne croyez pas que je sois votre dupe ! je vous dis que vous venez de faire quelque nouvelle folie.

— Eh bien ! quand cela serait ? reprit brusquement Georges en s'interposant à sa manière, ne faut-il pas bien que l'on soit de sa race?

— Taisez-vous, Duret ! interrompit précipitamment le baron, qui voyait le contre-maître venir.

Mais celui-ci avait un système dont il ne se départait jamais, et qui consistait à opposer le Rostang d'autrefois au Rostang d'aujourd'hui ; le passé était une corde qu'il liait au cou du présent.

— Et quand je me tairais, reprit-il en élevant la voix, ça vous empêchera-t-il d'en avoir fait cent fois plus que votre fils ?

— Tu mens !

— Croyez-vous donc que j'aie oublié vos bons tours ?

— Te tairas-tu ?

— Par exemple, ces deux Espagnoles que vous avez enlevées en même temps !

— Toutes deux ! répéta Marcel émerveillé.

— C'est faux ! cria l'amiral.

— Vous m'avez laissé les deux suivantes ! acheva Georges, dont ce souvenir illuminait les traits ; ah !

ah ! ah ! c'était le bon temps, alors ! on vivait en mari-garçon !

— Je te conseille de t'en vanter, vieux fou ! interrompit le baron exaspéré, cela t'a bien réussi ! pendant que tu oubliais ta femme à l'étranger, elle en faisait autant en France.

Le contre-maître tressaillit.

— C'est possible, dit-il en changeant brusquement de ton ; mais, en tout cas, l'amiral a tort de me le rappeler.

— Pourquoi, diable ! aussi viens-tu me pousser à bout ! fit observer M. de Rostang un peu honteux.

— Si j'ai mérité d'être puni, reprit Duret avec une énergie amère, je n'étais pas le seul.

— Assez, Georges.

— Faut pas être si fier parce qu'on a eu du bonheur.

— Tonnerre ! nous laisseras-tu à la fin ? cria le baron en se levant furieux.

Le vieux matelot haussa les épaules, grommela quelques réflexions peu respectueuses sur le manque de mémoire des vieux pécheurs, et se retira lentement comme un homme qui ne veut point avoir l'air d'obéir.

L'amiral s'était laissé retomber dans son fauteuil,

tout haletant ; Marcel voulut s'approcher pour lui proposer ses soins ; mais il le repoussa.

— Laissez-moi, Monsieur, s'écria-t-il avec colère : vous seul êtes cause de tout ce qui arrive ! Sans vos sottises, je n'aurais pas entendu celles de ce drôle. Vous me mettez en guerre avec tout le monde, même avec la baronne ; car, si les belles-mères sont habituellement prévenues contre les enfants de leurs maris, ici c'est le contraire : Madame de Rostang vous excuse et vous défend toujours.

— Ah ! je le sais, dit Marcel avec un sentiment sincère ; depuis que je la connais, elle a été pour moi la protectrice la plus tendre, la plus constante, la plus dévouée.

— Oui, continua le baron ; mais, ce que vous ne savez pas, Monsieur, c'est tout ce qu'il lui a fallu de vertu pour se montrer si bonne envers vous, envers moi..., surtout envers moi qu'elle avait droit de haïr !

Le jeune homme regarda son père d'un air surpris.

— Écoutez-moi, reprit celui-ci plus gravement ; je voulais vous faire des reproches ; j'aime mieux vous faire une confession. Il faut que les fautes des pères servent au moins de leçon pour les fils.

Il avait montré une chaise à Marcel, qui s'assit devant lui étonné, mais ravi de la direction que pre-

nait l'entretien. Il y eut une assez longue pause. La belle figure de l'amiral avait repris son calme, bien que l'œil fixe et un peu sombre semblât regarder dans un passé pénible à revoir. Enfin, il fit un visible effort, et, regardant fixement le jeune homme, qui attendait en silence :

— Georges a dit vrai tout à l'heure, Monsieur, reprit-il, j'ai été un mauvais sujet comme vous... plus que vous ! car tout dégénère maintenant, vous avec rapetissé jusqu'à la folie ! De notre temps encore il y avait de la fougue, de l'originalité, de l'audace ! On enlevait la femme qu'on aimait, on se coupait la gorge pour un mot, on jouait toute sa fortune sur un coup de trente et un !

— Ah ! vous avez raison, amiral, dit Marcel sérieusement admiratif, vous étiez les hommes de la grande époque !

— Nous étions des vauriens, Monsieur, interrompit le baron qui s'aperçut de sa distraction ; moi tout le premier ! Si votre mère eût vécu, je me serais peut-être rangé; mais resté veuf, je retournai naturellement à mes anciennes habitudes. Ce fut alors que le hasard me fit rencontrer dans le monde la fille d'un fabricant du Havre, mademoiselle Ernestine Chatel, votre belle-mère. Je n'aurais probable-

ment jamais pensé à la demander en mariage, si je ne l'avais sue recherchée par le capitaine Ramière. Depuis le collége, le capitaine s'était toujours trouvé sur mon chemin ; il m'avait enlevé ma première maîtresse et gagné vingt fois mon dernier louis ; nous nous étions battus et il m'avait blessé ; c'était pour moi plus qu'un rival, plus qu'un ennemi ; c'était ma mauvaise chance personnifiée ! J'appris qu'il aimait mademoiselle Ernestine, je jurai de prendre une bonne fois ma revanche en la lui arrachant à tout prix. Des pertes inattendues venaient de frapper M. Chatel ; sa faillite paraissait imminente, et la faillite, c'était pour lui le déshonneur et la mort ! Je proposai de satisfaire à tous les engagements du père, si la main de la fille m'était accordée ! Ernestine céda, le mariage eut lieu, et quelques jours après j'étais en mer avec mon escadre.

M. de Ramière, désespéré, partit peu après pour l'Amérique, où il est resté.

— Vous vous étiez vengé en ennemi implacable, mon père, dit Marcel ému.

— Je m'étais vengé en imbécile, reprit brusquement le baron ; car j'épousais quelqu'un dont le cœur était pris, et je m'exposais à des représailles bien méritées. Eh bien ! pas du tout ! j'avais rencon-

tré une exception, une merveille ! une femme qui accepta son mari avec une résignation héroïque, comme on accepte les calamités inévitables.

— Et vous avez de plus trouvé, au retour, une fille qui devait vous dédommager de votre fils, continua gaiement Marcel : car que deviendrait-on à Barville sans cette chère Gabrielle? Si sa mère est la sérénité du logis, Gabrielle en est tout le mouvement et toute la joie.

— Comme vous en êtes le trouble et la déraison, acheva l'amiral, adouci malgré lui par la loyale admiration du jeune homme pour sa sœur; je n'aurais ici, sans vos extravagances, que des motifs de satisfaction : mais vous finirez par lasser ma patience...

— Oh ! qui est-ce qui parle de patience, en criant si fort? interrompit tout à coup une voix rieuse.

— Gabrielle ! s'écrièrent à la fois Marcel et l'amiral.

Une jeune fille fraîche comme le printemps venait, en effet, d'entr'ouvrir une porte de communication et montrait son riant visage encadré dans la baie, au milieu d'un rayon du soleil levant.

Marcel et son père lui tendirent les mains en même temps.

Elle accourut avec la légèreté d'un oiseau, leur

présenta son front à baiser ; puis vint s'asseoir sur le coin du tabouret qui soutenait le pied malade du baron.

— Eh bien ! père, dit-elle tendrement, vous êtes donc occupé à gronder?

L'amiral éleva la voix comme les gens qui sentent leur colère s'en aller et veulent faire du bruit pour masquer sa retraite.

— Je gronde, s'écria-t-il, parce que j'en ai sujet.

— Vous avez bien dormi ? demanda doucement la jeune fille, en lui prenant la main.

— Non, répondit le marin.

Et, se retournant vers Marcel :

J'ai été trop faible jusqu'à ce moment, Monsieur, continua-t-il d'une voix tonnante : mais ne comptez plus sur mon indulgence ; il est temps de mettre un frein à vos désordres, et je serai désormais inexorable !...

Ici la voix faiblit d'une manière inattendue. Gabrielle, qui s'était levée doucement, se trouvait assise sur le bras du fauteuil, la tête contre la joue de l'amiral : il l'attira tendrement sur sa poitrine, et la baisa au front. Ce mouvement interrompit sa philippique.

—Continuez, père, continuez, dit la jeune fille avec

un sérieux grotesque ; il ne faut pas vous refroidir. Et vous, Monsieur, écoutez bien cela ! Nous vous disions que désormais nous serions inexorable !...

Et posant les deux mains sur l'épaule de son père, elle y appuya la tête, comme un jeune chat qui se prépare à dormir.

Le baron vit que Marcel étouffait un éclat de rire ; lui-même ne put retenir son sérieux.

— Au diable la petite masque qui s'entend avec ce drôle ! s'écria-t-il.

— Du tout ! interrompit vivement Gabrielle, je suis très-mécontente de lui, et j'étais venue pour le prêcher ; mais après votre sermon, amiral, le mien n'aurait plus d'effet.

— C'est-à-dire que tu ne veux pas de concurrence.

— Précisément.

— Et il faut que je te laisse ?

— Je venais vous avertir que ma mère était descendue à la petite serre, où elle vous attendait ; le grand cactus fleurit.

— Le cactus rouge ! s'écria l'amiral, qui faute de mieux s'était rejeté dans les folies horticoles ; eh ! il fallait donc le dire, mauvaise !... Je savais bien, moi, que nous aurions de la fleur avant Rouby... distancé le banquier !

Et comme il vit que Gabrielle voulait le suivre :

— Non, non, continua-t-il, reste avec ton frère ! Tu m'as promis de le sermonner : ne le ménage pas.

— Soyez tranquille, dit la jeune fille en riant, je vais le gronder... comme si j'étais sa femme !

— Et vous, Monsieur, reprit le baron, songez à lui obéir !

— Comme si j'étais son mari ! répliqua Marcel en s'inclinant.

Le vieux marin fit un petit adieu d'amitié à Gabrielle, jeta à son frère un regard qu'il voulut rendre sévère, et quitta le salon en boitant.

Restés seuls, le frère et la sœur débutèrent par un éclat de rire, puis Marcel voulut embrasser la jeune fille, pour la remercier de lui avoir si heureusement porté secours dans l'orage ; mais celle-ci se dégagea en reprenant son air grave, et commença l'instruction morale dont elle s'était chargée.

Elle savait que Marcel n'était point rentré la veille, et elle allait lui rappeler les promesses qu'il avait faites à elle et à sa mère, lorsque le jeune homme l'interrompit avec une impatience affectueuse.

— Allons ! s'écria-t-il, voilà la petite sœur comme l'amiral, m'accusant sans vouloir m'entendre. Vous croyez aussi, je parie, que j'ai passé la nuit dans quel-

que château des environs, occupé à porter des toasts de célibataire ?

— N'est-ce pas la vérité ? demanda Gabrielle.

— Du tout, ma chère, reprit Marcel. J'ai passé la nuit la plus pastorale, couché dans un grenier à foin, et ne parlant que de la baronne et de vous.

La jeune fille poussa une exclamation de surprise.

Je dois vous demander d'abord, reprit le frère en la regardant, si vous n'avez point remarqué, depuis deux jours, un étranger qui rôde autour du château, et principalement du côté de la grande charmille, où vous avez l'habitude de vous promener ?

— Moi ! dit Gabrielle un peu troublée ; en vérité je ne pourrais vous dire... Il passe tant de monde par les avenues de Barville !

— Alors, je suis meilleur observateur que vous petite sœur, car j'avais été frappé de son visage et de sa tournure.

— Et... vous l'avez revu hier ? demanda la jeune fille qui jouait avec un gland du canapé sans lever les yeux.

— Près de la grande bruyère. Figurez-vous que *Faraut* venait de tomber en arrêt, et que je franchissais un fossé pour le rejoindre, quand je me trouve, tout à coup, en face de mon étranger, dont le chien

était dans la même posture que *Faraut*, et qui allait mettre en joue ! Sans le savoir, nous chassions le même gibier ! Vous comprenez qu'à cette vue chacun de nous tient à montrer son savoir vivre et veut céder la place. — Tirez, de grâce, Monsieur, — Je n'en ferai rien. — Après vous ! — Après vous ! C'était comme à Fontenoy. Enfin, je ne sais comment nous en serions sortis, si la perdrix, ennuyée de nos politesses, n'eût pris le parti de s'envoler.

— Et alors, vous vous êtes séparés ? demanda Gabrielle avec intérêt.

— Du tout ! s'écria Marcel ; vous savez, ma chère, que l'adversité unit les grands cœurs ! Je tenais à dédommager mon compagnon de la perdrix que je lui avais fait manquer. Je lui ai proposé, en conséquence, de le conduire aux meilleurs endroits ; il a accepté avec empressement, et, au bout d'une heure de chasse, nous étions amis intimes.

— Ainsi, reprit vivement la jeune fille, vous l'avez trouvé aimable ?

— Charmant, petite sœur ! Seulement, tout en causant, nous nous sommes égarés, et, quand le soir est venu, nous avons été pris par l'orage près de Forges. Il a fallu passer la nuit dans la cabane du

garde-chasse, où mon compagnon m'a fait toutes ses confidences.

— Ah !... et que vous a-t-il dit ?

— D'abord, qu'il arrivait des États-Unis dans l'intention de se fixer en France.

— Et il se nomme ?

— M. René.

La jeune fille ne put retenir un mouvement.

— Le connaîtriez-vous, par hasard ? demanda Marcel.

— Je crois que ce doit être le même M. Réné que ma tante et moi avons rencontré, il y a quelques semaines, aux bains de mer du Havre, dit Gabrielle embarrassée.

— Ah ! fort bien, reprit le frère avec intention ; je m'explique alors ce qui le charmait en moi ! Il m'aura trouvé un air de famille ! Du reste, nous le saurons au juste, car il doit venir au château.

— Aujourd'hui !

— Ce matin. J'ai promis de le présenter au baron.

Gabrielle ne répondit rien, mais elle parut saisie ; une rougeur rapide traversa ses traits, et son frère, qui l'observait avec un malicieux sourire, se préparait à s'amuser de son trouble, lorsqu'il en fut dé-

tourné par le bruit d'un cabriolet qui entrait dans la cour.

Il courut à la fenêtre et reconnut M. Bouvard, le notaire du baron.

II

UNE MARATRE.

Maître Bouvard était un homme d'environ trente ans, grand, maigre, les traits effacés, et portant des lunettes bleues toujours en fuite sur un nez qui, comme celui du père Aubry, *aspirait à la tombe!* Premier clerc dans une petite ville de Normandie, jusqu'au moment où la succession de son oncle lui avait permis d'acheter l'étude de maître Roval, à Rouen, il ne connaissait, comme il avait coutume de le dire, que le *bon ton de Caudebec*, et craignait toujours de se compromettre par quelque manque d'usage. Honoré de la clientèle du grand monde, la distinction des manières lui semblait une obligation

de sa charge de même que le cautionnement : aussi ne négligeait-il rien pour l'acquérir.

Par malheur, il en est de l'élégance comme du naturel qui fuit toujours ceux qui le cherchent. La politesse raide et apprêtée de Bouvard ressemblait à la rédaction de ses actes et ne réussit qu'à le rendre ridicule. Il espéra sortir d'embarras par un mariage, sachant que dans le monde, les charmes de la femme compensent avantageusement les disgrâces du mari ; mais cette chance même lui échappa. Repoussé dans sa première demande, il eut l'imprudence de le laisser savoir, et marcha d'échec en échec. La seconde héritière dont il fit solliciter la main ne voulut point avoir l'air d'accepter ce que la première avait refusé ; la troisième en fit autant à cause des deux autres, et il en fut de même pour les suivantes ; ce ne fut plus une question de choix, mais d'amour-propre.

Bouvard prétendait même que certaines mères, aux filles desquelles il n'avait jamais pensé, se vantaient d'avoir été vainement sollicitées par lui. L'avoir refusé semblait une gloire vulgaire dont une personne bien née ne pouvait plus se passer ; c'était la croix d'honneur des demoiselles à marier.

Cependant, depuis quelques mois, le notaire nour-

rissait une sérieuse espérance. Chose inouïe! tandis que toutes les mères le repoussaient, la baronne semblait l'attirer. Après avoir étudié la valeur réelle de cette nature loyale à laquelle il ne manquait que la grâce de ses mérites, madame de Rostang s'était montrée si affectueuse pour le notaire et si peu ambitieuse pour sa fille, que Bouvard avait fini par penser qu'elle voulait l'encourager. Comme elle avait seulement déclaré à plusieurs reprises qu'elle laisserait à Gabrielle la liberté de ses préférences, et qu'il fallait avant tout l'obtenir d'elle-même, le notaire songeait sérieusement à l'avertir de sa recherche, afin de la lui faire agréer.

Mais là était précisément la difficulté. Bien des fois déjà Bouvard avait essayé des aveux toujours laissés en chemin. Lorsqu'il se trouvait près d'une femme à laquelle il désirait paraître aimable, son imagination angoissée ne pouvait rien trouver au delà de cette question : — Que vais-je dire? et, incapable d'y répondre, il continuait à la répéter tout bas jusqu'au vertige.

L'habitude de la rédaction l'avait heureusement rendu moins timide, la plume à la main, et, après beaucoup d'hésitation, il s'était décidé à écrire.

Restait à trouver le moyen de faire parvenir sa

lettre avec mystère et cependant *sans inconvenance.*

Maître Bouvard comptait pour cela beaucoup sur le hasard et un peu sur Marcel, devenu son obligé par suite de certains protêts dont il s'était chargé d'arrêter les conséquences.

La baronne et l'amiral arrivèrent au moment où il descendait de cabriolet. Il s'excusa d'abord longuement de se présenter si matin; mais le baron ne lui laissa point le temps d'achever et le prit à part pour lui demander s'il apportait le projet d'acte convenu. Bouvard le lui remit, et pendant que le vieux marin s'éloignait pour en prendre connaissance, il s'approcha de la baronne, à qui il remit plusieurs papiers qu'elle s'empressa à son tour de parcourir.

Tous deux furent sans doute également satisfaits de leur examen, car ils adressèrent au notaire un signe de remerciement et voulurent le garder à déjeuner.

Bouvard, toujours inquiet sur les convenances, hésitait à accepter lorsque Marcel, qui était venu le rejoindre, le prit par le bras et le força à entrer.

Chemin faisant, il lui demanda tout bas des nouvelles de ses billets.

— Soldés, répondit le notaire.

— Avec les frais?

— Et les dépens.

— Bouvard ! je vous paierai ce service, dit le jeune homme, qui connaissait la position de Tantale matrimonial faite au notaire.

— Comment cela? demanda ce dernier.

— Il faut que je vous marie !

Bouvard n'eut pas le temps de répondre; mais il serra la main du jeune homme comme pour prendre acte de la promesse qu'il lui faisait en riant.

Gabrielle, qu'il trouva au salon, le reçut avec une bienveillance préoccupée. Ses yeux se tournaient à chaque instant vers la fenêtre, qui laissait voir la cour d'entrée, comme si elle eût attendu quelqu'un. Bouvard chercha en vain le moyen d'attirer son attention, et ne put que tousser et brosser du coude son chapeau; enfin, on se mit à table.

L'amiral, que sa goutte obligeait à une sobriété d'anachorète, était maussade et toujours prêt à s'emporter; mais la douceur de la baronne faisait avorter tous les orages. Il y avait dans sa patience je ne sais quoi d'actif et de tendre qui la rendait contagieuse. Le regard menaçant s'éteignait sous son limpide regard ; la voix irritée s'abaissait au son de sa voix caressante ; l'atmosphère dont elle était entourée semblait apaiser les turbulences intérieures.

Cependant, pour qui savait lire au fond des cœurs, cette sérénité n'était point le calme, mais la résignation. Une tristesse adoucie lui servait, pour ainsi dire, de fond. Cette âme ressemblait aux paysages du Poussin, où tout n'est que paix, harmonie et grandeur, et sur lesquels flotte pourtant une teinte de mélancolie.

La baronne avait été belle et l'était encore, mais de cette beauté de sainte qui relève surtout de l'âme. Quelle que fût sa placidité habituelle, il était facile de reconnaître parfois, à certains tressaillements douloureux, les traces des *sept épées dans le cœur.*

Le déjeuner achevé, Gabrielle, toujours rêveuse, avait saisi le premier prétexte de quitter le salon; mais elle y reparut presque aussitôt, en appelant Marcel. Le jeune homme demanda ce qu'il y avait.

— Venez voir! venez voir! cria-t-elle en l'entraînant jusqu'à la fenêtre, et lui montrant, dans la cour, un tilbury tout neuf auquel on attelait son cheval Soliman.

— Qu'est-ce que cela? demanda le jeune homme étonné.

— Avez-vous donc oublié votre souhait de l'autre jour? dit la baronne, qui s'était approchée en souriant.

Marcel tressaillit.

— Que dites-vous? s'écria-t-il, c'est pour moi?

— Pour qui donc? répliqua Gabrielle rayonnante.

— Et c'est encore vous! reprit le jeune homme en saisissant les mains d'Ernestine, qu'il baisa avec attendrissement. Ah! pardon, c'est trop... Je ne sais plus comment vous remercier.

— Ni moi comment empêcher qu'on cède à tous vos caprices, dit l'amiral avec humeur.

La baronne le prit par le bras.

— Allons, ne me grondez pas, amiral, dit-elle avec un doux sourire.

Et baissant la voix :

— Songez que nous voulons arracher Marcel à des habitudes de dissipation, continua-t-elle en confidence; que le meilleur moyen pour cela est d'accorder ce qui peut lui rendre le château agréable et le retenir près de nous.

Et comme le baron voulait faire des objections :

— Vous n'avez point d'ailleurs ici droit de remontrance, ajouta-t-elle gaiement, car le carrossier a été payé sur mes économies.

— Très-bien! Madame, répliqua le baron; mais, alors, pourquoi m'avoir empêché d'employer les

miennes à faire construire la volière que désirait Gabrielle?

— Mon Dieu! dit Ernestine avec embarras, parce que cette volière était inutile...

— Tandis qu'un tilbury est un objet de première nécessité? acheva l'amiral ironiquement.

— Sans aucun doute, reprit Gabrielle, quand il peut faire un heureux.

— Et il en fera deux, ajouta Marcel; car je veux que nous l'essayions ensemble, petite sœur.

— Tout est prêt, fit observer Bouvard, qui regardait à la fenêtre.

— Oh! je n'oserai jamais, dit la jeune fille, *Soliman* est trop vif.

— Allons! venez, reprit Marcel, qui lui passa un bras autour de la taille; nous ne quitterons point la grande clairière.

Et il ajouta à demi-voix, avec intention:

— C'est par là que M. René doit venir!

Gabrielle ne parut point avoir entendu; mais elle déclara avec une complaisance pleine de grâce que c'était à sa mère de décider.

— Va! puisque Marcel le désire, répondit la baronne.

— Et si cela t'amuse ! ajouta l'amiral ; car ta mère ne pense qu'à ce mauvais sujet.

Ernestine embrassa la jeune fille avec une tendresse qui protestait contre cette accusation, et demanda à Bouvard s'il ne désirait point partager leur promenade. Le notaire accepta avec empressement, et tous trois sortirent.

L'amiral ouvrit la fenêtre pour les voir monter en tilbury, et rappela à Marcel qu'il le rendait responsable de ce qui pourrait arriver à sa sœur.

Le jeune homme promit d'être prudent et partit.

— Au fait, il a beau être extravagant, fit observer le baron en revenant s'asseoir ; lorsqu'il s'agit de Gabrielle, son affection lui tient lieu de bon sens.

— Ah ! si vous saviez combien il est bon pour elle, dit Ernestine avec chaleur, vous parlez toujours de ses étourderies, et vous ne semblez lui tenir compte ni de son bon cœur, ni de sa franchise, ni de sa loyauté !

L'amiral guigna la baronne.

— Je vous vois venir, ma chère, dit-il d'un ton demi-bourru, demi-plaisant, vous allez m'en faire un *premier prix Monthyon !* Je parie que vous avez encore quelque chose à me demander pour lui !

— Rien, amiral, répliqua Ernestine gracieuse-

ment, du moins rien de nouveau! Je veux seulement vous rappeler ce majorat que vous aviez promis de lui constituer. M. Bouvard vient de m'apporter la demande, à laquelle il ne manque plus que votre signature.

— Parfaitement, dit le baron en cherchant dans sa poche un papier; il m'a également remis à moi un projet d'acte que je lui avais demandé pour Gabrielle.

— Pour Gabrielle! répéta vivement la baronne, quel acte, que voulez-vous dire?

— Vous allez le savoir, ma chère, dit le marin en dépliant le papier. Vous exigez que j'assure trois cent mille francs à Marcel pour le récompenser de me faire enrager! Soit! C'est une excellente leçon pour moi, et j'ai toujours pensé que le bénéfice le plus clair de l'éducation donnée aux enfants, était de développer chez les parents la patience, la résignation et une foule d'autres vertus chrétiennes; mais que je punisse la sœur de ne m'avoir jamais donné que de la joie, vous conviendrez que c'est aussi trop fort!

— Cependant, fit observer Ernestine en hésitant, songez bien, amiral...

— Je songe que nous vivons dans un siècle d'é-

galité, Madame, interrompit le marin en frappant du pied ; quand le diable a sa part, on peut bien réserver quelque chose pour les anges. Aussi, je prétends assurer à Gabrielle une dot égale au majorat de son frère.

— Que dites-vous ? s'écria Ernestine en pâlissant; ah ! c'est impossible, Monsieur, cela ne sera pas !

L'amiral redressa la tête.

— Et pourquoi cela ? Madame, demanda-t-il sévèrement.

— Pourquoi ! balbutia la baronne troublée, ne savez-vous point que c'est à Marcel à soutenir votre nom, à lui continuer l'éclat qu'il a toujours conservé jusqu'ici ? Cette fortune que vous voulez partager vient de vous seul, et il est juste que le fils hérite du père.

— Le fils ! répéta le baron, et Gabrielle, Madame, n'est-elle donc pas aussi ma fille?

Ernestine ne trouva rien à répondre.

— Dieu me damne ! s'écria l'amiral, en frappant les bras de son fauteuil, c'est donc une résolution arrêtée et immuable ! chaque fois que je veux m'occuper de la sœur, vous m'opposez le frère ! pour lui, vous ne me trouvez jamais assez tendre, assez

généreux, et pour elle vous empêchez tout, vous refusez tout!

— Amiral!

— Pourquoi cela? Madame; pourquoi sacrifier votre propre fille à mon fils qui ne vous est rien? pourquoi m'exciter à la dépouiller pour lui?

La baronne détourna la tête avec une angoisse visible.

— Mais répondez donc, s'écria le vieux marin exaspéré, car vous devez avoir une raison enfin! Votre fille... mais vous ne l'aimez donc pas?

Ernestine joignit les mains et poussa un cri si vrai, si profond, que le baron en tressaillit; cependant sa colère résista.

— Non, reprit-il, vous ne l'aimez pas comme elle le mérite, car vous semblez la tenir à l'écart de ma tendresse, la défendre contre ma bonne volonté! Mais je ne le souffrirai pas, Madame; je la protégerai contre vous-même!

La baronne ne répondit rien. Elle s'était laissé tomber sur un canapé, la tête cachée dans ses deux mains, et le mouvement de ses épaules trahissait seul les sanglots qu'elle étouffait. L'amiral, qui s'était levé en repoussant son fauteuil avec colère, allait sortir lorsque la voix de Georges Duret se fit entendre

dans le vestibule. Le contre-maître appelait les valets par leurs noms, en criant de chercher un médecin.

Ernestine redressa la tête et le baron s'arrêta.

— Un médecin ! répétèrent-ils en même temps.

Des voix confuses et un bruit de pas précipités retentirent dans le vestibule ; au même instant Georges ouvrit la porte du salon.

— Qu'y a-t-il ? s'écrièrent la baronne et l'amiral.

— Pardon, balbutia Duret, troublé ; c'est le cheval de M. Marcel qui s'est emporté....

— Et le tilbury? demanda Ernestine.

— Il vient de verser !

Deux cris répondirent ; mais celui de la baronne eut quelque chose de si terrible et de si douloureux qu'il fut entendu du dehors. Elle s'élança les bras en avant, en appelant Gabrielle !... Une voix haletante lui répondit, et la jeune fille vint tomber sur son cœur presque évanouie.

Ernestine l'enleva dans ses bras comme un enfant, s'enfuit vers le salon, à la manière des lionnes qui emportent leur proie, la déposa sur un divan et tomba à genoux devant elle.

Pendant quelques instants Gabrielle voulut en vain parler ; sa mère la parcourait de ses mains tremblan-

tes pour s'assurer qu'elle était sans blessure, la pressait sur sa poitrine avec des cris égarés et couvrait sa tête de baisers.

La jeune fille, encore troublée, lui rendait ses caresses en les mêlant de larmes et des noms les plus tendres. Il y eut quelques instants pendant lesquels la fille et la mère ne virent qu'elles seules et n'entendirent que leurs propres voix.

La baronne, qui tenait Gabrielle immobile devant elle pour la mieux voir, s'enivrait de cette vue et ne pouvait répéter que les mêmes mots :

— Vivante ! vivante !

La jeune fille, attendrie, se pencha sur son épaule en la conjurant de se calmer, et déclarant qu'il n'y avait eu de danger que pour Marcel. Ernestine tressaillit à ce nom.

Marcel, reprit-elle ; ah ! je l'avais oublié ! où est-il ?

— Le voici ! s'écria joyeusement l'amiral, en entrant avec son fils, qu'il tenait par le bras ; l'étourdi est sain et sauf.

— Grâce à Monsieur, dit Marcel, qui se tourna vers un jeune étranger arrêté près du seuil. Il s'est précipité à la bride de *Soliman*, et bien que renversé, il a réussi à le maintenir.

— Mais il est blessé! interrompit vivement Gabrielle.

— Ce n'est rien, dit le jeune homme, qui étanchait le sang dont ses mains étaient couvertes ; quelques égratignures qui ne méritent point qu'on y prenne garde. Je suis trop heureux que le hasard m'ait amené à temps.

— En effet, reprit Marcel en souriant, Monsieur venait au château sur mon invitation, et je devais vous le présenter ce matin, amiral.

— Pardieu ! il s'est présenté lui-même de manière à se passer d'introducteur ! dit le baron, qui tendit la main à l'étranger.

Celui-ci fit un mouvement pour la saisir ; mais reculant aussitôt :

— Pardon, dit-il avec émotion, avant d'accepter l'honneur que vous me faites, je dois vous dire mon nom....

Gabrielle fit un geste d'étonnement.

— Jusqu'à présent, continua l'étranger avec intention, je ne l'ai point fait connaître tout entier ; ce nom peut vous rappeler des souvenirs qui changeraient votre bonne volonté en répulsion, et je ne veux point d'une bienveillance surprise.

— Achevez, Monsieur, dit l'amiral.

— Mon père, reprit le jeune homme avec une

sorte d'effort, était... le capitaine René de Ramière.

La baronne jeta un cri et devint si pâle que Gabrielle, effrayée, avança le bras pour la soutenir. Les traits du marin se contractèrent. Marcel lui-même, instruit par la confidence qu'il avait reçue le matin, parut déconcerté. Il y eut un court silence de saisissement. L'étranger promena un rapide et triste regard autour de lui.

— Vous voyez que ma réserve était de la prudence, amiral, dit-il, en secouant la tête, car cette main que vous avez tendue à l'inconnu, vous la refusez au fils d'un ennemi.

Le baron hésita un instant, mais ses yeux rencontrèrent ceux de Marcel et de Gabrielle qui semblaient le supplier; il fit un effort et présenta de nouveau la main au jeune homme avec une sorte de brusquerie amicale.

— Au diable la rancune ! s'écria-t-il ; je ne m'en dédis pas, Monsieur ; il faut que nous soyons amis ! A mon âge, la haine est comme l'amour, un fruit hors de saison, et quand on ne peut plus marcher sans béquille, il est bon de faire sa paix avec le genre humain.

— Ainsi, dit René attendri, l'amiral veut bien oublier...

— Tout, sauf ce que vous venez de faire pour ces enfants, interrompit le marin avec noblesse ; et la preuve, c'est que si votre père était là, je lui présenterais également la main.

— Se peut-il ?

— Oui, Monsieur ; vous pouvez le lui dire, s'il vous a suivi ; qu'il vienne, et le château de Barville sera pour lui la maison d'un ami.

— Ah ! merci, amiral, s'écria le jeune homme ému ; merci pour mon père ; mais la joie d'une pareille réconciliation ne lui est plus permise : le capitaine René de Ramière est mort !

L'exclamation poussée par tous les interlocuteurs fut suivie d'un assez long silence. La baronne s'était laissé tomber sur le canapé, les mains jointes, l'œil fixe, les lèvres agitées d'un mouvement convulsif. René s'approcha d'elle, et leurs regards se rencontrèrent.

— Mort ! répéta-t-elle d'un accent inarticulé.

— Oui, dit le jeune homme à voix basse ; et je vous apporte ses dernières volontés !

III

LE MESSAGE.

Établi au château, M. René de Ramière s'y trouva en pays de connaissance. Outre Gabrielle et Marcel, il avait déjà vu maître Bouvard, qu'il avait chargé de plusieurs affaires relatives à la succession du capitaine. Quant à M. de Rostang, la connaissance fut bientôt faite.

Comme tous les hommes de son caractère, l'amiral ne pouvait se guérir d'une prévention sans tomber dans la prévention opposée, et ses inimitiés une fois oubliées devaient se transformer inévitablement en sympathie passionnée : aussi, deux heures après l'arrivée de René, avait-il découvert chez lui mille perfections qu'il offrait en exemple à Marcel.

Appuyé sur le bras du jeune homme, il parcourait le parc de Barville en lui montrant ses plantations, jurant contre sa goutte, et racontant son expédition de Catalogne.

L'expédition de Catalogne était le thème favori de l'amiral. Il y a ainsi dans la vie de chaque homme un coin plus lumineux vers lequel il aime à tourner ses regards ; un soleil d'Austerlitz dont le souvenir réchauffe son existence entière. Les événements semblent disposés par zones comme les terrains géologiques, où, au milieu de couches stériles, serpente souvent isolément, une veine d'or.

Cette campagne de Barcelonne avait été le filon précieux de la vie du baron. Les combats et les aventures en avaient fait un roman dans lequel l'enlèvement des deux Espagnoles, si malencontreusement rappelé par le contre-maître, était un des moindres épisodes. Pendant un an, M. de Rostang avait successivement joué les rôles de Jean Bart et de don Juan. Du cap Saint-Martin au cap Saint-Sébastien, il n'était bruit que du beau commandant de la frégate *l'Invincible*, qui avait justifié son nom jusqu'au bout en se laissant couler sur les rochers de Cabrera plutôt que de se rendre.

On comprend dès lors la persistance du marin à ramener dans ses conversations le souvenir des temps héroïques, et à varier sur tous les tons le célèbre chœur des vieux Spartiates :

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillants et hardis.

Marcel, qui en connaissait l'air et les paroles depuis quinze ans, profita du premier croisement d'allées pour s'échapper et rejoindre Gabrielle dont il désirait obtenir certains éclaircissements au sujet de M. René de Ramière. Mais, dès le premier mot, la jeune fille devint si attentive à un point de broderie qu'il put à peine lui arracher quelques monosyllabes. Il eut beau multiplier les questions, Gabrielle évitait d'y répondre, semblable à ces tireurs avec lesquels on ne peut jamais engager le fer parce qu'ils rompent toujours.

Le jeune homme, à bout de patience, la quitta en se promettant de la punir de sa dissimulation.

Il rencontra Bouvard qui sortait de chez la baronne, et fut frappé de son air. Le garde-note avait une couronne de rayons comme les bienheureux. Il saisit Marcel par le bras et l'entraîna dans un coin du parc, où il lui fit connaître le motif de sa joie.

Madame de Rostang l'avait fait demander pour l'affaire du majorat et lui avait montré encore plus de bienveillance qu'à l'ordinaire. Elle s'était informée de ses projets d'établissement ; elle l'avait insensible-

ment amené à tant de liberté et de confiance qu'il s'était enhardi jusqu'à déclarer ses prétentions sur mademoiselle Gabrielle. La baronne lui avait alors demandé s'il accepterait sa fille sans dot, et sur sa réponse qu'il s'estimerait trop heureux de prouver ainsi le désintéressement de sa recherche, elle lui avait tendu la main en lui disant :

— Tâchez de plaire à Gabrielle et de gagner l'amiral ; le reste ira de soi-même.

Marcel, stupéfait, parut croire d'abord à quelque malentendu ; mais le notaire entra dans des détails qui ne permettaient aucun doute. Son exaltation était d'ailleurs, à elle seule, un témoignage suffisant. La nouveauté du succès qu'il venait d'obtenir l'avait, pour ainsi dire, transfiguré ! Sa démarche avait pris je ne sais quelle désinvolture conquérante; sa tête s'était redressée; ses lunettes, que l'émotion avait fait glisser, pendaient sur l'abîme, sans qu'il songeât à les relever. Il parlait haut, ne cherchait plus ses mots, et semblait même affranchi de la sainte terreur des convenances.

Marcel le regardait, partagé entre l'envie de rire et l'admiration. Il savait depuis longtemps que l'amour pouvait rogner les ongles d'un lion ; mais il

voyait pour la première fois qu'il pouvait en faire pousser à un notaire.

Tout en marchant, Bouvard lui demandait des conseils sur ce qu'il devait faire, et, suivant l'habitude des gens enivrés, ne lui laissait point le temps d'en donner. Lui-même éclaircissait ses doutes et répondait à ses propres questions. Après beaucoup de projets abandonnés et repris, il revint enfin à celui d'écrire à Gabrielle et au baron.

Incapable de prendre au sérieux la recherche du notaire, Marcel ne voulut point se refuser le plaisant spectacle qu'elle lui promettait. C'était, d'ailleurs, un moyen de se venger de la réserve de Gabrielle et de l'amener à une confidence forcée. Loin de dissuader maître Bouvard, il l'affermit donc dans ses intentions épistolaires, et le quitta en l'engageant à profiter de son heure de verve pour écrire.

Le notaire suivit son conseil et *libella* les deux lettres avec autant de facilité qu'il en eût montré pour un acte authentique. On dit que les plus laides ont leur jour de beauté; il en est de même pour les simples d'esprit. Arbustes habituellement stériles, la chance d'une ondée ou d'un rayon de soleil peut inopinément y faire éclore une fleur de hasard qui ne se reproduira plus. Combien de réputations sor-

ties de ces coups de dés de l'intelligence, et que plus tard nous cherchons vainement à nous expliquer. Le monde est plein de Wellingtons illustrés par le hasard de quelque Waterloo.

Maître Bouvard était heureusement trop pressé pour se relire ; il ferma rapidement les deux lettres et descendit au jardin, afin de réfléchir au moyen de les faire parvenir.

Il côtoyait depuis un instant le parterre placé devant le château, lorsqu'il s'arrêta brusquement.

A l'une des fenêtres du rez-de-chaussée, il venait d'apercevoir Gabrielle penchée sur sa broderie interrompue, et plongée dans une rêveuse méditation. Le dos tourné au parterre, elle traçait, de la pointe de son aiguille, sur la mousseline encore unie, des méandres sans but. Derrière elle, au bord de la fenêtre, était posée sa corbeille à ouvrage.

Une inspiration subite illumina le notaire. Ralentissant son pas, dont le bruit était amorti par le sable fin des allées, il s'approcha doucement sans être entendu, laissa tomber la lettre dans la corbeille, et s'enfuit derriére une touffe de lilas.

La jeune fille, réveillée de sa rêverie par le bruit de sa fuite, se retourna, vit la lettre et s'écria de surprise. Elle promena un regard rapide sur les allées;

mais Bouvard, immobile derrière le massif de feuillage, ne pouvait être aperçu.

Gabrielle parut incertaine ; elle regarda, quelques instants, la lettre sans la toucher, s'assura de nouveau que personne ne pouvait la voir, rougit; puis, saisissant la corbeille avec précipitation, quitta la fenêtre.

En avançant la tête, Bouvard la vit s'éloigner, disparaître, puis entendit le bruit d'une porte qui se refermait.

Il ne put retenir un geste de triomphe, et rentra vivement, dans l'espoir de revoir la jeune fille. Mais il trouva au salon Georges Duret, qui venait chercher, de la part du baron, les papiers relatifs à la demande de majorat. Le notaire était dans une de ces crises d'audace et de lucidité que produit le succès. Il saisit l'occasion aux cheveux, glissa dans le dossier la lettre adressée à l'amiral, et confia le tout au contre-maître d'un air libre et vainqueur dont celui-ci fut stupéfait.

Pendant que le matelot remettait en ordre, par habitude, les siéges déplacés, Bouvard chercha la porte par laquelle la jeune fille avait disparu, s'en approcha, et, oubliant qu'il n'était point seul, essaya de voir à travers la serrure.

Duret poussa une exclamation, le notaire se retourna et parut un peu déconcerté.

— Monsieur cherche quelque chose? demanda Georges d'un ton brusque.

— Moi? non, répliqua Bouvard.

Et se ravisant aussitôt.

— C'est-à-dire oui, reprit-il plus bas, je cherchais... J'aurais voulu savoir... Dites-moi, mon brave Duret, n'est-ce point de ce côté la chambre de mademoiselle Gabrielle?

Le contre-maître le regarda.

— La chambre de Mademoiselle! répéta-t-il; pourquoi Monsieur me fait-il cette question?

— Mais probablement pour avoir une réponse! répliqua en ricanant Bouvard, qui cherchait à se donner une allure de boulevard de Gand.

— Et si je ne veux pas la faire, moi, reprit Duret, dont la figure parcheminée prit une expression de mécontentement soupçonneux.

Le notaire eut la maladresse de comprendre ce soupçon, il éclata de rire, et frappant sur l'épaule du matelot :

— Allons, me prenez-vous, par hasard, pour un Lovelace, père Duret, s'écria-t-il, vous avez l'air de me supposer de mauvaises intentions.

— Parce que j'ai l'expérience ! répliqua Georges d'un ton bourru.

Bouvard avait épuisé la bonne veine et redescendait dans sa gaucherie habituelle.

— Compris ! s'écria-t-il, avec un nouvel éclat de rire et en enfonçant les mains dans les goussets de son pantalon pour se donner une contenance cavalière, ce brave Duret, ressemble au chien de Rouen, qui, après avoir été rossé, prenait sa gamelle pour un bâton !

— Il ne sagit pas de moi ! dit brusquement le contre-maître.

Pourquoi donc pas? reprit Bouvard, qui, les jambes écartées, avait pris une attitude d'importance capable, vous pouvez être fier de votre conduite, mon cher.

Georges voulut interrompre.

— Oui, fier, c'est le mot ! répéta le notaire en élevant la voix, car vous avez agi envers madame Duret...

— J'ai agi comme je devais, dit le matelot avec colère; on m'oubliait, j'ai oublié !

— Eh bien ! voilà ce que je trouve exemplaire, reprit Bouvard sérieusement, un mari malheureux qui ne faiblit pas, et qui cependant fait une rente !

Georges le regarda étonné.

— Allons, je sais que vous ne voulez point le dire, répliqua le notaire; aussi n'en ai-je parlé à personne; bien que votre femme m'ait encore écrit dernièrement pour me remercier de l'argent que je lui avais envoyé en votre nom.

— De l'argent! s'écria Duret, et qui vous l'avait remis, Monsieur?

— Et, pardieu! vous le savez bien, la baronne.

Une exclamation de madame de Rostang, qui venait d'entrer, empêcha Georges de répondre.

— Ah! M. Bouvard, je vous avais recommandé le secret, s'écria-t-elle d'un ton de reproche.

Le notaire, déconcerté, balbutia une excuse. Quant au contre-maître, partagé entre la surprise, le mécontentement et la reconnaissance, il se tenait les yeux baissés et roulait convulsivement entre ses doigts les papiers remis par Bouvard. Ernestine fit un pas vers lui.

— Vous ne m'en voulez pas de ce que jai fait, Georges, dit-elle d'une voix triste et douce; il vous est pénible de penser, n'est-ce pas, que la femme dont vous aviez à vous plaindre ait pu supposer votre pitié?

— Madame la baronne a cru bien faire, dit le matelot sourdement.

— Il est vrai, reprit madame de Rostang avec un peu d'amertume, les hommes doivent nous pardonner de n'avoir point leur force implacable. La malheureuse dont votre abandon punissait la faute vous avait écrit plusieurs fois sans obtenir de réponse ; l'excès de la misère finit par l'enhardir; elle m'écrivit de Rouen.

— A vous ! s'écria Duret.

— Seulement quelques lignes à demi effacées par les larmes, dit la baronne ; c'était le cri d'une mère dont l'enfant avait faim ! Par bonheur, M. Bouvard se trouvait au château, je le priai de m'accompagner et nous partîmes ensemble.

— Ah ! je me rappellerai toujours cette visite, fit observer le notaire.

— Et moi, je voudrais pouvoir l'oublier, reprit plus bas Ernestine, pâlissant à ce souvenir, car, depuis, je crois toujours revoir ce lit glacé, ce lit de paille, cette femme qui tenait pressée contre son épaule une enfant malade et amaigrie, une enfant de la taille de Gabrielle et presque de son âge ! En l'apercevant, il me sembla que je voyais ma fille, et je sentis un frisson qui me fit froid jusqu'au cœur !

— Il est certain que madame la baronne arrivait à temps, dit Bouvard; toutes deux étaient à bout de force et de courage.

— Oui, reprit Ernestine, et, cependant, rappelez-vous quelle résignation ! la mère acceptait toutes les douleurs pour elle-même; elle n'avait pitié que de sa fille ; et quand elle prononça votre nom, Georges, ce ne fut ni avec reproche ni avec colère, mais avec des larmes !

Le contre-maître parut troublé.

— Alors, je l'avoue, continua la baronne, les miennes ont aussi coulé ! En soulageant la misère de cette abandonnée, je n'ai pu résister au désir de consoler son âme. J'ai voulu embellir l'aumône d'une joie, et je lui ai laissé penser que j'étais envoyée par vous, M. Bouvard lui-même l'a cru. Si j'ai eu tort, Georges, pardonnez-moi, car ce mensonge a rendu le courage à deux pauvres créatures qui vous bénissent !

— Moi ! répéta Duret.

— Ah ! vous êtes ému ! s'écria Ernestine.

Le contre-maître fit un effort pour vaincre son trouble, mais ne put y réussir.

— Eh bien ! c'est la vérité ! bégaya-t-il avec un attendrissement mêlé de dépit. Madame la baronne m'a dit des choses... qui sont allées là... Et cepen-

dant... quand je me rappelle !... Madame la baronne a pu être bonne, elle, sans que ça lui coûte trop... on ne l'avait pas offensée; mais moi... je ne puis pas oublier, non jamais !

Et comme il vit le mouvement douloureux d'Ernestine, il ajouta :

— Je n'en suis pas moins obligé à madame la baronne, ainsi qu'à M. Bouvard. Plus tard, peut-être, je saurai mieux les remercier !

Et faisant un court salut, il sortit.

Madame de Rostang le suivit des yeux.

— J'espère que votre révélation pourra tourner à bien, M. Bouvard, dit-elle, Georges a été touché; qui sait si la réflexion ne le ramènera pas à des idées de pardon?

Le notaire entra dans de longues excuses sur son indiscrétion involontaire, et la baronne, qui semblait préoccupée, le laissa entreprendre une explication au milieu de laquelle il ne tarda pas à s'embarrasser. Égaré d'incidents en incidents, il se perdait de plus en plus dans ce labyrinthe bruyant, lorsque madame de Rostang, qui était allée s'asseoir sur une causeuse et écoutait avec le vague sourire des gens polis dont l'esprit est ailleurs, entendit tout à coup la pendule sonner. Elle se redressa vivement, re-

garda l'heure, et laissa échapper une interjection aussitôt réprimée.

Bouvard, heureux d'une interruption qui servait de point à sa phrase, s'arrêta court.

Excusez-moi, mon cher monsieur Bouvard, dit la baronne avec précipitation; je viens de me rappeler que vous avez affaire chez notre voisin, M. le comte de Roverge et je ne me pardonne point de vous avoir retenu.

Le notaire voulut expliquer que sa visite au comte pouvait être remise, mais Ernestine ne lui en laissa point le temps, et, rappelant que l'amiral l'attendait à dîner, elle sonna pour faire atteler son cabriolet.

Un si aimable empressement fit comprendre à Bouvard que la baronne voulait être seule, et, malgré son désir de rester pour connaître l'effet des deux lettres, il se résigna à prendre congé.

Madame de Rostang le reconduisit quelques pas avec un sourire. Mais à peine eut-il disparu, que l'expression de son visage changea brusquement. Elle jeta vers la seconde porte un regard inquiet, pâlit tout à coup, et fut prise d'un léger tremblement qui la força de s'asseoir. L'attente et l'angoisse se peignirent si vivement sur ses traits, qu'elle en eut sans doute conscience elle-même, car elle se renversa sur

le coussin de la causeuse, en se couvrant les yeux de son mouchoir.

Trois coups frappés à la petite porte du salon l'arrachèrent à cette espèce de défaillance; elle se redressa, saisie, passa le mouchoir sur son visage, comme si elle eût voulu y effacer les traces de son émotion, et s'efforça d'affermir sa voix pour répondre.

M. René de Ramière entra.

Un rapide coup d'œil jeté autour de lui parut le rassurer. Il s'avança vers Ernestine, qu'il salua respectueusement. Celle-ci lui montra un fauteuil sans lever les yeux.

— J'ai demandé une entrevue particulière à madame la baronne, qui a bien voulu m'indiquer ce lieu et cette heure, dit-il sérieusement.

— Je vous attendais, répondit d'une voix faible madame de Rostang; vous pouvez parler, Monsieur; je vous écoute.

Le jeune Américain fit une pause et sembla se recueillir.

— Madame la baronne excusera mon hésitation, reprit-il enfin d'un accent troublé, car je ne suis encore pour elle qu'un inconnu, bien que ses traits me soient depuis longtemps familiers.

— Mes traits! répéta Ernestine surprise.

— Du moins leur image, reprit René ; c'était la seule qui ornât notre habitation de l'Arkansas, et, dès mon enfance, le capitaine m'avait appris à la connaître et à la respecter.

La baronne fit un effort pour sourire.

— Ainsi M. de Ramière n'avait point oublié ses amis de France? dit-elle.

— M. de Ramière n'avaît rien oublié, Madame, répliqua le jeune homme avec intention ; jusqu'à son dernier jour les souvenirs du passé ont pesé sur lui de tout leur poids, et sa fermeté apparente cachait une inguérissable blessure.

Ernestine voulut parler, mais ses lèvres tremblantes ne purent murmurer qu'une exclamation étouffée. René continua :

— Madame la baronne a pu entendre raconter les grandes choses accomplies par le capitaine dans l'Arkansas ; les journaux et les relations des voyageurs en ont fait connaître une partie. Lorsqu'on le voyait défricher des forêts, construire des fabriques, couvrir de bateaux les grands fleuves, on prenait son ardeur pour de l'activité, ce n'était que de l'agitation ! Il voulait étourdir son âme au milieu des bruits de la vie, s'échapper à lui-même, et lancer dans l'action cette pensée qui le rongeait ! Quoi qu'il pût faire, ses

efforts étaient inutiles; il luttait toujours, mais en lutteur vaincu et avec les convulsions de l'agonie; il souriait encore; mais pour ceux qui l'aimaient, ce sourire donnait envie de pleurer.

—Et le temps ne put user cette tristesse? demanda Ernestine.

— Il lui fut plus facile d'user la force du capitaine, répliqua l'Américain; ses amis l'avaient vu s'affaiblir d'année en année; enfin le mal l'enchaîna dans la sauvage habitation qu'il venait de faire élever au milieu de nouveaux défrichements, vers les confins de l'ouest. Il sentit bientôt que tout allait finir pour lui. Je l'avais heureusement suivi; je pus lui donner mes soins et recevoir ses ordres suprêmes. Ce fut là qu'il me fit enfin connaître le malheur qui avait attristé sa vie entière.

— A vous!

— Pour beaucoup d'autres, ce malheur n'eût été qu'une contrariété vulgaire : la femme qu'il aimait avait épousé un rival plus heureux! mais le capitaine était une de ces natures vaillantes qui persistent encore quand l'espérance est morte et que l'impossible semble encourager.

— Ah! vous l'avez bien connu! murmura Ernestine.

— Et cependant, reprit René, il ne lui restait de cet amour des heureuses années que quelques gages échangés autrefois et qu'il avait conservés, d'abord comme un souvenir, puis comme une consolation. Il ne l'avait jamais avoué à personne de peur qu'on ne raillât sa folie; mais, quand la tristesse revenait trop navrante, il s'enfermait avec ces trésors de sa jeunesse, et il retrouvait le don des larmes.

— De grâce, Monsieur, achevez ! balbutia la baronne, qui tenait ses mains pressées sur son cœur pour en comprimer les battements.

— Il me reste peu de chose à ajouter, Madame, dit René, dont ces souvenirs faisaient trembler la voix. En se voyant arrivé au terme, le capitaine n'a point voulu abandonner les témoignages d'un bonheur perdu à la curiosité ou à l'indifférence. Il a pensé qu'ils devaient retourner à celle qu'ils rappelaient, et il m'a fait jurer de les lui rapporter moi-même !

— Ainsi... il vous l'a nommée? demanda Ernestine avec angoisse.

— Non, Madame, dit René ; mais il m'a ordonné de venir vers vous, parce que seule, vous pouviez, sans péril, remettre ce dépôt sacré, et je viens accomplir la promesse faite à son lit de mort.

En prononçant ces mots, le jeune homme présenta

un petit paquet cacheté de noir, sur lequel une adresse avait été tracée d'une main mal assurée. Ernestine reconnut l'écriture, et, par un mouvement si rapide qu'il parut involontaire, elle porta le paquet à ses lèvres; mais, au geste de surprise de René, elle s'efforça de se raidir contre son émotion.

— Pardon, si je ne puis répondre... comme je le voudrais, dit-elle d'un accent entrecoupé ; il y a des souvenirs qui ôtent la parole et jusqu'à la pensée ; mais vous nous restez... nous reprendrons cet entretien, et, plus maîtresse de moi-même, je saurai mieux ce que je dois vous dire...

Elle serra affectueusement la main du jeune homme, le salua d'un sourire qui voilait des larmes, et sortit précipitamment.

Bien que ce brusque départ ressemblât à une fuite, l'Américain ne parut point soupçonner la vérité. Rien, dans la confidence du capitaine, ne pouvait la faire deviner, et les discrètes précautions du mourant ne lui avaient permis de considérer la baronne que comme une intermédiaire dévouée. Aussi vit-il seulement dans son trouble l'expression d'une amitié que l'absence ni le temps n'avaient pu refroidir.

Trop préoccupé, d'ailleurs, de ses propres sentiments pour étudier longuement les sentiments des

autres, il laissa bientôt glisser sa pensée de la mère à la fille, et du devoir qu'il venait d'accomplir à l'amour qu'il espérait faire accepter.

La rencontre de Gabrielle aux bains de mer du Havre ne lui avait d'abord paru qu'un moyen de faciliter sa mission près de madame de Rostang. Ses premières avances et la précaution prise de taire une partie de son nom n'avaient pas eu d'autre but ; mais en voyant de plus près la jeune fille, il s'était bientôt laissé prendre à son charme naïf. La liberté qu'autorisent ces réunions de plaisance aux bords de la mer avait hâté l'intimité ; se voyant, chaque jour, à chaque heure, le jeune homme et la jeune fille s'étaient bien vite révélés l'un à l'autre, et cette révélation leur avait fait connaître mille parentés de cœur. Heureux du présent, sans défiance de l'avenir, ils s'étaient rencontrés dans leur commune joie comme d'autres dans la ressemblance des douleurs. Loin de naître dans les larmes, leur amour avait donc grandi au milieu de tous les rayonnements de la jeunesse, sans qu'ils pussent le soupçonner autrement que par un redoublement de confiance et de bonheur.

Forcée de partir subitement, la tante de Gabrielle avait interrompu très-innocemment ce roman délicieux. La jeune fille, de retour au château, s'était

sentie prise, pour la première fois, de tristesses inconnues. Sa pensée ne pouvait se détacher des souvenirs qu'elle avait laissés derrière elle. Ces souvenirs l'avaient d'abord fait pleurer, sans qu'elle sût au juste pourquoi; puis étaient venues les réflexions plus hardies, les interrogations secrètes, et elle avait compris que ce qui lui manquait, ce n'étaient ni sa tante, ni le Havre, ni la mer, mais celui dont la présence était à tout cela ce que le soleil est à la création.

Quant à René, il n'avait pas besoin d'une longue étude pour voir clair en lui-même. Dès que Gabrielle fut partie, il ne songea qu'à la rejoindre.

La difficulté était de se présenter à Barville. S'il se faisait connaître, l'amiral repousserait infailliblement le fils d'un ancien ennemi; s'il continuait à cacher son nom, il s'exposait à faire soupçonner sa loyauté. Arrêté au village de *Cambres*, il hésita plusieurs jours sur le parti qu'il devait prendre. Il erra d'abord autour du château et réussit à entrevoir deux ou trois fois la jeune fille, mais sans pouvoir l'approcher; enfin, désespérant de lui parler, il se décida à écrire.

Sans parler de la mission qu'il avait reçue pour la baronne, la lettre renfermait une confession rapide

et sincère; il y faisait connaître son nom, sa position, son amour, et finissait par solliciter de Gabrielle elle-même, l'autorisation de se présenter à l'amiral et d'essayer à vaincre ses préventions. Il s'acheminait vers Barville, espérant que le hasard lui fournirait quelque moyen de faire parvenir cette lettre, lorsque la rencontre de Marcel avait arrêté l'exécution de son projet.

Le lecteur sait déjà quelles avaient été les suites de cette rencontre et de son explication avec le baron.

Le jeune homme se trouvait désormais en pays ami. Sans en venir à un brusque aveu, il pouvait épier les émotions de Gabrielle, l'amener à lui ouvrir son cœur, épeler enfin, vers par vers, ce divin poëme, dont on a toujours atteint trop tôt le dernier feuillet.

Ainsi ramené au souvenir de la lettre écrite à la jeune fille, deux jours auparavant, et qui lui était devenue inutile, il voulut la prendre dans son portefeuille ; mais le portefeuille lui-même avait disparu ! Étonné et inquiet, René se rappela sa lutte avec *Soliman,* et courut à la clairière. Il reconnut facilement, au terrain piétiné et aux herbes brisées, la place où elle avait eu lieu, mais toutes ses recherches furent vaines ; il pensa alors que le portefeuille et la lettre pouvaient avoir été oubliés dans son habit de chasse.

Tout en cherchant à se le rappeler, il avait repris le chemin du château et longeait une épaisse charmille, lorsqu'il fut arraché à sa préoccupation par des pas qui faisaient crier le sable de l'autre côté de la muraille de verdure. Presque au même instant, une femme svelte et blanche apparut à travers le feuillage, et René reconnut Gabrielle.

La jeune fille marchait à petits pas, en relisant la lettre de Bouvard avec des tressaillements de tendresse et des étouffements de joie qui eussent transporté ce dernier au-dessus des nuages. Par malheur toute cette émotion était le résultat d'un *quiproquo*. Persuadé qu'il était le seul prétendant alors à Barville et obéissant d'ailleurs à je ne sais quelle sentimentale inspiration, le notaire avait négligé de signer, et Gabrielle, qui ne connaissait point l'écriture, avait deviné au bas de la lettre le seul nom qui, dans sa pensée, pût accompagner un pareil aveu. Toutes les protestations du malheureux garde-notes avaient donc été passées, par elle, au compte de M. René! bien qu'il ne lui eût jamais écrit, elle avait reconnu sa main et son style! c'étaient sa loyauté chevaleresque, son exaltation sans phrases, sa délicatesse ingénieuse! chaque mot le faisait reconnaître tout entier! Si on l'aimait avant la lettre, après, il fallait évidemment

l'adorer. Le malheureux Bouvard justifiait ainsi de nouveau le fameux vers de Virgile : *Sic vos, non vobis.* Il avait été éloquent, par hasard, une seule fois en sa vie, et c'était au profit de son rival !

Au moment où le jeune Américain aperçut Gabrielle, elle relisait encore l'épître amoureuse, et en scandait tous les mots avec cet épanouissement d'admiration que peut seul donner l'amour. Tantôt elle s'arrêtait comme pour savourer la douceur d'une expression, tantôt elle pressait le pas, comme emportée par l'élan de l'ensemble.

René ne pouvait suivre qu'imparfaitement, à travers le feuillage, ces fiévreuses alternatives. Cependant, la lecture achevée, il vit la jeune fille cacher vivement le papier dans son corsage. Tous deux atteignirent presque en même temps l'extrémité de la charmille et se trouvèrent face à face, au rond-point des allées.

Gabrielle ne put retenir un cri et il sembla que son visage était subitement frappé par un rayon du soleil couchant. René salua en s'excusant de troubler la rêverie de la jeune fille.

— Je cherche Marcel, balbutia celle-ci, en feignant de parcourir des yeux les clairières.

— Alors je demande la permission d'aider à la

recherche, dit René qui sourit... à moins toutefois que ma compagnie ne soit importune.

— Vous ne pouvez le croire, répliqua Gabrielle en affectant de regarder au loin, afin de ne pas rencontrer les yeux du jeune homme.

— Ainsi vous me permettez de reprendre mes priviléges du Havre? demanda-t-il gaiement.

— N'avez-vous pas acquis de nouveaux titres à notre amitié? fit observer la jeune fille avec embarras.

— Alors vous reconnaissez mes droits ?

— Comment ?

— Un ami n'en a-t-il pas ? Quand ce ne serait que ceux de prendre vos ordres, de veiller à l'accomplissement de vos désirs ! Je le réclame formellement, Mademoiselle, et afin d'être toujours prêt à les remplir, je ne m'éloigne plus !

— Que dites-vous, Monsieur ?

— Je dis que je veux m'établir ici près.

— Se peut-il?

— Le château de Verrières est à vendre, je l'ai vu et je l'achète.

— Vous! s'écria Gabrielle, en battant des mains avec une joie d'enfant. Ah! quel bonheur!

— Ainsi vous êtes heureuse de cette résolution, dit vivement le jeune homme.

La jeune fille rougit de s'être trahie.

— Certainement, Monsieur, balbutia-t-elle, puisque c'est un moyen de satisfaire vos goûts. Vous disiez à ma tante que votre plus cher désir serait de passer tous vos étés à la campagne.

— Ne m'approuvez-vous pas? demanda René.

— Oh! complétement, reprit-elle, en reprenant peu à peu sa liberté folâtre; que faire à Paris quand le soleil a paru?

— Tous les gens bien portants partent pour les eaux, fit observer le jeune homme en riant.

— Les Italiens sont fermés, ajouta Gabrielle.

— On ne rencontre que des hommes d'affaires et des députés, reprit René.

— Paris est inhabitable, acheva sérieusement la jeune fille.

Son interlocuteur se rapprocha.

— Ainsi, reprit-il d'un accent plus intime, vous accepteriez volontiers, chaque année, quelques mois de solitude?

— Moi! s'écria Gabrielle; mais c'est charmant, la solitude !... D'abord, cela prépare à mieux jouir des bals l'hiver suivant.

— Et puis, ajouta René, que de plaisirs dont on

ne profite bien qu'à la campagne? La promenade, la lecture...

— La causerie surtout, fit observer Gabrielle; à Paris, le tourbillon vous entraîne malgré vous; il faut vivre avec le monde et pour le monde, tandis que, dans la retraite, on revient à ses inclinations, à ses habitudes de cœur; on vit tout entière pour son mari...

Elle s'arrêta à ce dernier mot, échappé dans l'entraînement de l'improvisation, rougit beaucoup et ajouta précipitamment:

— Du moins quand on est mariée!

— Oh! c'est une condition indispensable, dit sérieusement René; la campagne n'est charmante qu'avec la personne choisie, et lorsqu'elle lui plaît à elle-même. Oserai-je vous demander, Mademoiselle, si vous aimez le château de Verrières?

— Moi, Monsieur, dit Gabrielle très-troublée, mais sans doute... il me semble que c'est une des plus belles habitations de la Normandie.

— Alors, reprit plus vivement le jeune homme, vous pensez qu'elle pourra convenir à la personne... dont il s'agit?...

— Mais, Monsieur, bégaya la jeune fille qui sentait l'instant décisif venu et qui tremblait d'un effroi dé-

licieux, il faudrait connaître... les goûts... de la personne...

— Elle a raison ! interrompit une voix forte.

Gabrielle et l'Américain redressèrent la tête.

Ils étaient arrivés, sans s'en apercevoir, à l'entrée du bosquet de platanes, et se trouvaient à deux pas de l'amiral assis près du kiosque d'été.

Tous deux s'arrêtèrent saisis. Le vieux marin, qui tenait à la main une lettre, se leva avec effort et s'avança vers eux.

— Il paraît que M. de Ramière met ton intelligence à l'épreuve, dit-il à la jeune fille d'un ton railleur.

— Monsieur le baron a entendu ! s'écria René.

— Autant qu'il en fallait pour comprendre, Monsieur, répondit l'amiral ironiquement.

Et s'adressant à Gabrielle.

— On te proposait une énigme, ma chère, ajouta-t-il ; moi, je t'en apporte le mot.

Dans ce moment, le notaire sortit du kiosque, attiré par le bruit des voix.

— Venez, venez, maître Bouvard, s'écria le marin ; ceci est de votre compétence.

— A moi? Qu'est-ce donc, amiral ? demanda le

garde-note en promenant un regard étonné sur les visages troublés de la jeune fille et de René.

— Une nouvelle, reprit l'amiral, une grande nouvelle que je viens d'apprendre, grâce à cette lettre apportée par Georges.

Le notaire tressaillit. Il s'agissait évidemment de la missive ajoutée par lui au dossier du majorat. Il baissa les yeux avec un sentiment d'embarras et d'angoisse.

— Il paraît, continua le baron qui montrait la lettre, que le *poulet* en question est tombé d'un certain portefeuille retrouvé par Duret dans la grande clairière.

René tressaillit à son tour, et Bouvard releva la tête en regardant le marin, comme quelqu'un qui ne comprend plus.

— Un portefeuille ! répéta-t-il, stupéfait. Pardon, amiral, n'avez-vous donc point reçu tout à l'heure des papiers ?

— Pour le majorat, acheva le baron. Je les ai expédiés sur-le-champ.

— Tels qu'ils étaient ?

— Sans les ouvrir.

Le notaire recula, avec une exclamation lamen-

table. Sa demande en mariage était restée parmi les pièces, et allait être soumise au conseil d'État!

— Eh bien! qu'y a-t-il? demanda M. de Rostang.

— Rien, rien, bégaya Bouvard, une pièce oubliée, un malentendu; à qui l'amiral a-t-il remis le dossier?

— Parbleu! à Duret.

— Et il est parti?

— Pour le bureau de postes...

— Je le rejoindrai! s'écria le notaire en boutonnant son habit; que monsieur le baron m'excuse..., j'aurai l'honneur de le revoir dans la semaine... mais si cette pièce était envoyée... Je prie mademoiselle de Rostang d'agréer mes adieux.

Et sans écouter l'amiral qui voulait le retenir, Bouvard prit sa course vers le château.

— Dieu me damne! il est fou! s'écria le marin en riant, mais, au reste, nous pouvons nous passer de lui; ce que nous avons à examiner n'est point un acte authentique, c'est tout simplement une lettre; et je pense que M. de Ramière a déjà vu cette écriture.

Il présentait le papier au jeune homme, qui reconnut l'épître destinée à Gabrielle; il rougit légèrement, mais sans baisser les yeux.

— Je n'ai jamais renié mes paroles, ni mon écri-

ture. Monsieur le baron, dit-il avec une assurance modeste, ignorant encore hier si je pourrais voir mademoiselle Gabrielle, j'avais préparé cette lettre pour solliciter le droit d'espérer; mais, depuis, tout est changé pour moi ! vous avez généreusement oublié vos vieilles inimitiés, j'ai serré votre main, et, puisque le hasard vous a fait connaître mon amour, je n'ai plus qu'à en justifier les intentions par une demande...

— Doucement ! doucement ! interrompit l'amiral. Vertudieu ! comme vous y allez, jeune homme ! Vous n'êtes à Barville que depuis quelques heures, et vous avez déjà sauvé et demandé en mariage la fille de la maison ! Je vois que vous êtes partisan des unités classiques, et qu'avec vous il faut resserrer les cinq actes du drame dans les vingt-quatre heures.

René ne put s'empêcher de sourire.

— Pardon, amiral, dit-il doucement, je n'ai point l'audacieuse outrecuidance d'espérer un si prompt dénoûment : je demande seulement la permission de me faire connaître et de mériter, si je le puis, le bonheur auquel j'ose prétendre.

— A la bonne heure ! reprit le baron, s'il s'agit d'une campagne d'évolution et d'épreuve, je n'y vois point précisément d'obstacle.

— Ainsi vous consentez, amiral !

— Un moment, mon cher ! En fait de mariage, les parents ne sont que les forces de réserve, et ne doivent donner qu'après le corps d'armée. Voilà une heure que cette petite sournoise nous écoute sans rien dire; c'est à elle d'abord de répondre.

Moi ! dit Gabrielle qui se jeta sur l'épaule du marin pour cacher sa confusion ; ah ! que dites-vous ?

— Pardieu ! s'écria l'amiral ; je dis, ma chère, que la lettre est à ton adresse, et que je ne me charge point de faire ta correspondance. Tu n'as qu'à répondre franchement si tu acceptes.

— Mon père... murmura la jeune fille, près de pleurer.

— Bien ! reprit le marin ; alors c'est entendu, tu refuses ?

— Mais je n'ai pas dit cela, s'écria-t-elle en se redressant.

Eh ! mille diables ! que dis-tu donc ? fit l'amiral avec une plaisante impatience.

— Et, se tournant vers René :

— Voyez vous-même à deviner le logogriphe, continua-t-il ; quant à moi, j'y renonce.

Le jeune Américain mit un genou en terre avec

une grâce passionnée que Gabrielle remarqua sans en avoir l'air et qui la fit rougir de joie.

— Ah ! dit-il d'une voix qui tremblait d'un transport contenu, d'abord, j'avais cru comprendre !... mais l'esprit s'effraie devant la supposition d'un pareil bonheur. Par grâce ! Mademoiselle, un seul mot... ou, si c'est trop exiger, un seul regard qui m'apprenne que je puis espérer.

La jeune fille ne le regarda point et ne répondit rien ; mais sa main alla chercher à la dérobée celle de René, qui la saisit avec un cri et la couvrit de baisers.

Gabrielle, éplorée de joie, cacha son visage sur la poitrine de l'amiral.

— Enfin, il paraît qu'on s'est entendu ? dit celui-ci avec un sourire attendri.

— Ah ! Gabrielle... amiral..., balbutia René, qui s'était relevé... Pardon, si je ne puis vous dire ma reconnaissance... mais j'ai le cœur... trop plein.

— Attendez ! s'écria le baron, voici quelqu'un que nous avions oublié, et dont l'approbation est indispensable.

— Ma mère ! interrompit Gabrielle, qui courut au-devant de la baronne et se jeta dans ses bras.

— Pardieu ! vous ne sauriez arriver plus à propos,

Madame, reprit l'amiral ; nous traitons justement une affaire qui ne peut se décider sans votre intervention.

— Pourquoi cela ? demanda madame de Rostang.

— Parce que c'est à vous d'accepter le mari de votre fille.

— De Gabrielle ! répéta la baronne en tressaillant ; un mari, dites-vous, Monsieur : qui cela ? où est-il ?

— Eh ! mille diables ! il me semble qu'il n'y a qu'à regarder pour le reconnaître, dit gaiement le marin en montrant les traits illuminés du jeune Américain.

— M. René ! cria la baronne, qui recula.

L'amiral fit un signe affirmatif.

M. René de Ramière ! répéta-t-elle d'une voix plus forte.

— Il aime Gabrielle et il en est aimé, dit le baron.

— Lui !... de ma fille ! interrompit Ernestine éperdue ; oh ! non, non, vous vous trompez ; c'est impossible !

Et attirant brusquement à elle la jeune fille, qu'elle regarda en face, avec des yeux égarés :

— N'est-ce pas qu'ils se trompent ? continua-t-elle ; oh ! dis qu'ils se sont trompés ! Gabrielle ! Pourquoi ne pas répondre ? Tu détournes les yeux...

tu pleures !... Malheureuse ! mais tu l'aimes donc ?

— Ma mère ! ma mère ! cria la jeune fille, en fondant en larmes.

— Tu l'aimes ! répéta la baronne, qui porta les deux mains à son front, comme si elle devenait folle : toi ! mon Dieu ! toi !

Elle chancela, chercha autour d'elle un appui, rencontra le mur du kiosque, et, s'affaissant sur elle-même, tomba près du seuil, évanouie.

IV

LA MÈRE ET LA FILLE

Trois jours s'étaient écoulés ; après plusieurs crises nerveuses dont la violence avait effrayé les habitants de Barville, la baronne se trouvait, sinon remise, du moins assez forte pour que M. de Rostang pût enfin songer à lui demander une explication.

Pendant ces trois journées, il s'était vainement efforcé de comprendre l'étrange scène du kiosque ; il avait interrogé René et Gabrielle sans qu'aucun d'eux

pût lui expliquer le saisissement répulsif éprouvé par Ernestine à l'annonce de ce mariage ; tous deux se perdaient, comme lui, en suppositions. Il demanda donc une entrevue à la baronne, mais avec le parti pris de la forcer, quoi qu'elle pût dire, à un consentement.

Afin de s'assurer de sa propre fermeté, il autorisa Réné à venir le rejoindre, après l'explication chez madame de Rostang.

Celle-ci, encore pâle et affaiblie, reçut l'amiral avec un trouble visible, mais comme une personne qui s'attendait à cet entretien et s'y était préparée.

Elle laissa d'abord l'amiral exprimer sa surprise et réclamer les éclaircissements qu'il avait droit d'attendre; puis d'une voix basse et étudiée, elle commença une longue justification.

Obéissant toujours à la même préoccupation de conserver son importance au nom de Rostang, elle avait désiré pour Gabrielle une union modeste qui ne devait rien enlever à l'héritage de Marcel; le choix était fait, les engagements presque pris, et elle songeait à en parler au baron lorsqu'elle avait connu le projet qui renversait toutes ses espérances. D'autant plus saisie par cette nouvelle inattendue, que les émotions du matin l'avaient déjà douloureusement

ébranlée, elle ne s'était point trouvée maîtresse d'une surprise dont l'expression avait pu paraître exagérée et qu'elle priait de lui pardonner.

L'amiral avait écouté ce plaidoyer embarrassé avec une impatience évidente. Quand il fut achevé :

— A la bonne heure, Madame, dit-il, en s'efforçant de rester calme; je ne vous demande compte ni de vos nerfs, ni d'un projet... dont je ne pourrai parler de sang-froid; je ne vous demande même pas le nom du gendre que vous avez résolu de me donner, sans que j'en fusse averti ; tout cela s'en est allé pour le moment... où vont les vieilles lunes ! La question se trouve singulièrement simplifiée par l'amour de Gabrielle et de René. Comme vos préventions en faveur de monsieur mon fils ne vont pas, j'imagine, jusqu'à vouloir qu'il soit seul heureux, vous ne regarderez plus, sans doute, comme impossible un mariage qui assure le bonheur de votre fille.

— Monsieur, dit Ernestine d'une voix tremblante, je vous prie... je vous conjure de ne rien précipiter.

— Pourquoi cela, Madame? reprit l'amiral dont la patience était à bout.

La baronne joignit les mains.

— Par grâce! reprit-elle presque suffoquée, par

grâce, Monsieur, laissez-moi le temps de réfléchir... de voir...

— De voir ce que vous pourrez faire pour tout rompre, n'est-ce pas? s'écria le baron en frappant le parquet de sa canne avec colère : vertudieu ! Madame, c'est aussi trop compter sur ma bonhomie.

— Écoutez-moi.....

— Non, Madame, je ne vous laisserai point achever cette réhabilitation de la marâtre aux dépens de la mère ! Après tout, ce n'est point la faute de Gabrielle, si elle n'est que votre fille, et si vous ne trouvez pas votre dignité intéressée à la rendre heureuse !

— Ah ! que dites-vous ! s'écria la baronne douloureusement.

— Je dis, reprit le marin qui s'animait de plus en plus, que tout en vous me confond ! Vous semblez aimer Gabrielle, et vous repoussez une union qui la rend heureuse ; votre tendresse enfin lui fait autant de mal que la haine ! Par le ciel, Madame, quand on attachait Prométhée sur son rocher, pensez-vous que c'eût été pour lui un grand soulagement d'avoir le cœur rongé par une colombe, au lieu de l'avoir par un vautour?

— Ah ! Monsieur, vous êtes sans pitié ! sanglota Ernestine qui se cacha le visage dans ses mains.

— Mais enfin un motif! s'écria l'amiral; donnez un motif de votre opposition. Quel est l'obstacle? où voyez-vous l'empêchement ?...

— Monsieur! babutia Ernestine, qui sentait ses forces épuisées, remettons, je vous en prie, ce débat... Nous reparlerons de ce mariage plus tard...

— Et moi, je ne veux pas attendre, dit le baron exaspéré: j'ai promis à M. de Ramière qu'il se ferait, et je lui ai donné rendez-vous ici, Madame, pour vous remercier.

— Monsieur!...

— Mais, en attendant, je vais annoncer à tout le monde ma résolution.

Il se préparait à sortir; la baronne se levait épouvantée.

— Arrêtez! s'écria-t-elle.

— Demain les publications seront faites! ajouta le marin qui continuait à s'avancer vers le seuil.

Ernestine s'élança au-devant de lui et se dressa contre la porte. M. de Rostang s'arrêta involontairement à l'aspect de ce visage pâle et fier qu'animait une résolution suprême.

— Je veux parler à ma fille, Monsieur, dit-elle d'un ton bref et absolu !... Puisqu'il s'agit de son sort,

c'est à elle de décider... Si après m'avoir entendue, elle persiste... vous serez libre!

—Mais, Madame..., voulut objecter l'amiral.

— Je suis sa mère, Monsieur, interrompit la baronne impétueusement, on ne peut me refuser le droit de lire dans le cœur de mon enfant.

— Soit, dit M. de Rostang; je vais vous l'envoyer.

Il s'inclina et sortit.

Ernestine regagna son fauteuil en s'aidant des meubles et s'appuyant à la muraille. Sa tête flottait comme si elle se fût sentie près de défaillir; un tremblement convulsif agitait ses lèvres, et on voyait autour de ses narines contractées ce cercle blanchâtre qui n'apparaît qu'aux heures d'agonie. Ses paupières très-ouvertes étaient gonflées de sang, sa pupille démesurément dilatée, ses traits d'une pâleur livide que marbraient des taches d'un jaune sombre.

Elle sembla lutter quelques instants contre je ne sais quelles convulsions de l'âme; puis, fléchissant sous l'effort, elle ferma les yeux, se laissa retomber en arrière avec un gémissement étouffé, et demeura sans mouvement. Cependant un observateur attentif eût deviné, aux fugitives expressions qui se succédaient sur son visage, que cette défaillance n'avait point suspendu la pensée, mais qu'elle en amortissait

seulement la violence ; c'était comme un demi-jour jeté sur les sensations pour les rendre plus faciles à supporter.

Elle fut arrachée à son accablement par un bruit léger qui se fit entendre dans le corridor. Elle rouvrit les yeux, prêta l'oreille, reconnut les pas de Gabrielle, et releva la tête avec un cri inarticulé.

Au moment même la jeune fille entra.

Elle s'approcha d'abord de la baronne avec précaution, comme si elle eût craint de la trouver endormie ; mais ayant rencontré son regard, elle courut vers elle les bras tendus.

Ernestine détourna la tête en murmurant :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié... de moi !

— Ma mère ! qu'avez-vous ? demanda la jeune fille, qui se pencha sur son fauteuil.

La baronne lui prit les deux mains et l'attira à elle d'un air égaré.

— Gabrielle... écoute-moi, dit-elle d'un accent entrecoupé... Si tu savais... ma fille !

Et levant les bras avec un grand cri, elle se laissa glisser à genoux en balbutiant :

— Ma fille ! grâce !

— Que faites-vous ? grand Dieu ! s'écria Gabrielle ; vous à mes genoux !

— C'est ma place ! murmura la baronne.

— Ah ! dans mes bras, ma mère, dans mes bras ! reprit l'enfant qui pleurait sans savoir encore pourquoi, et qui la releva avec un transport de tendresse.

Ernestine la retint sur son cœur dans un long embrassement.

—Oui, reprit-elle, que je sente tes baisers... Encore une fois... avant que j'aie parlé... car il faut... que je parle ! Pour comprendre que ce mariage est impossible, tu dois tout savoir...

Gabrielle fit un mouvement et regarda sa mère. Celle-ci ferma les yeux.

—Ne me regarde pas ainsi, dit-elle. Oh ! rougir..... devant ma fille !... je ne pourrai jamais !

Elle cacha sa tête sur ses genoux en sanglotant. Gabrielle se laissa glisser à ses pieds.

—Ma mère, qu'avez-vous? s'écria-t-elle épouvantée et attendrie, et que parlez-vous de rougir? Ah ! doutez-vous donc de mon respect, de mon amour ! Quoi que vous ayez à me dire, ne suis-je pas sûre d'avance que tout ce qui vient de vous est noble et bon ?

— Mon Dieu ! faites-moi mourir, bégaya la baronne à travers ses sanglots.

Mais la jeune fille, de plus en plus émue, la tenait enveloppée dans ses bras.

— Ma mère ! ma mère ! répétait-elle en couvrant de baisers ses mains et ses cheveux, puis-je donc oublier que vous êtes ma gloire en même temps que mon exemple et mon bonheur ? Ne suis-je pas témoin ici, chaque jour, de votre patience, de votre dévouement?

Ernestine releva la tête.

— Et qui te dit que ce dévouement n'est pas une expiation ? interrompit-elle avec désordre ; sais-tu si chaque soin donné à l'amiral, si chaque tort supporté, au lieu d'être pour moi une épreuve, n'est pas une consolation ? si je n'y trouve pas un moyen de racheter quelque souvenir du passé ?

— Vous ! ma mère, dit Gabrielle étonnée ; mais, si le passé doit éveiller des remords, est-ce donc chez vous qui, pour sauver une famille de la ruine, avez accepté le mariage qu'on vous imposait?

— Dis que je l'ai subi, reprit Ernestine abattue ; mais, en donnant ma main à l'homme que je n'avais point choisi, je laissais mon cœur à un autre. Dieu sait que j'avais voulu faire le sacrifice tout entier ! J'espérais que la douleur en abrégerait l'amertume !.. Mais l'amiral partit, et... je revis... M. de Ramière !...

Lui aussi quittait la France, seul et désespéré ! Il venait me faire de derniers adieux ! Ah ! j'aurais dû prévoir que son affliction m'ôterait le courage ; que si je le recevais, j'étais perdue !

— Perdue ! répéta Gabrielle saisie.

— Oui, reprit la baronne en baissant la tête. Et maintenant, tu dois comprendre pourquoi, l'autre jour, quand tu étais là, devant moi, les mains jointes, les regards suppliants, je n'ai pu te dire : Celui que tu veux épouser... c'est ton frère !

Le cri de Gabrielle fut étouffé dans une sorte de rugissement poussé à la porte qui conduisait aux appartements du baron ; la mère et la fille se retournèrent en même temps et restèrent foudroyées. L'amiral était là, sa béquille tombée à ses pieds, une main en avant, et les cheveux hérissés. Ses yeux, fixés dans l'espace, lançaient des flammes.

Par un mouvement commun et involontaire, les deux femmes se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, en fléchissant à la fois, comme si elle eussent voulu recevoir ensemble un coup mortel.

L'amiral resta immobile. Pendant un instant on n'entendit que le bruit de son haleine sifflante ; enfin il dit d'une voix creuse, en ayant l'air de se parler à lui-même :

— J'ai bien entendu !... son frère... j'étais trompé... et elle a cru que ce serait impunément !

— Ah ! ma mère, venez ! cria Gabrielle, qui, arrachée à son premier saisissement, voulut entraîner la baronne.

— Elle ne sortira pas ! interrompit l'amiral dont la voix était devenue terrible.

Les deux femmes frissonnèrent en reculant. Le vieux marin s'avança d'un pas lourd mais ferme, et leur barra le passage.

— Que voulez-vous faire ? demanda la jeune fille qui tremblait, fascinée sous son regard.

— Je veux punir une infâme de la honte qu'elle m'a fait accepter pendant quinze années comme un bonheur, répondit le baron ; je veux qu'elle me rende compte du nom que je lui avais donné à garder ; je veux venger mon honneur !

Et, armant un pistolet qu'il avait jusqu'alors tenu caché, il s'avança vers la baronne en criant :

— A genoux, Madame !

Par un élan plus prompt que la pensée, Gabrielle se jeta devant sa mère ; mais Ernestine, jusqu'alors courbée se redressa :

— Qu'avez-vous, ma fille ? dit-elle avec une fierté

tranquille : craignez-vous donc que l'amiral de Rostang assassine une femme !

L'amiral tressaillit. Elle écarta résolûment Gabrielle, fit un pas vers lui, et le regardant en face:

— Me voici, Monsieur, dit-elle.

— A genoux! répéta le baron d'un accent que la fureur étouffait.

— Non, debout! répliqua Ernestine avec noblesse; car on ne s'agenouille que pour implorer la pitié, et moi je ne l'espère pas, je ne la désire pas ! En me voyant à vos pieds, Monsieur, vous vous rappelleriez peut-être ce que j'ai souffert, avant de l'avoir mérité, ce que je souffre depuis ! Votre générosité pourrait s'en émouvoir, et je ne veux pas la surprendre. Aussi ne tenterai-je ni justification ni prière, Monsieur; me voici à votre merci; vengez-vous !

En prononçant ces mots, elle s'avança vers l'amiral, qui recula malgré lui, sembla hésiter, puis rejeta son arme avec violence :

— Ah! vous abusez de votre faiblesse, Madame, s'écria-t-il les poings fermés de rage; vous vous livrez sans défense à ma colère pour la désarmer ! Tenez..., allez-vous-en, laissez-moi, car je sens que la raison m'échappe et que je ne pourrais répondre de moi-même.

Il s'était laissé tomber sur un fauteuil. Gabrielle lui tendit les mains avec un cri de reconnaissance, de douleur, de prière.

— Mon père ! balbutia-t-elle.

L'amiral se retourna comme si un coup l'eût frappé ; Ernestine fit un mouvement.

— Emmenez votre fille, Madame, dit le marin d'une voix étranglée, et rappelez-lui que, moi, je n'en ai plus..., que je n'en ai jamais eu..., que ma tendresse pour celle qui portait ce nom était... comme le nom lui-même un mensonge !

— Aussi ai-je tout fait pour la prévenir, Monsieur, répliqua la baronne, qui avait retrouvé des larmes. Ah ! vous pouvez comprendre maintenant pourquoi je semblais défendre Gabrielle contre votre généreuse affection ; pourquoi je me laissais accuser par vous de ne pas l'aimer !... C'est que chaque témoignage de votre tendresse augmentait mes remords ; c'est que chacun de vos bienfaits me semblait un vol ; c'est que je sentais que le seul bien auquel elle eût droit était mon amour !

Gabrielle se jeta dans les bras de sa mère.

— Ce bien-là, du moins, murmura-t-elle, ce bien-là m'est resté tout entier.

La mère et la fille demeurèrent embrassées, et le

bruit de leurs sanglots interrompit seul ce silence de colère et de désolation jusqu'au moment où des pas retentirent dans le corridor. Quelques coups furent frappés à la porte de la baronne ; mais, enveloppés dans leur douleur, les deux femmes et l'amiral n'entendirent rien. Enfin, la porte s'ouvrit doucement et M. de Ramière entra.

Il arrivait au rendez-vous donné par le baron.

Sa présence sembla compléter cette terrible scène. A sa vue, Ernestine eut besoin de s'appuyer au mur, Gabrielle se cacha le visage et le baron lui-même se leva.

Le jeune homme qui s'aperçut du trouble général devint très-pâle.

— Que madame la baronne m'excuse, dit-il d'un ton altéré... Je suis venu autorisé par l'amiral... et pour connaître mon sort... mais l'émotion que je lis sur toutes les figures... le silence qui m'accueille me le font suffisamment connaître !

Et s'approchant de M. de Rostang, il ajouta avec angoisse :

— Il est donc vrai, monsieur le baron..., vous n'avez pu rien obtenir !

Le baron, sans répondre, lui désigna de la main Ernestine pour lui faire comprendre que c'était à elle

de répondre. L'Américain se tourna de son côté avec une vivacité douloureuse.

— Alors, c'est à madame de Rostang que je dois demander le motif de ce refus? dit-il amèrement. J'ose espérer qu'elle ne refusera point de me le faire connaître! Quand on repousse un homme d'honneur, quand on brise une espérance à laquelle il avait confié tout son avenir, il a droit de savoir ce qui a pu lui mériter une pareille douleur.

— Ne me demandez rien! bégaya Ernestine, qui fit un mouvement pour sortir.

Mais René se jeta sur son passage.

— Je ne vous quitterai pas, s'écria-t-il avec désespoir, je vous suivrai partout jusqu'à ce que j'aie obtenu une réponse, et il faudra que vous me fassiez connaître le motif...

Gabrielle soutint sa mère qui chancelait et d'un geste arrêta René. Une indicible expression de dignité virginale avait insensiblement éclairé ses traits; il suffisait d'un coup d'œil pour comprendre que chez elle venait de s'accomplir une de ces révolutions qui mûrissent l'âme subitement, et transforment un être tout entier; elle attacha sur René un regard direct, et ouvert, et dit d'un accent bas, mais ferme:

— Le motif !... C'est moi, Monsieur, qui vous le dirai... Le motif... C'est ma volonté... C'est que je refuse.

Et prévenant la question que le jeune homme allait lui faire :

— Ne me demandez point pourquoi, ajouta-t-elle ; si vous avez le droit d'interroger ma mère, moi, j'ai celui de taire la cause de ma résolution. Le secret de nos choix nous appartient et personne ne peut nous en demander compte ; il vous suffit de savoir que ma décision est irrévocable !

— Ah ! je vous suis donc bien odieux ! s'écria René avec désespoir.

Cette plainte jetée comme un cri, avait un accent si douloureux, si passionné et si sincère, que Gabrielle en tressaillit ; ses traits se détendirent, et des larmes montèrent à ses paupières.

— Vous odieux ! répéta-t-elle d'une voix douce et contenue, oh ! ne le croyez pas, monsieur René... Séparée de vous, je penserai toujours aux heures que nous avons passées ensemble... et... si nous ne devons plus nous revoir... mon amitié vous suivra partout.

— Ah ! je n'en veux pas ! répondit le jeune homme impétueusement. Non ! ce que j'avais rêvé, c'était

un partage entier de chagrins et de joies; deux existences à jamais confondues en une seule ! Mais puisque cette espérance est une chimère, je ne veux pas contraindre votre cœur à une affection qui ne serait que de la pitié; ma présence ne doit point vous attrister plus longtemps, et j'espère que mon nom lui-même s'effacera bientôt de votre souvenir.

A ces mots, il s'élança hors de la chambre et disparut. Gabrielle avait tendu les bras comme pour l'arrêter; mais elle fit un effort, se rejeta en arrière en criant :

— Ma mère ! ma mère !

Et tombant à genoux devant le canapé, elle appuya sa tête échevelée sur un des coussins, afin d'étouffer ses sanglots.

L'amiral s'approcha d'Ernestine, lui montra la jeune fille éplorée, et lui dit à demi-voix :

— Je suis vengé, Madame; voilà votre punition !

V

LE DÉPART

Le jour même où les scènes de famille rapportées dans le chapitre précédent se déroulaient si tristement à Barville, Bouvard, ignorant tout ce qui s'était passé, se rendait gaillardement au château, en hâtant de la voix l'ardeur d'un magnifique cheval, récemment sorti des herbages du Cottentin. Le notaire avait réussi à rattraper le dossier relatif au majorat et à retirer sa demande de mariage; de sorte que, rassuré sur l'attentat aux *convenances* qu'il avait un instant redouté, il revenait un instant à Barville uniquement occupé de ses espérances.

Persuadé que Gabrielle agréait son amour et que Marcel lui était favorable, sûr de l'approbation de la baronne, il n'avait plus à gagner que l'amiral, qui ne pouvait seul résister à tant de volontés réunies. Aussi maître Bouvard prenait-il, dans son cabriolet, des

poses triomphantes, tout en poursuivant à part lui un monologue d'amoureux satisfait.

— Enfin, je suis agréé de quelqu'un ! pensait-il.... Cela s'est fait attendre; mais voilà le fruit de la persévérance. Après quatorze refus (car je n'en avoue que dix, mais à moi-même je puis ne me rien cacher); après quatorze refus, tout autre à ma place se fût résigné au célibat ! mais moi, jamais ! Je n'ai pas appris pour rien mon rudiment : *Labor probus omnia vincit.*

Tout en poursuivant ces méditations et beaucoup d'autres, Bouvard atteignit Barville; mais il apprit en arrivant que l'amiral était renfermé chez lui, que la baronne ne recevait pas, et que Gontran venait de partir avec M. René de Ramière. On ne pouvait parler à personne.

Ces détails furent donnés assez brusquement par le contre-maître, qui semblait inquiet. Le notaire essaya de l'interroger, mais lui-même en était réduit aux conjectures; il avoua pourtant qu'il soupçonnait quelque mésintelligence entre la baronne et l'amiral Il y avait eu *un coup de vent*, selon son expression, et il avait lieu de croire, d'après quelques mots échangés entre M. René et Marcel, qu'il s'agissait du mariage de mademoiselle Gabrielle. Autant qu'il en

pouvait juger, le baron appuyait les prétentions du jeune Américain, lesquelles étaient repoussées par la mère et par la fille.

Ces détails, arrachés à Duret l'un après l'autre, avaient pour Bouvard un intérêt que ne pouvait soupçonner le contre-maître.

— Diable ! murmura-t-il, fidèle à ses souvenirs classiques. *De nostra re agitur !* Et, impossible de voir personne, mon brave Duret?

— Impossible !

Le notaire se gratta le menton avec le manche de son fouet.

— Alors, je reviendrai demain, dit-il après quelques instants d'hésitation.

Et il ajouta en lui-même :

— Je préparerai des lettres ! Si je ne suis point reçu, du moins ma rédaction parlera pour moi..... A défaut de plaidoyer, on se sert du mémoire à consulter.

Il salua Georges, remonta en cabriolet et reprit la route de Rouen, un peu dégrisé de sa confiance, mais décidé à lutter jusqu'au bout, alors même que tous l'abandonneraient : *Etiamsi omnes, ego non !*

Pendant que cet espèce d'intermède avait lieu, le drame domestique auquel nous avons fait assister nos

lecteurs continuait à se développer, non plus il est vrai au milieu des éclats du désespoir; mais dans l'isolement et le silence. Retranché derrière ses verrous, l'amiral avait refusé d'ouvrir au contre-maître lui-même, et, en regardant à travers les fissures de la porte, celui-ci avait vu le vieux marin occupé à ranger des papiers et à écrire. Ernestine, de son côté, avait feint de s'endormir pour obtenir que Gabrielle la laissât seule, et la jeune fille en avait profité pour courir s'enfermer et donner toute liberté à ses larmes.

La nuit se passa ainsi dans un désespoir muet pour tous trois, et dans l'inquiétude pour Georges Duret. Quant à Marcel, parti avec M. de Ramière, il n'était point revenu au château.

Vers le matin, Ernestine, qui avait, pour ainsi dire, épuisé sa douleur, se rendit chez Gabrielle. Celle-ci, fatiguée de pleurer, avait fini par s'endormir. Couchée sur la causeuse, telle que le sommeil l'avait surprise, elle continuait à sangloter, et quelques larmes glissaient encore entre ses cils humides. Ses deux mains, posées sous sa tête avec une grâce naïve, étaient à demi perdues dans les boucles éparses de ses cheveux; des frémissements nerveux parcouraient, par instants, son corps affaissé, et le coin de ses lè-

vres se crispait, de loin en loin, avec cette expression plaintive habituelle aux enfants qui veulent retenir leurs pleurs.

La baronne regarda longtemps cette innocente créature déjà condamnée à expier la faute des autres ! Un rayon de soleil, qui, après avoir joué dans sa chevelure glissa jusqu'à ses paupières, l'éveilla en sursaut. A la vue de sa mère, un sourire inachevé entr'ouvrit ses lèvres et elle lui tendit les bras. Ernestine s'assit à ses pieds en appuyant la tête sur son sein.

Quelques heures avaient suffi pour faire disparaître entre ces deux femmes la distance d'âge et la différence de rôles. L'une, découronnée de son auréole maternelle, n'avait plus d'autre autorité que celle de l'amour ; l'autre, subitement arrachée à ses naïves ignorances, avait compris les coups de foudre de la passion, en se trouvant à demi ensevelie sous leurs ruines. La souffrance venait de les mettre de niveau.

Elles restèrent longtemps ainsi embrassées sans se parler. Qu'auraient-elles pu se dire qui valût cette étreinte? Leur seule consolation n'était-elle pas désormais dans leur tendresse? Parler c'était rappeler des fautes commises et des bonheurs perdus, éveiller des remords ou des regrets. Il n'y avait désormais

d'adoucissement pour toutes deux que dans les baisers et les larmes.

Elles ne voulurent même rien discuter, rien prévoir : la pensée les effrayait ! Livrées à une sorte de langueur douloureuse, mais dans laquelle surnageait la douceur de leur affection, elles la prolongèrent aussi longtemps qu'il leur fut permis. La voix d'une femme de chambre les arracha à cette espèce de halte dans l'affliction ; elle annonçait Georges Duret.

Duret jeta un regard scrutateur et curieux aux deux femmes, qui s'étaient redressées à son approche, et parut déconcerté de leur pâleur. Cependant, sur l'interpellation d'Ernestine, il déclara que l'amiral demandait à parler à madame la baronne.

Celle-ci se leva pour passer chez elle ; Gabrielle la retint.

— Avertissez M. de Rostang que ma mère l'attend ici, dit-elle vivement.

Et se jetant dans ses bras, dès que Georges eut disparu :

— Ah ! je ne vous quitte pas ! s'écria-t-elle.

— Que peux-tu craindre? répliqua Ernestine qui tremblait elle-même ; cette entrevue était indispensable, je m'y attendais. Ne faut-il point que je connaisse la décision de l'amiral ?

— Le voici, interrompit la jeune fille.

On entendait, en effet, la marche lourde et inégale du vieux marin. La baronne fit signe à Gabrielle de la laisser ; mais, après avoir fait quelques pas, celle-ci s'arrêta à l'entrée de la chambre, et resta à demi cachée sous les plis de la portière.

L'amiral ne parut point la voir. Il entra lentement, salua la baronne en silence, et lui fit signe de s'asseoir. Il avait le visage sillonné de plis profonds, et ses yeux semblaient plus enfoncés que d'habitude. Du reste, rien en lui n'annonçait la colère.

— J'avais à vous parler, Madame, dit-il d'un ton haletant plutôt que brusque. Ce que j'ai à vous dire sera court... mais cet entretien... était nécessaire.

— Je vous écoute, Monsieur, répondit Ernestine palpitante.

— Hier, reprit l'amiral, quand un funeste hasard est venu détruire mes illusions de dix-huit années... j'ai cédé à un premier mouvement... Sans votre fille, je vous tuais... et... j'aurais eu raison : j'en avais le droit.

Gabrielle frissonna.

— Mais ce que je n'ai pas fait alors, continua le marin, je ne puis le faire maintenant... Il n'y a que les lâches qui reprennent leur vengeance à deux

fois... Vous pouvez donc vous rassurer, Madame : j'ai usé mon indignation !... Je suis calme désormais.

Ernestine s'inclina sans avoir la force de répondre.

— Quant à un scandale judiciaire, reprit le baron, vous ne l'avez jamais craint de moi, sans doute ; je ne suis pas de ceux qui redorent leur honneur en public comme on le fait pour les enseignes de boutiquiers! entre nous, tout se passera sans bruit. Je dois respecter en vous, Madame, sinon vous-même, du moins le nom que vous portez.

— Quoi que vous ayez décidé, Monsieur, fit observer Ernestine, je m'y soumets d'avance. Et dès que je connaîtrai le parti que vous voulez prendre...

— Il n'en est qu'un, répliqua brièvement l'amiral, une séparation !

La baronne baissa la tête sans répondre ; mais Gabrielle ne put retenir un cri. L'amiral l'aperçut alors pour la première fois.

— Votre fille était là, s'écria-t-il en changeant de visage... eh bien... à la bonne heure ! ceci la regarde comme vous. Les ordres sont donnés et la chaise de poste, dans laquelle vous devez partir avec elle, arrivera avant une heure.

Gabrielle fit un geste de stupeur douloureuse ; les sourcils du baron se crispèrent.

— Pardon, Monsieur, dit la baronne avec une humilité suppliante ; moi, j'étais prête à tout; mais cette enfant ne savait pas!... Excusez-la, Monsieur, c'est ici qu'elle est née... qu'elle a grandi, qu'elle a été heureuse!...

Les larmes la gagnèrent malgré elle, l'amiral fit un mouvement d'impatience.

— Nous partirons, Monsieur, nous partirons, se hâta-t-elle d'ajouter, et si vous ne craignez pas les suppositions que peut faire naître une résolution subite...

— Eh ! parbleu, on supposera que vous n'avez pas pu me supporter plus longtemps ! répliqua le marin avec amertume; tout le monde ne connaît-il pas dans le pays votre douceur ainsi que mon mauvais caractère? Ne répètent-ils pas tous que je suis une bête féroce et que vous êtes un ange ? Ne vous inquiétez donc pas de ce qui arrivera, Madame ; ce sera alors comme maintenant, comme toujours; on vous plaindra et on me maudira !

Peu m'importe, au reste, continua-t-il, après une courte pause; mon parti est pris à cet égard comme pour le reste. Si j'ai voulu vous voir, c'est que cet entretien devant être le dernier entre nous, il était nécessaire de tout régler. — Voici une lettre,

Madame, qui vous ouvre chez maître Bouvard, un crédit illimité.

— A moi ! interrompit la baronne

— Usez-en largement, reprit l'amiral, dont la respiration devenait plus courte; il m'en restera toujours assez : je suis riche et vieux..... Dieu merci !

La voix avait fléchi à ce dernier mot. Ernestine joignit les mains avec attendrissement.

— Ainsi, Monsieur, dit-elle d'un accent pénétré, quand votre juste ressentiment me chasse, votre générosité veut m'enrichir ! Quoi que vous fassiez, chez vous la bonté l'emporte sur la colère.

— Finissons, Madame, reprit le baron brusquement : nous ne sommes point ici pour nous dire des douceurs, mais pour terminer une affaire. Voici la lettre; prenez.

Il tendit un papier à la baronne. Gabrielle fit un pas et fut près de s'entremettre, mais elle se contenta de regarder sa mère avec anxiété.

Ernestine, qui avait paru hésiter, prit enfin la lettre.

— Donnez, dit-elle, je veux tenir, je veux serrer dans mes mains cette nouvelle preuve d'une bienveillance que rien n'a pu lasser !

Elle pressa le papier sur ses lèvres en pleurant, puis redevenue maîtresse de son émotion :

— Et maintenant, ajouta-t-elle avec dignité, vous n'exigerez pas de moi davantage ! Accepter un tel présent pour ma fille et pour moi serait nous en montrer indignes. Je garde ma reconnaissance, amiral, je la garde tout entière, mais je dois refuser le bienfait.

Elle baisa encore une fois la lettre, puis la déchira.

Ah ! merci, ma mère ! cria Gabrielle en se jetant dans ses bras.

M. de Rostang, qui luttait contre un attendrissement involontaire, fit un soubresaut ; un flot de sang lui monta au visage.

— Ainsi, vous refusez ! reprit-il irrité ; vous refusez à cause de la main qui propose !

— Ah ! ne le croyez pas, Monsieur !

— Vous avez peur de me devoir quelque chose ! Votre désintéressement n'est que de l'orgueil, de la haine !...

La mère et la fille voulurent protester, il repoussa le fauteuil sur lequel il était assis, et se leva sans les écouter.

— Dieu me damne ! n'en parlons plus alors, cria-

t-il; partez, Madame, partez avec votre fille !... je ne veux plus vous voir, je ne veux plus entendre parler de vous !... Allez au diable et surtout n'en revenez jamais !

Il avait regagné la porte malgré les supplications des deux femmes, et il sortit en la refermant avec violence.

Ce dernier débat venait de l'achever. Attiré malgré lui vers Ernestine, et surtout vers sa fille, par le souvenir du long bonheur qu'il leur avait dû, il s'était, pour ainsi dire, réfugié dans l'espoir de les retenir au moins attachées par la reconnaissance. En continuant à partager avec elles sa fortune, il ne leur devenait point étranger; c'était un expédient qui satisfaisait à la fois son ressentiment et son reste de tendresse involontaire. Le refus de la baronne brisait ces derniers liens; elle l'entraînait à une séparation absolue.

Il en éprouva une colère et une douleur qui se traduisirent, comme d'habitude, en violence. Il descendit au parc, où il s'emporta contre le jardinier; entra voir ses chevaux, qu'il trouva mal soignés; parcourut le château en se plaignant de tout, finit par chasser deux ou trois domestiques, et remonta chez lui, où il se jeta dans son fauteuil de goutteux.

Pendant ce temps, la baronne et Gabrielle faisaient à la hâte leurs préparatifs. Elles eurent bientôt réuni ce qu'elles voulaient emporter, et la chaise de poste les trouva prêtes.

Mais lorsque Gabrielle entendit le bruit des roues sur le sable de la cour d'entrée, et qu'elle aperçut le postillon descendant de cheval, elle fut prise d'une sorte de vertige. Jusqu'alors les impressions s'étaient succédé si rapidement, qu'elles avaient passé comme des visions. Ballottée d'angoisse en angoisse, la jeune fille n'avait point eu le temps de prendre pied dans son malheur, et d'en vérifier, pour ainsi dire, la réalité. Un vague espoir restait toujours au fond de sa souffrance; il lui semblait confusément qu'elle faisait un mauvais rêve dont elle attendait, à chaque instant, le réveil. La vue de la chaise de poste qui allait l'emporter loin de Barville, l'arracha à cette espèce d'illusion. Complétement saisie, pour la première fois, du sentiment de la réalité, elle en demeura d'abord étourdie; puis, par un de ces ardents retours qui sont le privilége de la jeunesse, elle voulut profiter au moins des derniers instants qui lui restaient pour dire adieu à tout ce qui avait fait jusqu'alors sa joie.

Elle descendit au jardin, éperdue, parcourut les

allées en saluant de la voix et du regard les arbres, les gazons et les fleurs ; s'arrêta dans la clairière où René lui avait sauvé la vie, près de la charmille où sa rencontre avait été suivie d'une explication avec l'amiral, à la porte du kiosque où un cri de sa mère avait fait crouler son édifice de bonheur ! Elle contemplait tout avec cette fièvre de tendresse qu'éveille l'heure des séparations douloureuses ; elle envoyait autour d'elle des baisers muets, elle eût voulu presser sur son cœur tous ces témoins d'un bonheur à jamais perdu !

Haletante et échevelée, elle rentra au château et alla frapper à la porte de Marcel ; mais il n'était point rentré. Elle allait rejoindre sa mère lorsqu'elle se trouva à l'entrée du corridor qui conduisait chez l'amiral.

A cette vue son cœur se fondit ! l'idée de partir sans l'avoir aperçu une dernière fois la frappa comme une flèche ; elle ne prit point le temps de la réflexion et s'élancant devant elle, elle arriva au seuil du baron.

La portière à moitié tirée lui permit de le voir sans être vue.

Le vieux marin était livré, en même temps, aux tortures de la goutte et à l'amertume de ses ressen-

timents. Renversé dans sa ganache, il repassait tous les détails de sa dernière entrevue avec la baronne et Gabrielle ; il s'exaltait de plus en plus dans son dépit. Celui-ci se traduisait en phrases interrompues qu'il complétait par la pensée ; c'était un soliloque, moitié parlé et moitié muet.

— Tout refuser ! murmurait-il ; m'enlever cette dernière consolation ! Les malheureuses ! elles me feront mourir, et elles en seront bien fâchées ! Ce sera un service qu'elles m'auront rendu !

Ici, une douleur plus lancinante lui arrachait un gémissement.

— Allons ! reprenait-il, ce n'est pas assez de tout ce qui me tourmente, il faut encore que la goutte s'en mêle ! mille millions de diables !

Et, revenant à sa principale idée :

— Me refuser ! eh bien, tant pis pour elles, après tout ! Qu'est-ce que cela me fait, à moi ! Imbécile que je suis d'aller m'inquiéter, comme si je ne pouvais pas être heureux ici tout seul ? vivre rien que pour moi.... comme un ours ?.., Parbleu, j'ai de quoi m'occuper : la goutte, le journal...

Il s'interrompit.

— Eh bien ! où est-il donc, le journal ? Cet animal de Georges ne me le donne pas.

Il tira un cordon de sonnette qui lui resta dans la main, et se mit à frapper le parquet avec sa béquille, en épuisant tout son vocabulaire maritime de malédictions.

Gabrielle se glissa doucement dans la chambre, prit la gazette qu'elle venait d'apercevoir parmi les papiers qui couvraient le bureau, et la posa sur le petit guéridon placé près de l'amiral ; celui-ci vit la feuille sans prendre garde à la main qui l'apportait.

— Enfin, dit-il, sans se détourner, et croyant parler à Georges, ce n'est pas malheureux que vous vouliez bien entendre ! pourquoi me laisser là tout seul ? pour que je m'y habitue, sans doute !... Je n'aï rien de ce qu'il me faut, pas même ma boîte à cigares.

Gabrielle la plaça rapidement près du journal.

L'amiral se renfonça dans son fauteuil.

— Ah ! murmura-t-il, avec un sentiment d'amertume irritée, rien ne me manquait autrefois ! quand c'était la petite qui veillait.

Et interrompu de nouveau par une douleur de goutte, il s'écria :

— Tonnerre !.... donnez-moi au moins de quoi mettre ma jambe !...

Gabrielle glissa adroitement un tabouret sous le

pied malade; les yeux du baron la rencontrèrent cette fois, il se retourna stupéfait :

— Vous ici ! dit-il ; qui vous a appelée ? que voulez-vous ?

La jeune fille joignit les mains.

— Je veux... ne point partir en vous laissant fâché contre moi ! répondit-elle avec une grâce attendrissante. L'amiral se recula.

— Et que vous importe, fit-il observer, que vous importe, à vous qui venez d'encourager votre mère dans ses refus ?... Tenez, laissez-moi.

— Non, insista Gabrielle, je vous en conjure !

— Alors, c'est moi qui vous cède la place, interrompit-il en se levant.

Il voulut faire un pas pour sortir, mais au moment où son pied malade posa à terre, il ne put retenir un cri de douleur, sa béquille lui échappa des mains et il chancela.

Gabrielle s'était élancée pour le soutenir ; il fut forcé de s'appuyer à son épaule.

— Veuillez... ramasser... ma canne, dit-il, en la montrant qui avait roulé à quelques pas.

La jeune fille leva sur lui un regard mouillé.

— Mon bras vous soutiendra mieux, dit-elle avec prière.

— Je vous demande... ma canne, répéta l'amiral d'un ton moins ferme.

— Rien qu'un moment !

Le marin voulut refuser, mais il rencontra les yeux de la jeune fille.

— Allons soit... pour en finir... dit-il ; mais je vous répète que je veux sortir.

— Voilà votre fauteuil ! fit observer Gabrielle qui l'avait reconduit vers sa ganache.

— Pour sortir !

— Non, pour m'écouter.

— Qu'avez-vous à me dire ?

— Vous m'entendrez mieux assis.

Elle s'efforçait de sourire à travers ses larmes ; l'amiral céda.

— Eh bien ! voyons, répliqua-t-il en s'asseyant, parlez ! Vous ne vouliez rien de moi tout à l'heure ;... que pouvez-vous avoir à me demander ?

— Oh ! bien plus que vous ne m'avez offert, dit-elle, avec une grâce caressante, car tout à l'heure vous ne vouliez que m'enrichir ; et moi, ce que je vous demande, c'est de me conserver une part de votre affection !

Le baron la regarda avec sévérité.

— Je sais qu'elle ne m'est point due ! ajouta-t-elle

précipitamment ; ce nom de fille que j'aimais tant quand vous le prononciez, je ne dois plus l'entendre ; mais pardonnez-moi d'en avoir été si longtemps fière et joyeuse ; ne me reprochez pas, dans votre cœur, le bonheur que vous m'avez donné, et cette tendresse que vous m'aviez accordée comme une dette, laissez m'en un peu comme une aumône.

Elle avait posé ses deux genoux sur le tabouret placé aux pieds de l'amiral et avait appuyé ses deux mains sur les bras du fauteuil. Dans cette humble et charmante attitude elle tenait ses regards fixés sur ceux du marin, qui sentait un inexprimable attendrissement couler jusqu'au fond de son cœur. Il voulut résister ; mais l'épreuve était trop forte ; il ne put que bulbutier le nom de Gabrielle.

— Ah ! vous êtes ému, amiral ! s'écria-t-elle avec un irrésistible élan.

M. de Rostang l'entoura de ses bras :

— Eh bien ! oui, tonnerre ! dit-il, ne cherchant plus à retenir ses larmes, c'est malgré moi... l'habitude est plus forte !... quand on a vu grandir une enfant... quand on s'est accoutumé à vivre avec elle et pour elle... il ne suffit pas d'un mot pour changer tout cela ! on a beau dire : — Ce n'est pas ta fille ! le cœur répond : — Voilà dix-huit années que je l'aime ! est-

ce sa faute à elle, après tout? Pourquoi la punir? la chasser?...

— Que dites-vous? s'écria l'enfant qui sentit un flot de joie l'inonder.

— Gabrielle ! dit le baron en la pressant contre sa poitrine, Gabrielle, reste avec moi !

— Avec vous ! répéta-t-elle, et ma mère !...

Le marin pâlit, ses bras se détachèrent de la jeune fille.

— Ah !... votre mère ! répéta-t-il d'un air sombre ; vous avez raison ! il faut que vous la suiviez; c'est votre devoir !

Il y eut un silence, Gabrielle et le baron restaient vis-à-vis l'un de l'autre le front baissé; enfin celui-ci reprit plus bas :

— Alors partez... Seulement, si jamais vous avez besoin d'un ami, rappelez-vous celui que vous laissez ici !

— Ainsi, dit Gabrielle, vous me permettez de vous écrire?

Le baron, trop ému pour répondre, fit un signe affirmatif.

La jeune fille allait se relever quand elle tressaillit comme frappée d'une idée subite ; ses deux mains

se portèrent à un petit ruban qui attachait à son cou un médaillon.

— Et si pour être plus sûre que vous ne m'oublierez pas, reprit-elle vivement, je vous demande d'accepter un souvenir!

Le baron la regarda.

— Oh! vous ne le refuserez pas! s'écria-t-elle, en détachant le ruban et remettant au marin le médaillon; c'est mon portrait, amiral, promettez-moi de le garder.

— Je... te le promets!... bégaya-t-il au comble de l'émotion.

Gabrielle se jeta sur son cœur avec un cri de remerciement. Tous deux restèrent longtemps embrassés; enfin, la voix d'Ernestine se fit entendre dans le corridor, elle appelait Gabrielle! Celle-ci appuya une dernière fois ses lèvres sur le front du baron, et se précipita hors de l'appartement.

Quelques minutes après, un bruit de roues ébranla les vitres du château. L'amiral se traîna jusqu'à la fenêtre, aperçut la chaise de poste qui disparaissait dans l'avenue!

Il revint à son fauteuil, s'y laissa tomber, et ferma les yeux comme s'il ne voulait plus rien voir.

VI

LES VIEUX PÊCHEURS.

Le départ de la baronne et de sa fille avait jeté les habitants de Barville dans une véritable consternation. Elles seules adoucissaient les rudesses de l'amiral, dont les habitudes maritimes et les infirmités avaient fait, non le plus dur, mais le plus difficile des maîtres. Qu'allait-on devenir dans cet antre de lion malade? Chacun se regardait avec inquiétude; on parlait bas et on attendait.

Georges Duret, incapable de comprendre la cause de ce départ subit, partageait la surprise et l'inquiétude générales, lorsqu'on lui remit une lettre portant le timbre de Paris. La vue de l'écriture le fit rougir d'abord, puis pâlir, et il quitta brusquement l'office, où il se trouvait.

Pendant ce temps, l'amiral était en proie aux mêmes déchirements intérieurs. Plusieurs heures s'étaient écoulées depuis la disparition de la baronne

et de sa fille, sans qu'il pût y croire. Il s'attendait toujours à voir reparaître Gabrielle ; il flottait de l'espérance à l'affliction, sans pouvoir s'arrêter dans aucune d'elles. Cependant, au milieu de ces oscillations d'un cœur bourrelé, la nécessité d'une séparation lui apparaissait toujours aussi absolue ; il y voyait encore moins l'intérêt de sa vengeance que le soin de son honneur ; pardonner lui eût semblé une lâcheté.

En ouvrant le médaillon donné par Gabrielle, il y avait trouvé, avec une émotion involontaire, le double portrait de la mère et de la fille ! celle-ci avait espéré qu'il ne pourrait ainsi regarder l'une sans voir l'autre, et qu'à la longue, il serait forcé de les confondre dans un tendre souvenir ; mais elle s'était trompée. L'amiral referma le médaillon et le rejeta loin de lui. Il ne pouvait pardonner à Ernestine de lui avoir fait croire si longtemps au bonheur d'avoir une pareille fille, pour le condamner ensuite à l'abandon.

Il était donc tout entier à l'inflexibilité de son ressentiment lorsque Georges entra vivement. Le baron se retourna avec impatience.

— Qui est-ce qui t'a appelé ? demanda-t-il ; je veux être seul ; va-t'en !

Le contre-maître ne répliqua rien, mais resta immobile.

— Mille tonnerres ! as-tu entendu ? cria le baron, en frappant sur sa cuisse.

— Amiral !... bégaya Duret.

M. de Rostang releva la tête et poussa une exclamation. Le vieux matelot était devant lui, les traits contractés, l'œil humide ; il roulait entre ses doigts une lettre.

— Eh bien ! qu'y a-t-il, que veux-tu ? demanda le baron.

— Faites excuse, reprit Georges embarrassé, c'est un service que je voulais demander à l'amiral.

— Quel service ? voyons, de quoi s'agit-il ?

— D'une lettre que je viens de recevoir... ; et, comme l'amiral sait que je ne suis jamais allé à l'école...

— Va dire au valet de chambre de la lire.

— Pardon, c'est une lettre que je ne voudrais faire voir qu'à l'amiral, vu qu'elle vient de Rouen..., et il n'y a qu'une personne qui peut m'écrire de là ; d'ailleurs, j'ai reconnu sa main.

— Ah ! ta femme, dit M. de Rostang d'un air sombre ; eh bien ! n'as-tu pas l'habitude de lui renvoyer ses lettres sans les ouvrir ?

— Oui, l'amiral.

— Alors, continue.

Georges parut embarrassé.

— C'est que, voyez-vous, amiral..... on m'a dit des choses..... qui m'ont fait réfléchir..... et puis, cette lettre-ci est cachetée de cire noire !

— Parce que ta femme n'aura pas eu de cire rouge.

— Possible ; mais je voudrais savoir ce qu'elle écrit.

Le baron prit la lettre en haussant les épaules.

— Pardieu ! ce qu'elles écrivent toutes, reprit-il aigrement, des jérémiades ! A les entendre, elles ne doivent jamais survivre à leur douleur ; on n'a que le temps de prendre leur deuil, et elles finissent toujours par porter le nôtre ! Mensonge et hypocrisie !

— C'est ce que j'ai toujours dit..... jusqu'à présent, fit observer Duret pensif.

L'amiral avait brisé le cachet. Il déplia la lettre et lut :

« Georges,

« Je vous ai cruellement offensé, mais Dieu m'en a non moins cruellement punie. J'ai expié par quinze années d'abandon, de misère et de mépris la faute

d'un instant! Cependant je ne murmure pas ; Dieu était le maître !

« Enfin, mon épreuve s'achève ! le médecin a dit que mes heures étaient comptées, et je suis obligée de me reprendre à plusieurs fois pour écrire ces quelques lignes.....

« Et cependant je ne veux pas mourir sans m'être encore mise à vos genoux, Georges, sans vous avoir demandé pardon et sans vous avoir remercié.

« Hélas ! sans votre absence et votre oubli, je serais restée digne de votre affection ! Pensez au passé pour avoir pitié du présent.

« Mais, pardonnée ou non, Georges, la malheureuse qui va mourir vous remercie et vous bénit de ce que vous avez fait pour elle.

« Georges, je ne vois plus qu'avec peine le papier sur lequel je vous écris... ma main s'arrête malgré moi...

« Georges, une dernière prière... je laisse un enfant...

Ici la lettre finissait; seulement, plus bas, une autre main avait ajouté ces mots :

« Interrompue par l'agonie, commencée à six heures du soir et terminée à minuit par une mort sainte. RAYMOND, curé de Saint-Ouen. »

Le contre-maître avait écouté avec une agitation croissante ; à ces derniers mots il jeta un cri.

— Ainsi, c'est vrai, amiral... tout est fini ?... demanda-t-il.

— Tu as vu le cachet, répondit le baron.

Duret porta les deux mains à son front.

— Malheureuse ! balbutia-t-il.... morte abandonnée.... en priant pour moi !

Et pris d'un désespoir subit, il s'écria avec explosion :

— Ah ! ce n'est pas à elle de demander qu'on lui pardonne !

— Que veux-tu dire ? reprit l'amiral.

— Non ! s'écria Georges, c'est à moi... oui, à moi qui n'ai pas eu de justice... qui n'ai pas eu de cœur... qui me suis conduit comme un gueux !

— Mais tu oublies donc ce qu'elle avait fait ! interrompit le baron.

— Eh bien ! et moi ! et moi ! reprit Duret, est-ce que je ne l'avais pas laissée pour vous suivre ? Est-ce que pendant qu'elle était seule je ne menais point là-bas une vie de païen ?

—Toi... c'est tout différent !

— Pourquoi ça ?

— Eh, parbleu ! tu le sais bien ! parce que... parce que... parce que ce n'est pas la même chose !

— C'est-à-dire que nous faisons des règles à condition de ne pas les suivre ! s'écria le matelot. Tant que nous sommes jeunes, nous vivons en sauvages ; puis, quand nous en avons assez, nous faisons comme le diable devenu vieux, nous nous mettons à aimer la morale, parce que ça ne gêne plus que les autres !

M. de Rostang fit un geste d'impatience.

— Allons, tu es fou ! dit-il brusquement.

— Non, reprit Duret en s'animant, je suis juste ! Si cette femme a manqué à ses obligations, est-ce que j'ai rempli les miennes ? est-ce qu'elle avait quelque raison pour m'aimer ? est-ce que j'étais là pour la conseiller et pour la défendre ? Je l'ai oubliée dix années ; et, à mon retour, je l'ai chassée parce qu'elle avait fait comme moi ! Eh bien, maintenant, je dis que ce qui m'arrivait était mérité ! oui, mérité ! c'est la juste punition des vauriens comme nous !

— Plaît-il ! s'écria l'amiral,

— Et vous la méritiez encore plus que moi ! ajouta Georges avec exaltation ; car vous en aviez fait davantage...

— En voilà assez ! interrompit le baron.

— Non ! s'écria Duret ; s'il y avait une justice, vous aussi...

— Je te dis qu'en voilà assez, tonnerre ! cria l'amiral hors de lui. Sur mon âme ! ce drôle me rendra fou... Comme s'il y avait le moindre rapport !... Tu ne comprends donc pas, animal, que les femmes ont des devoirs... qu'elles doivent se rappeler...

— Vu que nous autres nous n'y pensons pas ! acheva Duret ironiquement. De sorte que si elles oublient de valoir mieux que nous, on les traite sans pitié ; on les punit du mal dont nous sommes cause ! Quand elles demandent grâce, nous répondons que ce sont des hypocrites ! quand elles parlent de mourir, nous leur crions qu'elles mentent... jusqu'au jour où il se trouve que c'est nous qui avons menti... Alors on comprend qu'il aurait mieux valu ne pas être plus difficile que le bon Dieu, et pardonner comme lui... Mais il est trop tard !

Les larmes avaient gagné le contre-maître et sa voix s'éteignit. L'amiral lui prit la main, murmura le mot : — Courage ! et se retourna pour cacher sa propre émotion.

Presque au même instant on vint lui annoncer que maître Bouvard demandait à lui parler pour une affaire de la plus haute importance.

Duret se retira et le notaire parut.

Il avait l'air effaré et résolu d'un homme qui vient de prendre quelque parti extrême.

On lui avait appris le départ de la baronne et de sa fille, à la suite d'une discussion avec l'amiral, et ce qu'il connaissait déjà ne pouvait lui laisser de doute sur le motif de cette discussion. Evidemment il s'agissait de son mariage, appuyé par la mère, désiré par la fille, et que repoussait le baron, prévenu en faveur de M. de Ramière. L'opposition des sentiments avait amené un débat que la violence bien connue du vieux marin avait fait dégénérer en rupture.

Bouvard comprit qu'il ne pouvait abandonner ainsi sa propre cause, et qu'il devait à la baronne, à Gabrielle, à lui-même d'arranger à tout prix cette affaire : il se décida, en conséquence, à ne rien ménager.

L'amiral, surpris au milieu de son trouble, et qui craignait de le laisser voir, lui demanda assez brusquement ce qui l'amenait.

Maître Bouvard vit dans cette mauvaise humeur une nouvelle preuve des mauvaises dispositions de M. de Rostang à son égard, et, relevant ses lunettes avec une certaine résolution :

— Monsieur le baron doit soupçonner le but de ma visite, dit-il avec une prétention visible à la dignité.

— Pas le moindrement, répliqua l'amiral.

— Monsieur le baron ne peut cependant avoir déjà oublié ce qui s'est passé entre lui et madame de Rostang ! reprit le notaire, d'un ton plus marqué.

Le marin redressa la tête.

— Que voulez-vous dire, Monsieur ? s'écria-t-il; viendriez-vous de la part de la baronne ?

— Nullement, amiral ; je viens pour mon propre compte.

— Alors, expliquez-vous.

— Volontiers, dit Bouvard, qui élevait la voix pour s'encourager lui-même ; mais permettez-moi d'abord de vous demander si le motif du départ de madame de Rostang n'est point le projet de mariage de sa fille avec M. de Ramière ?

— D'où savez-vous ? s'écria le marin.

— Ainsi, c'est la vérité ! reprit Bouvard.

Et donnant à son geste une solennité majestueuse ;

— M. le baron, continua-t-il, ceci me décide à une démarche délicate, mais nécessaire. J'ai cru que, dans de pareilles circonstances, la discrétion notariale devait céder à de plus hautes considérations.

— Expliquez-vous.

— Eh bien ! des papiers m'ont été remis par le jeune Américain auquel vous vouliez accorder la main de mademoiselle Gabrielle ; des papiers qui m'ont découvert un secret.

— Un secret !

— Dont je vous dois la révélation, amiral.

— Enfin, monsieur, enfin.

— Enfin, amiral, il résulte d'une pièce annexée au dossier du jeune homme qu'il est né à la Nouvelle-Orléans de père et de mère esclaves !...

— Achevez.

— Et qu'il n'est fils du capitaine de Ramière que par adoption.

Le baron se leva éperdu.

— Êtes-vous sûr de ce que vous dites là, Bouvard ? s'écria-t-il.

— Sûr ! répéta le notaire qui se méprenait sur l'émotion du marin.

— Ainsi, il n'est point, en réalité, parent du capitaine ?

— Il est tout simplement héritier de sa fortune et de son nom.

— Ah ! Bouvard !... embrassez-moi !... balbutia le marin qui tendit les bras au garde-notes.

Celui-ci, enchanté et attendri, embrassa l'amiral.

— Ainsi, monsieur le baron m'approuve de l'avoir averti...

— C'est-à-dire que vous nous avez sauvés ! Un fils adoptif...

— Né de père et de mère esclaves.

— Ceci change complétement la question.

— J'en étais sûr ! dit Bouvard tout joyeux, et désormais ce mariage...

— Ce mariage ne présente plus aucune difficulté ! acheva le baron.

Le notaire fit un saut en arrière.

— Oui, continua le marin avec entraînement, eux du moins n'auront pas à souffrir... Ah ! il faut que je leur fasse savoir sur-le-champ... à Gabrielle surtout.. Pauvre enfant, quelle joie ! car vous savez combien elle l'aime !

— L'Américain, répéta Bouvard.

— A en devenir folle.

— Mais qui vous a dit?

— Elle-même !

Le notaire resta pétrifié.

Pendant ce temps, le baron s'était approché de son bureau en boitant, et cherchait tout ce dont il avait

besoin pour écrire, mais il resta tout à coup la plume en l'air et l'oreille penchée.

Le bruit de plusieurs voix retentissait dans l'escalier, et, parmi elles, il lui semblait entendre celles d'Ernestine et de Marcel. Bientôt, il n'y eut plus à douter; on distinguait les paroles; c'était un débat entre le jeune homme et la baronne. Tous deux ne tardèrent point à paraître. Marcel entraînait sa belle-mère, qui s'efforçait de résister. Derrière, venaient René et Gabrielle.

Le fils du baron était animé par la course; il avait les cheveux en désordre, les vêtements couverts de poussière, et parlait d'une voix haletante :

— Vous me suivrez, Madame, s'écriait-il; il le faut; je le veux.

Le baron se leva; à sa vue tous s'arrêtèrent

— Qu'est-ce donc? demanda-t-il.

— C'est moi, amiral, dit Marcel avec impétuosité; moi qui en revenant ici avec M. de Ramière, que j'avais déterminé à me suivre pour tenter un dernier effort, viens de trouver une chaise de poste qui emportait la baronne et Gabrielle.

— Et vous leur avez fait rebrousser chemin, Monsieur? demanda l'amiral.

— Parce que leur départ est impossible! s'écria Marcel; parce que je ne le permettrai pas.

M. de Rostang tressaillit.

— Ah! j'ignore ce qui s'est passé ici, reprit le jeune homme avec un élan de sensibilité mêlée d'emportement; je ne connais point les débats douloureux qui ont pu justifier un pareil projet; mais ce que je n'ignore point, c'est que voici ma sœur, voici ma mère. (Et il avait enveloppé de ses bras Ernestine et Gabrielle.) Vous l'avez dit vous-même, amiral : ma mère et ma sœur par la tendresse, par l'indulgence! et, je le déclare devant Dieu : rien au monde ne pourra m'en séparer!

— Marcel, je vous en conjure! interrompit la baronne, en posant la main sur la bouche du jeune homme.

Mais aucun éclair de colère n'avait traversé les traits de l'amiral.

— Laissez, Madame, dit-il tranquillement.

Il s'avança vers son fils auquel il tendit la main.

— Bien, Marcel, continua-t-il, tu as du cœur, bien, mon enfant, je suis content de toi.

— Alors, elles ne partiront point, n'est-ce pas, amiral? reprit le jeune homme avec anxiété.

Le baron parut hésiter; enfin, il murmura sourdement :

— Qu'elles restent.... si c'est leur désir.

Les deux femmes joignirent les mains sans pouvoir parler.

— Ah! merci, mon père! s'écria Marcel, en serrant l'amiral dans ses bras; mais il faut que le bonheur de tous soit complet, et ce mariage...

Ernestine et Gabrielle frémirent; l'amiral regarda la baronne fixement.

— Je viens d'avoir une explication avec maître Bouvard, dit-il, en appuyant sur chaque mot, et bien que je sache M. René étranger par sa naissance à la famille des Ramière, bien qu'il soit seulement le *fils adoptif* du capitaine!....

La mère et la fille jetèrent un cri qui sortait des profondeurs de l'âme, et se tournèrent en même temps vers René. Celui-ci fit un geste qui confirmait la révélation de l'amiral.

— Bien que ce mariage enfin dérange les projets de madame la baronne, continua le marin, et que Gabrielle l'ait refusé par obéissance pour sa mère, j'aime à croire que celle-ci cédera à nos prières communes, et qu'elle ne s'opposera pas plus longtemps au bonheur d'une fille.

Ernestine ne put répondre que par un sanglot; mais elle se tourna vers René et vers Gabrielle, qu'elle attira vivement sur son cœur.

Tous les assistants étaient émus, y compris Bouvard, qui oublia un instant dans l'attendrissement général la ruine de ses espérances. L'amiral s'était laissé aller dans son fauteuil la tête appuyée sur une de ses mains. Gabrielle vint s'agenouiller à ses pieds, et appela sa mère d'un regard. Celle-ci s'approcha avec un tremblement involontaire.

— Ah ! Monsieur, bégaya-t-elle à voix basse, comment reconnaître jamais...

— Silence ! Madame, dit l'amiral en lui montrant René et Gabrielle ; nous verrons leur bonheur, et nous tâcherons d'oublier !

PIERRE RIVIÈRE

En 1830, vivait au village de la Faucterie, commune d'Aunay, un jeune homme de quinze ans, nommé Pierre Rivière, que l'on désignait généralement sous le nom de Rivière l'Idiot. Pierre, en effet, ne ressemblait nullement aux paysans de son âge : on ne l'avait jamais vu danser sur la pelouse du *commun*, lutiner les jeunes filles pendant les *batteries*, ni boire avec des camarades sous les tilleuls du cabaret. Farouche et timide, Rivière fuyait toutes les assemblées ; on racontait même de lui, aux veillées, mille choses étranges. Gabriel Retout, se reposant un jour sous des pommiers, avait entendu dans le chemin deux voix d'hommes en fureur, qui se menaçaient ; plein d'épouvante, il s'était levé, et

ayant regardé à travers la haie, il avait aperçu Pierre Rivière qui marchait tranquillement en injuriant un ennemi invisible. Une autre fois, Marguerite Colleville l'avait vu, vers la brune, passer en courant, devant sa porte, comme s'il eût été poursuivi, et criant d'une voix étouffée : « Le diable ! le diable ! » Une voisine racontait, de son côté, qu'un matin Pierre, s'étant échappé de chez lui, était demeuré plusieurs jours caché au fond d'une carrière; que, lorsqu'il était revenu, son teint était livide, ses yeux hagards, et qu'il avait dit : « Je l'ai vu, et j'ai signé le pacte ! »

Toutes ces choses avaient fait regarder Rivière comme un idiot, et l'avaient rendu le jouet de la paroisse. Les gens du peuple comprennent rarement les infirmités morales ; il faut une douleur apparente pour émouvoir leur compassion, et là où il n'y a ni sang ni plaie, ils en raillent cruellement. Pierre, poursuivi par les moqueries, froissé dans ses bizarreries, c'est-à-dire dans ce qu'il y avait de plus intime en lui, devint chaque jour plus sauvage : il cessa de parler aux autres jeunes paysans, se mit à fréquenter les bois, et ne se rendit plus que seul à l'église, évitant même de suivre pour cela les routes frayées.

Cette solitude exalta son imagination déjà en fer-

ment; car l'idiot Pierre Rivière, dont les hommes se moquaient au village, et que les enfants montraient au doigt, était tourmenté de merveilleuses pensées.

Dès son enfance, il avait commencé à se séparer de la foule. Tandis que les jeunes pâtres passaient leur temps à dénicher des oiseaux le long des haies vives ou à écouter les dentellières chantant des cantiques sur les seuils, Pierre, déjà triste et silencieux, lisait et méditait à l'écart. Son instruction y gagna, mais aux dépens de son cœur. Il est rare qu'une solitude exagérée n'amène point les mêmes résultats que les vices bruyants ; si ceux-ci éteignent la sensibilité, celle-là l'endort d'habitude, et l'homme, destiné par Dieu à une association harmonieuse, ne se déprave pas moins dans l'isolement absolu que dans le tumulte du monde. La persécution moqueuse à laquelle Rivière était en butte l'avait d'ailleurs endurci. Cette cruauté curieuse, naturelle à la plupart des enfants, et qui n'accuse le plus souvent chez eux que l'avidité des émotions ou le despotisme d'une volonté sans conscience, avait pris chez Pierre un caractère plus farouche. Il aimait à effrayer les pâtres plus jeunes que lui en les menaçant de sa faux ou les asseyant sur la margelle d'un puits ; quand il avait entendu leurs cris d'angoisse, il riait d'une

manière étrange, et les laissait aller, comme s'il lui eût suffi de se prouver à lui-même qu'il pouvait aussi faire souffrir. Sa piété, loin d'adoucir son humeur, sembla lui donner une teinte plus sombre. Ce qui le frappait dans les livres saints, c'étaient toujours les expiations sanglantes ; il s'arrêtait surtout avec une sorte de complaisance sur la passion du Christ, et, pour en avoir une image complète et vivante, il crucifiait des oiseaux. Parfois, lorsqu'il conduisait un attelage, et qu'il rencontrait un ravin, il forçait les chevaux à le franchir, et si l'on essayait de l'arrêter en lui démontrant l'extravagance de son essai : « Ils passeront, répondait-il avec un calme inflexible ; *j'ai dit que je voulais ;* » et la lutte de sa volonté contre l'obstacle continuait jusqu'à ce que l'obstacle fût surmonté.

Ce dédain pour l'impossible et l'oubli des lois de la nature se révélaient en toute occasion chez Rivière ; nul ne faisait plus facilement que lui abstraction de l'univers palpable ; à tel point que, par moments, on eût dit qu'il perdait le sentiment de son être physique. Il montait sur les arbres pour regarder le ciel, puis tout à coup, l'idée lui venant de redescendre, il oubliait la distance qui le séparait de la terre, enjambait le vide et tombait de vingt

pieds de haut. Il entendait des voix qui l'épouvantaient, et on le voyait courir la nuit, au clair de lune, en jetant des pierres contre ses ennemis invisibles et en prononçant des paroles étranges. Témoin des chagrins que sa mère et sa sœur faisaient endurer à son père, il avait conçu contre elles une haine qui s'était transformée plus tard en horreur pour tout ce qui était femelle. Un singulier scrupule vint augmenter ses éloignements : il se persuada qu'en s'approchant des femmes qui lui étaient liées par le sang, il pouvait s'établir entre leurs âmes et la sienne un contact coupable qui constituerait un inceste spirituel. Lorsqu'on lui demanda l'explication de cette bizarre croyance, il répondit qu'il s'échappait des êtres un fluide qui, venant de sa mère à lui, l'aurait rendu coupable d'inceste. Comme on s'étonnait qu'il connût ce mot de fluide, « Pardon, reprit Rivière timidement, j'ai voulu dire une *relation.* » On haussa les épaules et l'on ne poussa pas plus loin ces questions, qui semblaient annoncer de si curieuses révélations. Cependant quelques livres étaient tombés entre les mains de Pierre Rivière, ses pensées prirent un autre cours, et il commença à sentir dans son cœur de vifs élancements vers la gloire. « En allant seul, dit-il dans ses Mémoires, je faisais

des histoires où je me supposais jouant un rôle, et je me mettais toujours le premier des personnages que j'imaginais. J'étais dévoré par les idées de grandeur et d'immortalité; je m'estimais bien plus que les autres, et j'ai eu honte de le dire jusqu'ici, je pensais que je m'élèverais au-dessus de mon état. » Ces premiers désirs de célébrité éveillèrent en lui des inclinations militaires; il donne lui-même, à cet égard, des détails intéressants par leur naïveté. « Souvent j'allais dans notre jardin; et comme j'avais lu quelque chose sur les armées, je supposais nos choux verts rangés en bataille, je nommais des chefs, et puis je cassais une partie des choux pour dire qu'ils étaient tués ou blessés [1]. »

Il songea ensuite à s'illustrer par l'invention de quelque machine nouvelle. Il voulut tour à tour fabriquer une voiture qui n'eût pas besoin de chevaux, et un instrument qui pût baratter le beurre tout seul; mais il s'arrêta enfin au projet de fabriquer une arme pour tuer les oiseaux. Il lui donna d'avance le nom de *calibence*, et y travailla longtemps avec persévérance; mais il lui arriva comme aux alchimistes du moyen âge cherchant le grand œuvre :

[1]. Détail et explication de l'événement arrivé le 3 juin à Aunay, par Pierre Rivière. Chez Barbot fils, à Vire, p. 52 et 53.

après beaucoup de tâtonnements, d'études et de perfectionnements, il se trouva qu'il n'avait fait qu'une arbalète. Désespéré de son insuccès, il renonça à la mécanique, et, pour donner une sorte de solennité à cette renonciation, il alla, accompagné des enfants du village, enterrer dans une prairie le calibence qui lui avait coûté tant de peine.

Peut-être aussi ses idées de mécanique furent-elles chassées par les nouvelles préoccupations qui commençaient à s'emparer de lui. Comme nous l'avons déjà dit, Rivière avait une mère qui causait à son père de cuisants soucis : ce n'était pas seulement une femme acariâtre; il y avait dans cette âme je ne sais quelle cruauté hargneuse qui se plaisait aux guerres domestiques. C'était chaque jour quelque nouvelle expression de mépris pour le chef de la famille, quelque complot inattendu contre son honneur, sa fortune et son repos. Tantôt Victoire Brion l'accusait d'entretenir des concubines, tantôt de la maltraiter, tantôt de lui reprocher sa faim et de lui refuser sa nourriture. Toutes ces calomnies venaient s'émousser contre la bonne réputation de Margrin Rivière, qui opposait à chaque injure une douceur plus calme; mais, ingénieuse par méchanceté, Victoire Brion ne cessait de chercher une join-

ture pour arriver à ce cœur cuirassé de résignation et de miséricorde; elle la trouva enfin. Margrin avait un fils qu'il aimait d'une tendresse toute particulière; il le perdit après une affreuse agonie de trois jours : la mère alla aussitôt répéter partout que l'on avait laissé périr l'enfant faute de soins. Cette fois, le coup porta. Blessé dans sa douleur de père, Margrin se plaignit avec amertume et demanda à Dieu de mourir. Mais ce n'était que le prélude d'un nouveau plan adopté par Victoire Brion. Elle commença à faire des dettes considérables au nom de son mari, qui fut forcé de les payer; par suite, les affaires de la famille se dérangèrent, et Margrin comprit que la misère menaçait ses enfants. A cette pensée, tout son courage l'abandonna; il annonça qu'il en voulait finir avec la vie. Il n'eut pas le temps d'accomplir son projet.

Oublié comme un idiot au coin de l'âtre où il se tenait habituellement accroupi, Pierre étudiait depuis longtemps, avec une sombre attention, les scènes de ce drame de famille. Là, sa haine contre sa mère s'accroissait chaque jour des douleurs endurées par son père, qu'il aimait profondément. La solitude avait déjà vicié la raison de Rivière. Les dissensions domestiques passèrent sur son cœur comme

un souffle brûlant, et y desséchèrent toutes les sources de tendresse et de pitié. Son imagination s'enfiévra ; des rêves monstrueux la traversèrent ; ses désirs de gloire s'allumèrent comme un délire, et il entendit, la nuit, ces mêmes voix qu'entendait sans doute Jacques Clément ; et ces voix lui criaient de délivrer son père. La conscience semblait pourtant se réveiller chez lui par instants, et il avait horreur de ses pensées ; mais quelques nouvelles méchancetés de sa mère ou de sa sœur l'y ramenaient bientôt. Ces deux femmes vivaient depuis peu de temps dans une maison voisine, avec un jeune frère de Pierre, qu'elles avaient réussi à attirer dans leur parti : c'était comme une tanière de bêtes malfaisantes placée à quelques pas du foyer domestique. « Je regardai mon père, dit Pierre dans ses Mémoires, comme étant au pouvoir de chiens enragés ou de barbares contre lesquels je devais prendre les armes. Il me sembla même que Dieu m'avait destiné pour cela, et que j'exerçais sa justice. J'avais lu, d'ailleurs, que les lois des Romains donnaient au mari droit de vie et de mort sur sa femme et sur ses enfants : il me sembla que je m'immortaliserais en mourant pour mon père. Je me représentais ces guerriers qui moururent pour leur

patrie et leur roi; je me disais : « Ces gens-là mouraient pour soutenir le parti d'un homme qu'ils ne connaissaient pas et qui ne les connaissait pas non plus, qui n'avait jamais pensé à eux; et moi, je mourrai pour délivrer un homme qui m'aime. J'avais vu aussi, dans une histoire de naufrages, que m'avait prêtée Lerat, que lorsque les marins manquaient de vivres, ils faisaient un sacrifice de quelqu'un d'entre eux pour sauver le reste de l'équipage. Je pensais : Je me sacrifierai de même pour mon père; puis je disais : Notre-Seigneur Jésus-Christ est mort sur la croix pour sauver les hommes, pour les racheter du démon, du péché et de la damnation éternelle. Il était Dieu; c'était lui qui devait punir les hommes qui l'avaient offensé : il pouvait donc leur pardonner sans souffrir ces choses; mais moi, je ne peux délivrer mon père qu'en mourant pour lui. Lorsque j'entendis dire que près de cinquante personnes avaient pleuré lorsque mon père avait chanté à l'église le dimanche, je dis en moi-même : Si des étrangers pleurent, que ne dois-je point faire, moi qui suis son fils? Je pris donc mon affreuse résolution; *je me déterminai à les tuer tous trois,* les deux premières, parce qu'elles s'accordaient pour faire souffrir mon père; le petit, parce

qu'il aimait ma sœur et ma mère. Je craignais d'ailleurs, si je tuais seulement les deux femmes, que mon père ne me regrettât, lorsqu'il saurait que je mourais pour lui ; mais je savais qu'il aimait l'enfant, et je pensai : Si je le tue, il aura une telle horreur de moi, qu'il se réjouira de ma mort, et par là, exempt de regrets, il vivra plus heureux. »

Une fois décidé, Pierre prépara tout pour l'accomplissement de son projet. Il écrivit l'histoire de son père, puis, le jour venu, il revêtit ses plus beaux habits du dimanche comme pour une circonstance solennelle, prit une serpe qu'il avait fait aiguiser et entra chez sa mère. Presque au même instant les voisins entendirent des cris. Une vieille femme, appelée Marie, s'élança vers la maison ; Pierre en sortait sa serpe sanglante à la main ; il passa près d'elle sans parler, sans presser le pas, et ayant rencontré Nativel dans la cour : « Michel, lui dit-il, allez prendre garde que mon père et ma grand'mère ne se fassent du mal ; ils peuvent être heureux maintenant, je meurs pour leur rendre la paix. » Puis il prit lentement la route des *Vergées*, et on le vit disparaître dans les bois d'Aunay. Son intention, en quittant la Faucterie, avait été de se rendre lui-même à Vire, et là, de tout déclarer devant les juges en glorifiant

lui-même son action et invoquant les grands souvenirs de Judith et de Charlotte Corday. Mais il sentit bientôt sa résolution chanceler. La campagne était couverte de blés mûrs, le ciel était serein, un vent parfumé venait des vergers et les oiseaux chantaient dans les arbres. Pierre sentit tout à coup quelque chose qui se fondait en lui, ses muscles se détendirent et il lui sembla qu'il s'éveillait d'un songe horrible. « Dans le bois je repris tout à fait ma raison. Ah! est-il possible, me dis-je, monstre que je suis! est-il possible que j'aie fait cela? Non, ce n'est qu'un rêve. — Ah!... ce n'est que trop vrai; abîmes, entr'ouvrez-vous sous mes pieds; terre, engloutis-moi! Je pleurai, je me roulai à terre; je considérai les lieux, les bois, j'y étais venu d'autres fois. Hélas! me disais-je, pensais-je que je m'y trouverais un jour dans cet état? Pauvre mère, pauvre sœur, pauvre malheureux enfant qui venait avec moi à la charrue, qui menait le cheval, qui hersait bien tout seul! ils sont anéantis pour toujours, ces malheureux! »

Pierre erra un mois entier à travers les champs et les bois, vivant d'herbes, de racines, de fruits sauvages. Pendant ce temps, ses idées se modifièrent plusieurs fois. Revenu à l'appréciation vraie de son action, il en eut honte et en redouta les suites. Son

audace avait disparu avec son exaltation. Tant qu'avait duré son égarement, il était demeuré loyalement et tranquillement féroce; avec la raison, vinrent la ruse et le mensonge. Semblable à cet homme qui, poussé par un défi, gravit follement un pic inaccessible des Alpes, et, une fois au sommet, comprit le danger et ne voulut plus redescendre, Pierre recula devant les conséquences de l'action qu'il avait librement accomplie. Enfin, pourtant, étant entré, le 2 juillet 1835, à Langannerie, un gendarme qui le vit passer avec son arbalète sous le bras, fut frappé de sa figure hâve et de son œil hagard.—D'où êtes-vous? lui demanda-t-il. — De partout, répondit Pierre.— Où allez-vous?—Où Dieu me commande.— Qui êtes-vous?— Pierre Rivière. Il fut immédiatement arrêté.

Les conseils qu'il reçut du prêtre dans sa prison l'éclairèrent; il résolut de dire toute la vérité, et ce fut alors qu'il écrivit le Mémoire auquel nous avons déjà emprunté quelques citations. Mais lorsqu'il le vit imprimé, un scrupule pieux s'empara de lui. Il craignait que l'histoire détaillée qu'il y donnait des dissensions de sa famille ne parût une accusation contre sa mère et ne la rendît odieuse. Dominé par cette idée, il écrivit la note suivante, qui demeura inédite, malgré ses désirs.

« Ce n'est point dans le but d'inspirer de l'horreur pour ma pauvre mère, ni de la faire détester encore, après la mort qu'elle a subie, que j'ai écrit le Mémoire de ses difficultés avec mon père ; mais seulement pour faire connaître l'effet que ces choses avaient produit sur mon esprit. Aussi ai-je demandé à M. le juge d'instruction si je pouvais exposer le désir que j'avais qu'on brûlât cet écrit après le jugement ; mais il me dit que cela ne se pouvait pas, et qu'il fallait qu'on le rendît public.

« En réfléchissant sur le caractère et les penchants de ma malheureuse mère, je vois que ses fautes auraient dû m'inspirer de la compassion pour elle. Cette infortunée avait un esprit d'indépendance et de domination. Elle ne pouvait maîtriser ses idées. Hélas ! ses caprices avaient beaucoup de ressemblance avec les miens. J'allais toujours seul ; elle allait également seule ; et au lieu d'avoir pitié de cette malheureuse, de reconnaître que je lui ressemblais et que je lui devais la plus grande partie de mon caractère, je m'irritai contre elle, et je la regardai comme une bête féroce. Et je l'ai sacrifiée, elle qui m'avait caressé dans mon enfance, qui m'avait nourri de son lait ! Elle ne parut sur la terre que pour y souffrir, car ses fautes n'ont jamais pu lui procurer

grand plaisir, et elle est morte de la mort la plus cruelle, sans la prévoir, sans en avoir le moindre doute. O jour malheureux, que ne suis-je encore à ta veille! Si je pouvais encore voir vivre ces malheureux, comme je les voyais les jours d'auparavant!... Mais non, ils pourrissent maintenant dans la terre.

« Mon pauvre petit frère!... Il venait avec moi à la charrue; je l'aimais, et il m'aimait aussi. Il connaissait déjà bien par où il fallait faire aller le cheval. Lorsque j'arrivais, le soir, et qu'il se trouvait dans la cour, il se jetait à débrider; tout le monde s'en admirait. Lorsqu'il venait avec moi, je prenais plaisir à lui raconter plusieurs choses; entre autres, un jour, je lui dis que c'était moi qui, la veille de sa naissance, avais été voir ma mère, et que, sur ce qu'elle se sentait malade, j'étais revenu de la Faucterie; qu'en m'en retournant j'avais trouvé un nid de merle, et que, la nuit suivante, j'avais été sur le cheval pour porter la sage-femme. Regarde, lui disais-je en riant, comme tu me donnas du mal cette journée-là. Ainsi, je parlais familièrement avec lui, et il comprenait ce que je disais. »

Cependant, l'instruction ayant été complétée, Pierre Rivière comparut devant la cour de Caen, le 11 novembre 1835. L'annonce de cette affaire avait

excité au plus haut point la curiosité publique. Mille bruits extraordinaires couraient la ville. On parlait de Rivière comme d'un de ces tigres baptisés qui, à peine nés, flairent le sang; tout le monde voulait voir la bête féroce à travers ses barreaux; à peine ouverte, la salle des assises fut envahie; tous les yeux se tournaient vers la porte par laquelle l'accusé devait entrer; jamais grand génie ou héros ne fut attendu avec cette impatience; enfin il parut.

C'était un jeune homme de taille moyenne, aux formes arrondies, aux traits craintifs et doux. Il s'avança la tête baissée avec un air de repentir boudeur, et vint s'asseoir sur le banc des prévenus. Rien n'annonçait en lui ni force, ni ténacité, ni intelligence; ce tigre n'était même pas un homme, mais quelque chose d'extraordinaire entre l'enfant et l'idiot.

Vis-à-vis, à côté du défenseur, était assis Margrin Rivière, père de l'accusé, noble vieillard, dont le front austère et labouré semblait raconter ses longues souffrances.

Les débats commencèrent dans un silence saisissant. La foule entière était attentive comme un seul homme; il n'y avait partout qu'un regard, qu'une respiration, qu'une pensée. Une fois, pourtant, ce

recueillement avide fut troublé : ce fut au moment où le président de la cour souleva la serpe rouillée à laquelle pendaient encore quelques cheveux sanglants, et où l'instrument de mort passa par-dessus la tête blanche du père pour arriver jusqu'au fils. En l'apercevant, celui-ci, qui était debout, chancela; ses deux bras s'étendirent en avant, et l'on entendit ce cri jeté deux fois : « J'ai hâte de mourir ! j'ai hâte de mourir ! »

La foule entière fut agitée d'un indicible frémissement, et des sanglots éclatèrent.

Cependant une scène bouffonne trouva place au milieu de ces émotions terribles, comme dans les drames de Shakespeare : ce fut celle où les médecins, appelés pour donner leur avis sur l'état mental de Rivière, vinrent exposer leurs opinions. Il fut curieux de les voir, dans ce moment suprême où l'on plaçait le cou d'un homme sous leurs syllogismes, développer des théories, et jouter de science en embrouillant la question; enfin, pourtant, deux d'entre eux parvinrent à s'entendre, et conclurent *que le genre de folie de Rivière n'ayant point été décrit par les auteurs, Rivière n'était point fou* [1]. Ce raisonne-

[1]. Voici comment ils résumèrent leur opinion : Pierre Rivière

ment, que Molière lui-même n'aurait pu inventer, parut frapper les jurés, qui, jaloux pourtant de renchérir en logique sur les médecins, déclarèrent que Pierre Rivière *n'ayant jamais joui entièrement de sa raison,* ils le condamnaient à la peine du parricide.

Il y avait longtemps que l'échafaud n'avait été dressé à Caen, on comprend si cette condamnation fut reçue avec joie par la foule. Il y eut peut-être ce jour-là des parents qui promirent à leurs enfants qu'ils verraient couper la tête de Rivière s'ils étaient bien sages. Dès le lendemain on vendait dans les rues de Caen le jugement de Rivière, portant qu'il serait conduit au supplice pieds nus, avec un voile noir sur la tête, et le condamné put entendre de sa prison une complainte finissant par ces mots :

Voyez la tête de Rivière
Tomber sous le fer tranchant.

Cependant, quelques hommes qui avaient suivi les débats avec un intérêt poignant, et qui n'avaient point

n'est point fou, et cela pour deux raisons : 1° parce qu'en étudiant sa constitution physique on ne trouve aucune cause qui ait pu déranger son cerveau ; 2° parce que son état mental ne peut se ranger dans aucune des classifications adoptées par les auteurs.

Comme on le voit, les *deux raisons* peuvent se déduire à cet aphorisme médical : Je ne conçois point la maladie de cet homme ; donc il n'est point malade.

été persuadés par la décision si bien motivée des médecins, prirent à cœur cette affaire; le pourvoi ayant été rejeté, ils se réunirent au défenseur pour adresser au roi une demande en grâce; et comme si tout dans ce procès eût dû sortir des lois du prévu et de la logique, les mêmes jurés qui avaient condamné Rivière, sans admettre les circonstances atténuantes, signèrent en sa faveur une demande en grâce. Ce fut par suite de cette demande que la condamnation à mort fut commuée en une détention perpétuelle. Pierre Rivière subit actuellement cette dernière peine à la maison centrale de Beaulieu. Parmi les lettres écrites par lui, de cette prison, à son père, nous copions la suivante, qui nous semble renfermer de précieux renseignements sur ce caractère excentrique et farouche :

« Mon cher père,

« J'ai reçu votre lettre datée du 7, par laquelle « vous m'apprenez que vous êtes tous en bonne « santé; j'en rends grâces à Dieu, et le prie qu'il « vous y maintienne et vous conserve.

« Si je ne vous ai pas écrit jusqu'à ce jour, quoique « j'en eusse le loisir (puisque je puis écrire tous les

« dimanches), il ne faut pas que vous croyiez que « ce soit l'insouciance qui m'ait empêché de le faire ; « mais il faut l'attribuer à cette impossibilité que « j'ai toujours eue à m'expliquer et à parler en so- « ciété. Lorsque vous êtes venu me voir, vous me « dîtes qu'en vous écrivant je fisse quelques remer- « ciements et que je disse quelques politesses à plu- « sieurs personnes de nos connaissances qui s'étaient « intéressées à moi ; ce serait en vain que j'y essaie- « rais, je ne parviendrais qu'à faire des compliments « ridicules, et je préfère me taire.

« J'ai manqué en plusieurs rencontres à ce devoir « depuis que mes malheurs me sont arrivés ; je me « suis trouvé avec des personnes de distinction qui « m'ont prodigué toutes sortes de soins ; j'aurais dû « leur écrire et les remercier, et je n'en ai rien fait, « parce que je ne savais pas pas ce qu'il fallait leur « dire.

« Je conçois qu'en vous écrivant de temps en « temps, ces lettres, qui seraient des conversations, « pourraient vous procurer quelque consolation et « quelque distraction ; mais vous savez que jamais « je n'ai su converser ni parler comme un autre : « *oui* et *non* sont les seuls mots que je prononçais et « que je prononce encore le plus souvent. Privé des

« facultés les plus nécessaires à la vie sociale, je « ne puis m'acquitter d'aucun devoir de poli- « tesse.

« Excusez-moi, je vous en prie, de ces défauts, et « soyez indulgent pour un fils qui (quoiqu'il ne « puisse le prouver au dehors par ses paroles) vous « aime et vous a toujours aimé du plus profond de « son cœur.

« A la maison centrale de Beaulieu, le 15 octobre « 1836.

« PIERRE RIVIÈRE. »

Depuis son emprisonnement, Rivière tend à devenir un homme vulgaire parmi des compagnons vulgaires, soit que sa raison, après avoir monstrueusement dévié, ait retrouvé sa route, soit que son intelligence ait été énervée par les secousses de son procès, soit enfin que le calme de la prison, la régularité du travail et les habitudes d'une vie nouvelle aient assaini cette âme infirme. Il est rare en effet que les natures impressionnables ne cèdent pas rapidement à toutes les contagions morales et ne prennent pas le tempérament de ce qui les entoure.

Nous croyons fermement que Pierre Rivière ne fut ni un monstre ni un fou ordinaire, et c'est pour-

quoi nous avons raconté ici ce que nous savions de lui. Il y avait à la fois dans cet homme quelque chose du Louis Lambert de M. de Balzac et du Claude Gueux de M. Victor Hugo : rêveur comme le premier et tenace comme le second, Rivière fut plutôt incomplet qu'insensé ; comme il le dit lui-même dans sa lettre à son père, il « manquait des facultés « les plus nécessaires à la vie sociale. » Toujours seul, il adopta dès son enfance des habitudes et des croyances bizarres qui le firent regarder comme un idiot et le repoussèrent encore plus à l'écart. Son imagination put alors s'abandonner sans frein à ses fantaisies, et, par suite, cette raison pratique qui nous vient de la raison de tous, et que l'on a si justement appelée le sens commun, lui fit défaut. Il se créa un monde moral comme Descartes avait bâti un univers avec des tourbillons imaginaires ; il inventa une logique à son usage, et, à force de vivre dans ses rêves, il perdit le sentiment de l'existence vraie. Tout cela eût été sans danger avec des conditions de famille différentes : jeté dans un intérieur paisible, Rivière n'eût été qu'un visionnaire curieux, peut-être même sa forte intelligence, emportée par l'imagination dans les espaces, comme Mazeppa par la cavale sauvage, aurait-elle fini par y apercevoir

quelques échappées lumineuses; mais les dissensions domestiques parmi lesquelles Pierre fut élevé ôtèrent tout calme à ses rêveries. D'ailleurs, depuis quelque temps, une pensée dominait en lui toutes les autres; il cherchait quelque chose de grand à accomplir; le jeune paysan était las de son nom d'idiot, il voulait de la gloire à quelque prix qu'il fallût l'acheter, et ce désir ambitieux se trouvant bientôt d'accord avec un devoir mal compris, il s'arma pour tuer et succomber en martyr.

Tel fut, si nous ne nous trompons, le secret de cette singulière nature, dans laquelle il y eut moins de folie que de mauvaise logique, moins de rage que d'insensibilité. L'action de Pierre Rivière contient, du reste, un grand enseignement qui ne devrait point être perdu pour notre époque : elle montre jusqu'à quel point les fautes des parents peuvent dépraver la raison des enfants. Ce furent les haines et les colères au milieu desquelles il grandit qui endurcirent son cœur; il frappa sa mère en invoquant le lien de famille brisé par elle; et le crime de cet Oreste idiot fut, pour ainsi dire, un hommage sanglant à la sainteté de l'union domestique.

LES PRÉVENTIONS

PERSONNAGES

ERNEST DURANTON.

Le Colonel GUSTAVE DE BEAULIEU.

MADAME DE LÉVALLE, sœur d'Ernest.

MADAME RENNETERRE.

EMMA, sa fille.

La scène se passe à Saint-Germain, dans le château de Madame Renneterre.

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME RENNETERRE, ERNEST, EMMA.

Emma examine des cartons posés sur la table, Ernest lit une brochure, madame Renneterre donne des ordres à un valet, au fond.

MADAME RENNETERRE, au valet. — Vous avez bien compris, André? La table sera dressée dans le petit salon d'été ; ayez soin que rien ne manque.

(Le valet sort.)

ERNEST. — Mon Dieu! ma marraine, je suis honteux de tout l'embarras que nous vous donnons, ma sœur et moi, depuis une semaine que nous habitons votre maison de campagne, et j'ai presque regret, maintenant, d'avoir invité le colonel de Beaulieu à venir y passer quelques jours.

MADAME RENNETERRE. — Pourquoi donc?

ERNEST. — Vous vous donnez tant de peine pour le recevoir.

MADAME RENNETERRE. — Ne mérite-t-il pas tout ce que l'on peut faire pour lui? Un jeune homme charmant, à ce que l'on dit, car nous ne l'avons jamais vu. Puis, l'empereur le protége; il sera bientôt général, baron...

ERNEST. — Oh! c'est un héros! Je lisais là le bulletin de la dernière campagne; il n'est question que de lui. Ce cher Gustave a traité les Prussiens comme il me traitait autrefois.

MADAME RENNETERRE. — Vous vous battiez?

ERNEST. — Comme des frères. Nous annoncions dès lors nos vocations respectives d'avocat et de soldat. C'était toujours moi qui avais le dernier mot, et lui le dernier coup. Je ne l'avais pas revu depuis notre

sortie du collége, lorsqu'il y a trois jours, en traversant les Tuileries, je heurte un officier en grand uniforme; nous levons la tête en même temps, et nous nous reconnaissons.

MADAME RENNETERRE. — J'espère que nous le garderons quelque temps à Saint-Germain. Nous allons avoir des fêtes dans tous les châteaux voisins, et nous pourrons y conduire le colonel. Il fera danser Emma.

EMMA, qui a fouillé dans tous les cartons. — Ah! mon Dieu! mon Dieu!

MADAME RENNETERRE. — Qu'y a-t-il?

EMMA. — J'étais sûre que cela arriverait!

ERNEST. — Quoi donc?

EMMA. — On ne m'a pas envoyé de fleurs pour ma coiffure.

MADAME RENNETERRE. — Ciel!

EMMA. — Regardez.

MADAME RENNETERRE, atterrée. — Pas de fleurs!

EMMA, de même. — Pas de fleurs!

ERNEST, s'approchant. — Ah ça! mais c'est donc un bien grand malheur?

EMMA, près de pleurer. — Si c'est un grand malheur, Monsieur ? Je ne pourrai pas aller ce soir au bal chez le sénateur.

ERNEST. — Pourquoi donc ? Vous mettrez des plumes, ou les diamants de votre mère.

MADAME RENNETERRE, se récriant. — Mes diamants !

EMMA, de même.— Des plumes !

MADAME RENNETERRE. — Pour que l'on croie ma fille mariée. A quoi servirait alors de la conduire au bal ?

ERNEST, souriant. — Ah ! j'entends. Les fleurs sont une enseigne.

EMMA. — O mon Dieu ! Une fête où je me promettais tant de plaisir !...

MADAME RENNETERRE. — Où il devait y avoir une foule de jeunes officiers supérieurs, d'excellents partis !

EMMA, d'un ton pleureur. — Encore, si j'étais veuve... j'aurais pu mettre un turban.

ERNEST, avec une pitié moqueuse. — Ah ! pauvre enfant, qui n'a pas le bonheur d'être veuve !

EMMA. — Et dire que je n'ai même pas apporté ma parure de perles !

SCENE II.

LES MÊMES, MADAME DE LÉVALLE.

MADAME DE LÉVALLE. — Ah ! mon Dieu ! qu'y a-t-il donc ?

MADAME RENNETERRE. — Ah ! madame de Lévalle !

MADAME DE LÉVALLE, donnant la main à Ernest. — Bonjour, frère ! (A Emma.) Vous avez besoin de perles pour ce soir, ma belle, je vous donnerai les miennes.

EMMA. — Se peut-il ?

MADAME RENNETERRE, embrassant madame de Lévalle. — Ah ! chère Agathe, quel service !

EMMA. — Mais vous-même... pour ce bal...

MADAME DE LÉVALLE — Chez le sénateur ? je n'irai pas.

MADAME RENNETERRE. — Est-ce vrai ?

ERNEST, riant. — Ignorez-vous qu'il est l'ennemi personnel de ma sœur ?

MADAME RENNETERRE. — Comment cela ?

ERNEST. — Il passe pour avoir conseillé à l'empe-

reur son divorce, pour y avoir travaillé, et vous savez qu'aux yeux d'Agathe, c'est un crime.

MADAME DE LÉVALLE. — Eh bien ! quand cela serait ? Mon antipathie n'aurait-elle point pour excuse la reconnaissance que nous devons à cette bonne impératrice Joséphine, qui fut la meilleure amie de notre mère, et qui, aux plus beaux jours de son pouvoir, se l'est rappelé ?

ERNEST. — Sans doute ; mais tu pousses cela si loin, que tu ne peux même entendre prononcer le mot de divorce, et que tu as failli te brouiller avec moi parce que je le défendais.

MADAME DE LÉVALLE. — Mon Dieu ! sans cette cause même, j'aurais refusé l'invitation de ce soir. Je suis guérie de l'amour du bal pour longtemps.

MADAME RENNETTERRE. — Vous ?

MADAME DE LÉVALLE. — Le souvenir de celui de l'ambassade d'Autriche m'est encore présent ! Je crois toujours voir les flammes, entendre les cris ! Et quand je me rappelle tant de victimes que la mort est venue saisir là, le front joyeux et couronné de fleurs... Oh ! la seule idée d'une fête me fait froid jusqu'au cœur.

EMMA. — Mon Dieu ! cela me ferait le même effet si j'y pensais ; mais je n'y pense pas.

MADAME DE LÉVALLE. — L'oubli est la sagesse de votre âge, chère Emma; mais, moi, je me rappelle le danger auquel, il y a un mois à peine, nous avons échappé par hasard, sans savoir comment; car aucune de nous ne pourrait dire qui l'a retirée des flammes.

EMMA. — Certainement; nous avions toutes deux perdu connaissance, et, quand nous sommes revenues à nous, on nous avait transportées loin de l'incendie.

ERNEST. — Et c'est alors que je vous ai retrouvées. Oh ! c'est une nuit, celle-là, que je n'oublierai point non plus. Mais parlons d'autre chose, je vous en prie ; j'ai peur des conversations sérieuses. J'aime à mener la vie comme un plaidoyer, vivement, bruyamment, et sans penser. — D'autant que nous attendons un hôte auquel il faut faire bon visage.

MADAME DE LÉVALLE. — Le colonel de Beaulieu? Je suis curieuse de le voir, car je ne le connais point; je sais seulement que c'était ton meilleur ami, ton Pylade.

ERNEST. — Du tout, c'était moi le Pylade; je faisais tous les *pensums*. Lui était l'Oreste, chargé, par les Furies, de la distribution des coups de poing.

MADAME RENNETERRE, qui a achevé de faire emporter les cartons. — C'était l'annonce de sa bravoure. Dieu! que c'est beau d'être brave! Si j'étais ma fille, je ne voudrais jamais épouser qu'un militaire.

MADAME DE LÉVALLE. — Quant à moi, j'avoue que j'ai moins d'enthousiasme.

EMMA. — Ah! vous pensez encore à cet officier que vous avez rencontré chez madame de Séroulle, et qui vous a tant déplu?

MADAME DE LÉVALLE. — Je ne l'oublierai de ma vie; il m'a dégoûtée des héros.

ERNEST. — Je réponds du colonel pour les réhabiliter. Du reste, vous pourrez le juger bientôt, car il ne peut tarder.

MADAME DE LÉVALLE, regardant la pendule. — En effet, déjà une heure.

MADAME RENNETERRE. — Une heure! Ah! mon Dieu! le colonel va arriver, je me sauve. (A Emma.) Et vous, ma chère, allez tout préparer pour votre toilette du soir.

EMMA. — Oui, maman.

(Elle sort.)

MADAME RENNETERRE lui crie. — Et revoyez vos papillotes. — Je vais donner les derniers ordres. Vous m'excusez, Agathe?

MADAME DE LÉVALLE. — Faites, je vous prie.

(Madame Renneterre sort par le fond.)

SCÈNE III.

ERNEST, MADAME DE LÉVALLE.

MADAME DE LÉVALLE, souriant. — Il paraît que cette bonne madame Renneterre a des projets sur le colonel.

ERNEST. — Comme toujours. Mon excellente marraine n'a qu'une idée : marier sa fille ! Elle va partout, comme le philosophe grec, cherchant un homme ; seulement elle n'a pas de lanterne, ce qui fait qu'elle ne trouve rien.

MADAME DE LÉVALLE. — Mais Emma est charmante.

ERNEST. — Certainement ; de la sensibilité, de la grâce, une naïveté ravissante ; c'est un ange... qui danse... car elle danse toujours.

MADAME DE LÉVALLE. — Et avec cela une foule de qualités précieuses.

ERNEST. — Et une foule de défauts rassurants.

MADAME DE LÉVALLE. — Comment?

ERNEST. — Il n'y a rien qui m'effraye comme une femme parfaite... On ne sait pas ce qu'elle cache.

MADAME DE LÉVALLE. — Mais alors, mon frère, comment se fait-il que tu n'aies point songé à Emma?

ERNEST. — Moi? J'y ai songé.

MADAME DE LÉVALLE. — En vérité?

ERNEST. — Pendant trois jours, avant ton arrivée. Je m'ennuyais, et il n'y a rien de dangereux comme l'ennui. Je me suis demandé si je ne devais pas devenir amoureux. J'ai fait plus; j'ai tiré ma résolution à la plus belle lettre.

MADAME DE LÉVALLE, riant. — Quelle folie!

ERNEST. — Du tout; c'était dans le Code civil; je suis tombé justement au chapitre *Séparation*. Cela m'a fait réfléchir, et je me suis décidé à attendre.

MADAME DE LÉVALLE, sérieusement. — Tu as tort, Ernest; la liberté qui te séduit aujourd'hui te prépare l'isolement pour l'avenir. Quelque malheureuse

qu'ait été pour moi une première épreuve, je le sens, ce n'est que dans une union choisie que l'on peut trouver des joies sincères.

ERNEST. — Bien, ma sœur, voilà précisément ce que je me dis... à ton intention! Aussi je ne pense plus à autre chose qu'à te marier.

MADAME DE LÉVALLE. — Oh ! je sais que toute la famille y songe pour moi, qui n'y songe pas assez peut-être. Ma tante, qui est à Paris, vient encore de m'écrire pour ce mariage depuis si longtemps projeté.

ERNEST. — Avec le baron de Massol?

MADAME DE LÉVALLE. — Oui; elle me demande la permission de nous l'amener.

ERNEST. — Mais ce serait déclarer que tu agrées sa recherche, t'engager presque?

MADAME DE LÉVALLE. — Sans doute; aussi, quoiqu'un pareil choix semble en tout convenable, j'hésite.

ERNEST. — Et tu as raison.

MADAME DE LÉVALLE. — Tu trouves? Mais il y a huit jours à peine que tu me pressais en faveur du baron.

ERNEST. — Il y a huit jours, c'est possible; mais depuis, je t'ai trouvé un autre prétendu.

MADAME DE LÉVALLE. — Bah!

ERNEST. — Et le mariage est arrangé.

MADAME DE LÉVALLE. — Sans moi?

ERNEST. — On te demandera ta signature.

MADAME DE LÉVALLE. — Ah! fort bien; et ce prétendu...

ERNEST. — A vingt-quatre ans, une position brillante, un esprit distingué, et beaucoup de morts en perspective... ce qu'on appelle des *espérances!*

MADAME DE LÉVALLE. — Mais ce sont des renseignements de grands-parents que tu donnes là.

ERNEST. — Tu en veux de plus intimes? En voici. Gustave...

MADAME DE LÉVALLE. — Ah!

ERNEST. — C'est un joli nom, n'est-ce pas? Gustave est doux comme un lion apprivoisé et romanesque comme une pensionnaire qui sort du couvent; il croit à la sympathie, à la mélancolie, enfin à tous ces contes bleus du cœur dont tu raffoles.

Les femmes sont pour lui des fées, des anges exilés! Je suis sûr qu'il te verra des ailes.

MADAME DE LÉVALLE. — Et ce phénix?

ERNEST. — Commande le 4e hussards dans l'armée d'Allemagne.

MADAME DE LÉVALLE. — Le colonel de Beaulieu?

ERNEST. — Lui-même, ma sœur.

MADAME DE LÉVALLE. — Oh! je m'en doutais! je suis curieuse de voir jusqu'à quel point l'amitié peut exagérer. J'espère au moins, Ernest, que tu ne lui as rien dit de tes folles idées?

ERNEST. — Rien; mais c'est un projet sérieux. Tu sais combien je t'aime, chère Agathe. Je voulais te trouver un mari dont tu pusses à la fois être fière et heureuse. C'est le ciel, vois-tu, qui nous a envoyé le colonel. Vous êtes les deux êtres que j'aime le plus; je veux que vous ne fassiez qu'un, pour vous aimer le double. Aussi je te prie d'écrire dès aujourd'hui à ta tante, pour que M. de Massol ne prenne pas la peine de se déranger.

MADAME DE LÉVALLE. — Allons! tout ceci n'est qu'une plaisanterie.

ERNEST. — Je tiens à mon projet, et rien ne m'y ferait renoncer.

MADAME DE LÉVALLE. — Le colonel ne peut pas plus penser à moi que je ne pense à lui; et, à moins d'un miracle! (Elle passe devant le miroir.) Oh! je suis horriblement coiffée. (Avec humeur.) En vérité, Justine ne sait plus ce qu'elle fait! Mais qui vient là?

ERNEST. — Eh! c'est lui.

MADAME DE LÉVALLE, avec exclamation. — Le colonel!

SCENE IV.

LES MÊMES, LE COLONEL DE BEAULIEU.

ERNEST, courant à lui. — Enfin!

LE COLONEL. — Bonjour, mon ami.

ERNEST, présentant madame de Lévalle. — Ma sœur, madame de Lévalle.

LE COLONEL. — Madame...

Madame de Lévalle et lui se saluent; puis, en levant les yeux l'un sur l'autre, ils s'écrient :

MADAME DE LÉVALLE. — Dieu!

LE COLONEL. — Ciel!

MADAME DE LÉVALLE, à part, en s'écartant. — C'est lui!

LE COLONEL, à part, en s'éloignant. — C'est elle!

ERNEST, étonné. — Qu'est-ce donc? (Au colonel.) Est-ce que tu aurais déjà rencontré ma sœur dans le monde?

LE COLONEL, d'un ton contraint. — Je... le crois...

ERNEST, à madame de Lévalle. — Comment, tu avais vu le colonel?

MADAME DE LÉVALLE. — Il... me semble...

ERNEST, joyeusement. — Mais c'est un coup du ciel, alors; la connaissance est toute faite.

LE COLONEL, bas à Ernest, en lui serrant la main. — Mon cher ami, il faut que je reparte.

ERNEST. — Hein! qu'est-ce qu'il dit?

MADAME DE LÉVALLE, bas à Ernest. — Si le colonel reste ici, je retourne à Paris.

ERNEST. — Comment! mais que signifie? (A part.) Ah çà! mais il faut qu'ils m'expliquent... (Haut.) Gustave, écoute-moi.

LE COLONEL. — Pardon, mon ami, je suis, je crois, chez madame Renneterre; je voudrais la saluer.

MADAME DE LÉVALLE, vivement. — La voilà dans le parc, monsieur. Par cette porte vous pouvez la rejoindre.

(Elle montre la porte à gauche.)

LE COLONEL. — Mille grâces.

(Il fait un salut cérémonieux à madame de Lévalle, qui y répond de même.)

ERNEST. — Mais non, permets, Gustave...

LE COLONEL, lui donnant la main. — Adieu, mon ami.

(Il sort.)

MADAME DE LÉVALLE. — Nous en voilà débarrassés.

SCÈNE V.

ERNEST, MADAME DE LÉVALLE.

ERNEST, regardant sa sœur avec stupéfaction. — Ah çà! qu'est-ce que tout cela veut dire?

MADAME DE LÉVALLE. — Cela veut dire que ta merveille, ton phénix, ton lion apprivoisé, est précisément l'officier inconnu que j'avais rencontré chez madame de Séroulle.

ERNEST. — Eh bien?

MADAME DE LÉVALLE. — Comment! Mais je ne t'ai donc pas raconté ce qui s'était passé?

ERNEST. — Nullement.

MADAME DE LÉVALLE. — Imagine-toi que je fus invitée, il y a quinze jours environ, à une soirée que donnait madame de Séroulle. J'arrivai un peu tard, et je trouvai, en entrant, les salons déjà remplis. Tu connais l'excellent ton de la société qui les fréquente ; j'étais occupée à répondre aux témoignages de bienveillance de chacun, lorsqu'au milieu de cet empressement général, mes yeux tombèrent sur un étranger, debout contre la cheminée, et qui n'avait même pas daignés 'apercevoir que quelqu'un venait d'entrer. C'était ton ami.

ERNEST. — Il était peut-être occupé.

MADAME DE LÉVALLE. — Oh ! du tout. Il était seul, promenant autour de lui des regards distraits, et tournant à chaque instant les yeux vers la porte. Je ne puis souffrir les gens qui regardent toujours vers la porte; c'est un mauvais compliment pour ceux qui sont présents.

ERNEST. — A la bonne heure, mais je ne vois pas quel grand crime...

MADAME DE LÉVALLE. — Attends. J'avais pris mon parti, comme tu peux le croire, sur l'immobilité de

ce personnage, pensant que c'était quelque Allemand occupé d'idéologie, lorsque, je ne sais comment, on se mit à parler du divorce.

ERNEST. — Ah diable !

MADAME DE LÉVALLE. — Alors cet homme, qui avait gardé un silence obstiné, se mit à approuver la loi qui légitime ainsi l'inconstance. Tu sais que je ne puis garder mon sang-froid sur cette question ; je répondis, comme malgré moi...

ERNEST. — Eh bien ?

MADAME DE LÉVALLE. — Eh bien ! la simple politesse eût voulu que le colonel cédât à une femme ; mais, le croirais-tu ? il résista, il répondit...

ERNEST, souriant. — Ah ! il a osé répondre ?...

MADAME DE LÉVALLE, vivement. — Des raisons détestables... que je n'ai pas même écoutées. Mais on avait fait silence, tout le monde prêtait l'oreille ; j'étais à la fois confuse, irritée ; je sentais la rougeur me monter au front et ma parole s'embarrasser. Et lui, il était toujours calme, froidement poli ; il semblait me ménager. Oh ! dans ce moment, j'aurais voulu être un homme, pour pouvoir lui chercher querelle. Enfin, voulant couper court à une discussion que je

ne pouvais plus soutenir, j'en appelai au cœur de toutes les femmes qui étaient présentes : toutes s'écrièrent qu'elles pensaient comme moi. Sais-tu ce que fit alors ton colonel ?

ERNEST. — Non.

MADAME DE LÉVALLE. — Il éclata de rire.

ERNEST. — Bah !

MADAME DE LÉVALLE, avec expression. — Oui, mon ami ! Il y avait dans ce rire, à propos d'une telle question, tant de légèreté, de dureté, que je compris à l'instant que cet homme n'avait pas de cœur.

ERNEST. — Allons ! parce qu'il n'est pas de ton opinion.

MADAME DE LÉVALLE, vivement. — Il ne s'agit pas de mon opinion ; mais il faut être sans principes...

ERNEST. — Eh ! du tout. Tu verras, lorsque tu le connaîtras mieux...

MADAME DE LÉVALLE, vivement. — Je ne veux pas le connaître.

ERNEST. — Que dis-tu ? Et mes projets de mariage ?

MADAME DE LÉVALLE. — Avec le colonel ?

ERNEST. — Mais sans doute.

MADAME DE LÉVALLE. — Écoute, mon frère, je n'ai qu'un mot à te dire, vois-tu; c'est que j'aimerais mieux vieillir veuve.

ERNEST. — Oh!

MADAME DE LÉVALLE. — J'aimerais mieux avoir mon premier mari.

ERNEST. — Ah! mon Dieu! Mais c'est donc une haine à mort?

MADAME DE LÉVALLE. — C'est au moins une antipathie instinctive, invincible. Tout me déplaît dans ton colonel; son air, sa voix, jusqu'à sa réputation de bravoure, dont on me fatigue partout.

ERNEST. — C'est de la folie cela, ma sœur.

MADAME DE LÉVALLE, piquée. — Soit. Mais alors je veux rester folle.

ERNEST. — Allons, ma chère, réfléchis donc, toi qui es bonne, raisonnable...

MADAME DE LÉVALLE, impatientée. — Du tout. Je ne suis pas raisonnable, je ne suis pas bonne, et je ne veux plus entendre parler de M. de Beaulieu.

ERNEST, impatienté. — Ah! c'est trop fort. Je te dis, moi, que c'est un homme charmant.

MADAME DE LÉVALLE, vivement. — Insupportable !

ERNEST. — Le seul qui puisse te rendre heureuse.

MADAME DE LÉVALLE, vivement. — Je le déteste.

ERNEST, s'animant. — Tu as des préventions ridicules.

MADAME DE LÉVALLE, plus vivement. — C'est toi.

ERNEST, très-animé. — Mais ce ne sera pas pour rien que je me serai occupé huit jours entiers d'un projet ; que j'aurai tout prévu, tout arrangé... et tu l'épouseras.

MADAME DE LÉVALLE, indignée. — Par exemple !

ERNEST. — Quand ce serait malgré toi.

MADAME DE LÉVALLE. — Oh ! c'est ce que nous verrons.

ERNEST. — Nous verrons.

MADAME DE LÉVALLE, fâchée. — D'abord, je vous déclare que, toutes les fois que votre colonel entrera par une porte, je sortirai par l'autre.

ERNEST. — Et moi, je vous déclare que je ne le quitterai pas.

MADAME DE LÉVALLE. — A votre aise.

ERNEST. — Et que je vais de ce pas le rejoindre.

MADAME DE LÉVALLE. — Allez.

ERNEST. — Certainement. Adieu, ma sœur.

MADAME DE LÉVALLE. — Au revoir, mon frère.

(Ernest sort.)

SCENE VI.

MADAME DE LÉVALLE, seule.

Comprend-on une pareille tyrannie? Vouloir marier les gens au premier venu! Et ils sont tous ainsi, ma tante, madame Renneterre, mon frère. Oh! je suis sûre qu'Ernest ne renoncera point à son idée; il va m'amener le colonel, me faire solliciter en sa faveur, me persécuter de toute manière! Et nul moyen d'empêcher... Ah! si j'avais pu prévoir... j'aurais accepté le baron de Massol pour avoir du repos. Mais j'y pense. Il est toujours temps. Pourquoi ne pas écrire à ma tante de conduire ici le baron? Cela me délivrera des autres au moins... oui... Après tout, M. de Massol me convient à tous égards, et je prouverai ainsi à Ernest que je fais ma volonté. (Elle écrit.) Quelques lignes suffisent... là (Elle sonne; un domestique entre.) Etienne, cette lettre à la poste.

ÉTIENNE. — Elle ne pourra partir que ce soir, madame.

MADAME DE LÉVALLE. — C'est bien. (Étienne sort.) Maintenant, je suis tranquille... Et cependant.... Ernest est sorti fâché ; c'est notre première querelle. Et quand je pense que cet homme est la cause... Oh ! décidément, c'est un mauvais génie. Il va revenir, ici, sans doute. Je ne veux pas l'attendre. Je vais descendre au petit bois pour l'éviter. (Elle va vers la porte du fond.) Bon ! le voilà sur la terrasse, maintenant... impossible de sortir sans le rencontrer ! Mais c'est une persécution, cela ; il le fait exprès. En définitive, pourvu que je ne le voie pas, que je ne l'entende pas, c'est tout ce qu'il me faut. Je puis travailler.

(Elle s'assied et fait de la tapisserie.)

SCENE VII.

MADAME DE LÉVALLE, EMMA.

EMMA. — Oh ! je vous cherchais.

MADAME DE LÉVALLE. — Moi ?

EMMA. — Oui. (Elle s'approche et prend un ton confidentiel.) Eh bien ! vous l'avez vu ?

MADAME DE LÉVALLE. — Qui ?

EMMA. — Le colonel.

MADAME DE LÉVALLE, à part, avec impatience. J'étais sûre qu'elle allait m'en parler. Il est dit qu'on ne s'occupera point d'autre chose aujourd'hui.

EMMA. — N'est-ce pas qu'il est bien?

MADAME DE LÉVALLE. — Mon Dieu, il m'a paru... comme les autres... des éperons, des moustaches et une figure... d'officier...

EMMA. — Eh bien, moi, il me plaît beaucoup !

MADAME DE LÉVALLE, à part. — Ces jeunes filles ont mauvais goût !

EMMA. — Et puis il paraît que c'est un héros ; il a déjà reçu trois blessures ! A son âge, comme c'est beau !

MADAME DE LÉVALLE. — Certainement... pour les chirurgiens.

EMMA. — Aussi c'est, dit-on, le favori de l'empereur.

MADAME DE LÉVALLE, contenant son impatience et travaillant très-vite. — Ah !

EMMA. — Il va être nommé général.

MADAME DE LÉVALLE, travaillant plus vite. — Ah ! ah !

EMMA. — Mais vous ne répondez rien. Je vois ce que c'est; le colonel vous déplaît, parce que vous n'aimez pas les militaires.

MADAME DE LÉVALLE. — J'ai tort. Des gens si utiles... qui gagnent leur vie à s'entre-tuer.

EMMA. — Mais tout le monde les admire.

MADAME DE LÉVALLE, dont l'impatience est allée croissant, dit à Emma d'une voix altérée. — Vous avez là une jolie broderie, ma chère.

EMMA. — C'est un plumetis. On dit d'ailleurs que le colonel est plein d'humanité.

MADAME DE LÉVALLE, à part, avec une impatience dont elle n'est plus maîtresse. — O mon Dieu ! mon Dieu !

EMMA. — Et tenez, votre frère me racontait hier un trait de lui.

MADAME DE LÉVALLE, impétueusement en se levant. — Mon Dieu ! ma chère, est-ce que vous ne pourriez pas parler d'autre chose ? Depuis que votre colonel est arrivé, il remplit le château, on ne prononce que son nom, on n'entend que son éloge; c'est comme une cloche qui sonne toujours le même son ; j'en ai mal aux nerfs.

EMMA, déconcertée. — Pardon, Madame..... je ne savais pas..... (vivement) Mais le voici.

MADAME DE LÉVALLE. — Encore! (A part.) Quand on n'en entend plus parler, il faut qu'il arrive. Maintenant il est trop tard pour l'éviter. Il croirait me faire peur.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MADAME RENNETERRE, LE COLONEL, ERNEST.

MADAME RENNETERRE, avec enthousiasme. — Ah! vous êtes un homme sublime, colonel.

LE COLONEL. — Moi, Madame! Je n'ai pas plus fait que cent mille autres qui ont été moins heureux.

MADAME RENNETERRE. — Oh! c'est de la modestie...

MADAME DE LÉVALLE, à part. — Si fausse!

MADAME DE RENNETERRE, à madame de Lévalle. — Ah ma chère, j'aurais voulu que vous entendissiez le colonel raconter sa dernière campagne.

MADAME DE LÉVALLE, froidement. — J'ai le malheur, Madame, de ne rien comprendre à la stratégie.

LE COLONEL. — Madame s'est plus occupée de législation.

MADAME DE LÉVALLE. — Moi?

LE COLONEL. — J'ai eu l'honneur de l'entendre attaquer nos nouvelles lois chez madame de Séroulle.

MADAME DE LÉVALLE, à part, avec dépit. — Il raille encore.

ERNEST, au colonel. — Votre campagne a vraiment été brillante; j'en lisais ce matin le récit. (Il prend la brochure laissée sur le guéridon.) — J'ai été frappé du grand nombre d'actions d'éclat... Il y a surtout la défense d'un passage...

LE COLONEL. — D'un passage?

ERNEST. — Oui... par un chef de bataillon... qu'on ne nomme pas... près du Rhin.

LE COLONEL. — Ah! oui.

ERNEST. — Sais-tu que c'est un moderne Léonidas!

LE COLONEL. — Mon Dieu! il n'a fait que son devoir.

MADAME DE LÉVALLE, à part : Il est envieux de la gloire des autres.

ERNEST. — Oh, tu ne connais peut-être pas toutes

les circonstances. (Il cherche dans la brochure.) Du reste, tiens, voici. (Il lit :) « Un chef de bataillon s'était placé avec quelques compagnies à l'entrée de la plaine pour arrêter la seconde division ennemie forte de quinze mille hommes. »

LE COLONEL. — Dix mille seulement.

MADAME RENNETERRE. — Voilà comme on exagère.

MADAME DE LÉVALLE, à part. — Quelle petitesse !

ERNEST, continuant. — « Prendre un pareil poste, c'était accepter une mort presque certaine : mais le résultat de la journée devait en dépendre. »

LE COLONEL. — C'est une supposition.

MADAME RENNETERRE. — Certainement.

MADAME DE LÉVALLE, avec mépris. — Oh ! (A Ernest.) Continuez donc, mon frère.

ERNEST, continuant. — « La lutte fut terrible ; l'ennemi était vingt fois plus nombreux, et, à diverses reprises, les Français reculèrent ; mais ils furent ramenés au combat par leur chef. Enfin, quand les renforts arrivèrent le soir, ils le trouvèrent entouré seulement de quelques soldats, frappé de trois blessures, mais l'épée haute et combattant toujours ! »

MADAME DE LÉVALLE, avec exaltation. — Oh ! que cela est beau !

MADAME RENNETERRE. — Mais je ne trouve rien d'extraordinaire, n'est-ce pas, Emma ?

MADAME DE LÉVALLE, vivement. — Quoi ! vous n'êtes point émue d'un tel courage ! vous ne sentez pas le désir de connaître ce chef de bataillon, ne fût-ce que pour lui serrer la main ?

LE COLONEL. — Ah, madame...

MADAME DE LÉVALLE, plus vivement. — Oui, Monsieur, je ne suis, à la vérité, qu'une faible femme, aucune rivalité ne peut me rendre injuste ; mais, je le répète, je voudrais pouvoir témoigner à un tel homme mon admiration, mon respect.

LE COLONEL. — C'est trop !

MADAME RENNETERRE, en riant. — Pourquoi pas votre amour ?

MADAME DE LÉVALLE, avec impatience. — Eh ! mon Dieu ! Madame, on pourrait être fière d'en inspirer à un tel cœur. Mais cette action a-t-elle été au moins récompensée ?

LE COLONEL. — Oui, Madame.

MADAME DE LÉVALLE. — Et comment ?

LE COLONEL. — Par le grade de colonel.

ERNEST. — De colonel ?... Est-ce que par hasard tu serais...

LE COLONEL. — J'ose à peine l'avouer maintenant.

MADAME DE LÉVALLE. — Quoi ! vous !

MADAME RENNETERRE. — Lui !

LE COLONEL. — Mais, tout autre officier eût agi comme moi.

MADAME RENNETERRE, vivement. — Du tout. C'est une action sublime.

ERNEST. — Vous disiez le contraire tout à l'heure.

MADAME RENNETERRE. — C'était l'émotion, j'étais si attendrie. (Bas à Emma.) Attendrissez-vous donc, ma chère.

MADAME DE LÉVALLE, avec embarras. — Pardon... Monsieur... si j'avais pu soupçonner.

LE COLONEL. — Vous eussiez gardé le silence ? Oh ! ne regrettez point, Madame, les bienveillantes paroles que vous avez prononcées. Tous les éloges ne caressent point la vanité ; il en est qui vont jusqu'au cœur, et l'approbation de certaines personnes, lors même qu'on n'en a mérité qu'une partie, encourage à s'en rendre plus complétement digne.

MADAME RENNETERRE, qui a parlé à un domestique, au fond. — Colonel, vous aviez accepté quelques rafraîchissements.

LE COLONEL. — Je suis à vos ordres, Madame.

MADAME RENNETERRE, à madame de Lévalle. — Ne voulez-vous point nous suivre ?

MADAME DE LÉVALLE. — Mille grâces.

MADAME RENNETERRE, bas, à Emma. — Placez-vous près du colonel.

(Elle sort avec le colonel et Emma.)

SCÈNE IX.

MADAME DE LÉVALLE, ERNEST.

ERNEST, à part. — La première glace est brisée des deux côtés ; j'ai déjà ébranlé les préventions du colonel. A ma sœur, maintenant.

MADAME DE LÉVALLE, l'apercevant. — Eh bien ! vous n'accompagnez pas votre ami comme vous l'aviez annoncé ?

ERNEST. — Non, ma sœur ; je veux te parler.

MADAME DE LÉVALLE. — A moi ?

ERNEST. — Oui. Tout à l'heure j'ai été trop brusque.

MADAME DE LÉVALLE. — Ah ! vous en convenez?

ERNEST. — J'ai eu tort. Voyons, Agathe, est-ce que tu m'en veux ?

MADAME DE LÉVALLE. — Je crois que oui.

ERNEST. — Eh bien ! voyons, faisons la paix... Ta main, sœur.

MADAME DE LÉVALLE. — Oh ! que tu sais bien faire de moi ce que tu veux.

(Ils se donnent la main.)

ERNEST. — C'est qu'en vérité je ne sais pas comment nous avons pu nous quereller. Moi qui t'aime tant ! Ce sont ces maudites préventions. (Mouvement de madame de Lévalle.) Oh ! je ne t'en parlerai plus ! Qu'est-ce, après tout, qu'un ami près d'une sœur que l'on chérit ? Aussi j'ai voulu en finir tout de suite à cet égard.

MADAME DE LÉVALLE. — Comment ?

ERNEST. — Oui ; je n'avais pas osé te l'avouer ce matin, mais j'avais eu l'imprudence de communiquer mes projets de mariage au colonel avant son arrivée.

MADAME DE LÉVALLE. — Se peut-il !

ERNEST. — Oh ! ne crains rien. J'ai senti qu'il fallait s'expliquer franchement. Aussi je ne lui ai rien caché.

MADAME DE LÉVALLE. — Que dis-tu ?

ERNEST. — Je viens de lui déclarer à l'instant que tu l'avais en horreur.

MADAME DE LÉVALLE. — Ah ! mon Dieu !

ERNEST. — Et que tu aimerais mieux voir ressusciter ton premier mari.

MADAME DE LÉVALLE. — Quoi ! tu lui as répété...

ERNEST. — Tout ce que tu m'avais dit.

MADAME DE LÉVALLE. — Mais c'est de la folie !

ERNEST. — Nullement ; il fallait cela pour couper court à toute espérance ; car tu ne sais pas le plus curieux de l'affaire ?

MADAME DE LÉVALLE. — Quoi donc ?

ERNEST. — Cet homme que tu regardes comme un monstre, que tu fuirais jusqu'au bout du monde...

MADAME DE LÉVALLE. — Eh bien ?

ERNEST. — Eh bien... il t'adore !

MADAME DE LÉVALLE. — Moi ?

ERNEST. — Toi.

MADAME DE LÉVALLE. — C'est impossible !

ERNEST. — Veux-tu que je le lui fasse dire?

MADAME DE LÉVALLE, vivement. — Non, non; tu te seras trompé.

ERNEST. — Trompé ? Ah ! pardieu ! il n'y avait qu'à voir sa consternation quand je lui ai fait connaître ton opinion à son égard ; il a pris une figure... oh ! une figure...

MADAME DE LÉVALLE. — Comment ! et cela vous fait rire, mon frère?

ERNEST. — Il n'y a pas de quoi, peut-être ? Comprends-tu rien de plus bouffon que cette maladresse qui, au milieu de tant de femmes disposées à lui vouloir du bien, lui fait choisir précisément la seule qui le déteste ? Oh ! je lui croyais plus d'esprit. C'est qu'il était vraiment désespéré.

MADAME DE LÉVALLE, émue. — Est-ce vrai ?

ERNEST. — Du reste, sois tranquille ; c'est un amour dont il se guérira facilement.

MADAME DE LÉVALLE, piquée. — Je vous remercie, mon frère.

ERNEST. — Aimerais-tu donc mieux qu'il ne guérît pas ?

MADAME DE LÉVALLE. — Je ne dis point cela ; mais je ne conçois pas que vous, Ernest, qui avez de la sensibilité, de la bonté, vous tourniez en ridicule le chagrin d'un ami.

ERNEST. — Veux-tu que je me désole? A quoi bon? Il va d'ailleurs repartir.

MADAME DE LÉVALLE. — Le colonel ?

ERNEST. — Certainement; dès qu'il a appris que sa présence te déplaisait, il m'a déclaré qu'il allait retourner à Paris.

MADAME DE LÉVALLE, vivement. — Et vous ne vous y êtes pas opposé ?

ERNEST. — Pourquoi ?

MADAME DE LÉVALLE. — Pourquoi ! Mais l'hospitalité, la plus simple politesse vous en faisait un devoir !

ERNEST. — Puisque tu ne peux pas le souffrir.

MADAME DE LÉVALLE, vivement. — Il ne s'agit pas de

moi, mon frère. Nous sommes chez madame Renneterre, et si elle apprend que je suis la cause de ce départ, Dieu sait quels commentaires, que de suppositions! C'est me compromettre.

ERNEST. — Mais il me semble que c'est plutôt en restant que le colonel pourrait...

MADAME DE LÉVALLE, vivement. — Du tout; je ne veux chasser personne du château. En définitive, le colonel est un homme bien né, qui mérite des égards.

ERNEST. — Alors, ma chère amie, parle-lui toi-même; moi je ne puis changer ainsi de rôle à chaque instant. J'ai l'air de jouer la comédie bourgeoise... d'autant que je ne fais que des maladresses.

MADAME DE LÉVALLE, d'un ton affirmatif. — Oh! cela...

ERNEST. — Justement voici le colonel.

MADAME DE LÉVALLE. — Lui!

ERNEST. — Dis-lui de rester, si tu veux.

MADAME DE LÉVALLE. — Mais non.

ERNEST. — Je ne m'en mêle plus.

MADAME DE LÉVALLE. — Ernest, je t'en prie...

ERNEST. — Adieu. (Il sort.)

MADAME DE LÉVALLE, seule. — Peut-on me laisser ainsi! Voilà le colonel qui monte le perron. Il a la tête baissée; il réfléchit, sans doute. Pauvre jeune homme! Ah! mais non, il lit le journal! (On entend le colonel qui fredonne.) On dirait qu'il chante... Ah! oui, pour s'étourdir! Il faut que je lui montre moins de froideur. Ce n'est pas pour moi, car je ne reviendrai jamais sur son compte, mais par considération pour madame Renneterre.

(Elle va se placer près la table et prépare son métier à tapisserie.)

SCÈNE X.

MADAME DE LÉVALLE, LE COLONEL.

LE COLONEL, entrant, un journal à la main, sans voir madame de Lévalle. — C'est singulier. Si j'en croyais quelques paroles échappées tout à l'heure à Ernest, l'apparente froideur de madame de Lévalle à mon égard cacherait une sympathie que malheureusement je ne partage point.

MADAME DE LÉVALLE, à part. — Le voici.

LE COLONEL. — N'importe; c'est la sœur d'un ami; montrons-nous au moins poli.

MADAME DE LÉVALLE, se détournant. — Ah ! monsieur le colonel.

LE COLONEL. — De grâce, Madame, ne vous dérangez point.

MADAME DE LÉVALLE. — Monsieur cherchait sans doute madame Renneterre ?

LE COLONEL. — Nullement, je parcourais le journal.

MADAME DE LÉVALLE. — Continuez, je vous prie.

LE COLONEL, à part. — Elle affecte toujours la même froideur.

MADAME DE LÉVALLE, à part. — Il cherche à cacher son émotion.

(Madame de Lévalle travaille près de la table ; le colonel s'assied près du guéridon de l'autre côté du théâtre. Un silence pendant lequel ils se regardent à la dérobée.)

LE COLONEL. — Si Madame était curieuse de connaître les dernières nouvelles?

MADAME DE LÉVALLE. — Volontiers.

LE COLONEL, lisant. — *Nouvelles extérieures :* « Les journaux anglais continuent leurs injures contre

l'empereur des Français à propos de son divorce. »

(Madame de Lévalle se détourne vivement.)

LE COLONEL, qui s'est arrêté un peu embarassé. — Ah! Mon Dieu! j'ai la main malheureuse.

MADAME DE LÉVALLE. — Pourquoi donc? Le journaliste doit justifier cet acte.

LE COLONEL. — En effet, Madame.

MADAME DE LÉVALLE. — N'est-ce point votre opinion?

LE COLONEL. — A moi? Nullement.

MADAME DE LÉVALLE. — Comment! Mais il me semble avoir entendu monsieur le colonel défendre le divorce.

LE COLONEL. — En principe et au profit de l'être faible; c'est toujours mon avis, Madame, mais non dans l'intérêt de l'inconstance ou de l'ambition.

MADAME DE LÉVALLE. — Je ne comprends pas.

LE COLONEL. — Dans l'état de nos mœurs, l'homme, quoi qu'il arrive, est libre et maître de ses actions. Sans briser une union, il peut la dénouer, tandis que la femme qui souffre ne peut pas même fuir son persécuteur, la loi en fait l'esclave de son mari. C'est là ce que je ne puis supporter.

MADAME DE LÉVALLE, vivement. — Ainsi, vous voudriez que le divorce fût permis...

LE COLONEL. — Seulement aux femmes.

MADAME DE LÉVALLE, d'un ton aimable. — Mais c'est très-raisonnable, cela. Je n'avais point du tout compris ainsi.

LE COLONEL. — Madame...

MADAME DE LÉVALLE, amicalement. — Ma corbeille, je vous en prie, colonel.

(Le colonel prend sur le guéridon la corbeille où se trouvent les laines, et les apporte à madame de Lévalle.)

MADAME DE LÉVALLE. — Ah! c'est là votre raison pour soutenir le divorce? Mais c'est bien différent. Je m'explique à présent votre généreuse chaleur. J'avais cru, au contraire, que, comme homme, vous défendiez un moyen d'inconstance et d'abandon.

LE COLONEL, avec chaleur. — Moi, Madame! Ah! s'il fallait dire toute ma pensée, pour ma part, je ne saurais comprendre le divorce. Après avoir confié à une femme toutes ses espérances, après avoir vécu de sa vie, comment songer à un nouvel amour? Comment pouvoir déménager ainsi son cœur? C'est impossible.

MADAME DE LÉVALLE. — N'est-ce pas? (très-aimable.) Asseyez-vous donc, colonel.

LE COLONEL, tristement. — Du reste, nous autres militaires, nous ne devrions point avoir de pareilles idées.

MADAME DE LÉVALLE. — Et pourquoi?

LE COLONEL. — Parce que le bonheur de la famille nous est interdit, et que notre profession nous condamne à de continuelles séparations.

MADAME DE LÉVALLE, vivement. — Et qui empêche de suivre le mari qu'on aime?

LE COLONEL, vivement. — Quoi! vous comprenez donc qu'une femme brave la fatigue, le danger?

MADAME DE LÉVALLE, vivement. — Qu'importent le danger, la fatigue, lorsqu'on les partage avec celui qu'on a choisi, quand on a la joie de veiller sur lui, de le consoler, d'être sa providence?

LE COLONEL, ravi et se rapprochant. — Oh! oui, c'est cela.

MADAME DE LÉVALLE, avec chaleur. — Qu'est-ce que la vie d'une femme sans les sacrifices? Le dévouement n'est-il pas notre bonheur, notre plus beau

privilége? Ne devons-nous pas tout braver plutôt qu'une séparation?

LE COLONEL, se rapprochant encore. — Certainement. Continuez donc, je vous en prie, Madame !

MADAME DE LÉVALLE, un peu confuse et souriant. — Pardon, je ne sais pourquoi je vous parle avec cette chaleur.

LE COLONEL. — Ah ! Madame, j'étais si heureux de vous entendre ! Pourquoi vous interrompre ? Il semble que vous m'en vouliez encore de cette discussion chez madame de Séroulle.

MADAME DE LÉVALLE. — Moi ? nullement; et la preuve, c'est que je voulais vous prier de ne point repartir aujourd'hui.

LE COLONEL. — Il se pourrait !

MADAME DE LÉVALLE. — Vous consentez ?

LE COLONEL. — Madame !...

MADAME DE LÉVALLE, vite. — C'est convenu.

LE COLONEL. — Si vous l'exigez ?

MADAME DE LÉVALLE. — Au nom de madame Renneterre. (Regardant par la fenêtre.) Mais votre cheval vous attend. Vous me permettez de prévenir ?

LE COLONEL. — Restez, de grâce, Madame. Je vais donner de nouveaux ordres.

(Il sort en saluant.)

SCÈNE XI.

MADAME DE LÉVALLE, le regardant s'en aller.

Décidément, il est mieux que je ne croyais ; il n'est même pas mal ; il est même très-bien. — Oh ! si mon frère m'entendait faire cet aveu, quel triomphe pour lui ! Je ne lui donnerai pas cet avantage, d'autant qu'il voudrait revenir à ses projets, à ses folies. Non, toute réflexion faite, je crois que M. de Massol est le mari qui me convient. Maintenant d'ailleurs, que j'ai écrit, je suis presque engagée. Eh bien ! tant mieux ; cela m'ôtera l'ennui des hésitations. Qu'il vienne, et je l'épouse.

(Elle reste assise et rêveuse.)

SCÈNE XII.

MADAME DE LÉVALLE, ERNEST.

MADAME DE LÉVALLE. — Ah ! c'est toi, Ernest ?

ERNEST. — Oui. Le colonel vient de te quitter ?

MADAME DE LÉVALLE. — A l'instant.

ERNEST. — Eh bien ?

MADAME DE LÉVALLE. — Eh bien ! je suis tout à fait revenue sur son compte.

ERNEST, vivement et avec joie. — En vérité ?

MADAME DE LÉVALLE. — Oh ! c'est un homme...

ERNEST. — N'est-ce pas ?

MADAME DE LÉVALLE. — Un homme... très-estimable...

ERNEST, désappointé. — Ah ! tu trouves ?

MADAME DE LÉVALLE. — Il a l'air de connaître parfaitement sa profession.

ERNEST, étonné. — Ah ça ! mais de quoi avez-vous donc parlé ?

MADAME DE LÉVALLE. — Mon Dieu ! il m'a lu la *Gazette*.

ERNEST. — Le colonel ? (A part.) C'était bien la peine de lui ménager un tête-à-tête. (Haut.) Mais, enfin, tu l'as prié de rester.

MADAME DE LÉVALLE. — Et il reste.

ERNEST. — A la bonne heure. (A part.) Il faudra bien qu'ils causent et qu'ils se fassent connaître

l'un à l'autre. (Haut.) A propos, tu as écrit à notre tante, madame de Neuville ?

MADAME DE LÉVALLE. — Quoi ! tu sais ?

ERNEST. — J'ai vu la lettre tout à l'heure entre les mains d'Étienne. Tu t'excuses sans doute de ne pouvoir recevoir M. de Massol ?

MADAME DE LÉVALLE. — Au contraire.

ERNEST. — Comment ?

MADAME DE LÉVALLE. — Je permets à ma tante de l'amener.

ERNEST. — Que dis-tu ? Mais tu n'as pas réfléchi que c'était presque une promesse.

MADAME DE LÉVALLE. — Mon Dieu ! je le sais.

ERNEST. — Mais songe...

MADAME DE LÉVALLE, vivement. — Je songe que vous-même, mon frère, vous me donniez, il y a quelques jours, d'excellentes raisons pour recevoir M. de Massol.

ERNEST. — Sans doute, mais depuis...

MADAME DE LÉVALLE. — Depuis, rien n'est changé. J'ai été persécutée par ma tante, par vous, par toute la famille, enfin, pour ce mariage ; je veux en finir, et, puisqu'on l'exige, je consens à tout.

ERNEST. — Mais non.

MADAME DE LÉVALLE. — J'épouserai M. de Massol.

ERNEST. — Toi !

MADAME DE LÉVALLE, émue. — Et si... je suis malheureuse...

ERNEST. — Ma sœur !

MADAME DE LÉVALLE. — Ce sera votre faute !

ERNEST. — A moi ! Ah ! par exemple, Agathe !...

(Madame de Lévalle sort.)

SCENE XIII.

ERNEST, seul.

Eh bien ! que signifie ?... — Ah ! au diable les sœurs, les amis, les mariages ! Je ne sais pas pourquoi je m'obstine, moi, à vouloir les rendre heureux malgré eux. A-t-on jamais vu pareil entêtement ? Accepter M. de Massol ; changer d'avis justement au moment... où j'en fais autant !... — C'est du dépit, je n'en puis douter. Mais comprend-on l'autre, qui lui lit la *Gazette* ? Je les croyais plus forts dans le 4e hussards. Avec tout cela, M. de Massol va venir demain peut-être. Et je connais ma tante, c'est le

Sosie de madame Renneterre ; deux heures après son arrivée, le mariage sera conclu. Encore, si l'on pouvait la prévenir, trouver un moyen de forcer le colonel et Agathe à un rapprochement, à une déclaration. Mais il faudrait une occasion...

SCÈNE XIV.

ERNEST, LE COLONEL.

ERNEST. — Ah ! c'est toi ?

LE COLONEL. — Oui. Je croyais madame de Lévalle ici.

ERNEST. — Tu venais peut-être lui lire encore le journal.

LE COLONEL. — Quelle idée ! Je venais m'excuser de nouveau de cette malheureuse rencontre chez madame de Séroulle ; car je ne sais comment j'ai vu ta sœur ce jour-là, je lui ai trouvé l'air froid, dédaigneux.

ERNEST. — Elle en disait autant de toi.

LE COLONEL. — Sans doute ; on m'avait fait d'elle tant d'éloges avant son arrivée, que j'étais mal disposé. Je n'aime pas que l'on m'impose l'admiration, et je

croyais faire acte d'indépendance en ne pliant pas le genou devant l'idole. Mais aujourd'hui nous avons causé, et je l'ai trouvée... adorable.

ERNEST. — Vraiment?

LE COLONEL. — J'ai, du reste, un reproche à te faire. Tu ne m'avais pas dit qu'elle allait se marier.

ERNEST. — Ma sœur?

LE COLONEL. — Madame Renneterre vient de m'en faire confidence.

ERNEST. — Mais du tout. C'est un projet abandonné.

LE COLONEL. — En vérité? Alors, mon cher ami, je ne reste pas ici.

ERNEST. — Pourquoi donc?

LE COLONEL. — Parce que je finirais par devenir amoureux de madame de Lévalle.

ERNEST. — Eh bien! quand cela serait? Ne t'ai-je pas dit...

LE COLONEL. — Qu'elle était bien disposée en ma faveur; mais, outre que je n'en crois rien, je n'oserai jamais épouser ta sœur.

ERNEST. — Comment?

LE COLONEL. — Non. Oh! je sais bien que tu me traiteras de tête romanesque, comme autrefois; mais la beauté de madame de Lévalle, son nom, sa fortune, lui donnent droit à un plus brillant mariage.

ERNEST. — Mais songe donc...

LE COLONEL. — Je songe que je ne m'estime pas assez pour accepter un sacrifice. Je voudrais que ma femme reçût tout de moi, et que la reconnaissance la préparât à un sentiment plus tendre. Oh! tu peux rire à ton aise!... Mais je vais plus loin, vois-tu; je voudrais lui avoir rendu quelque grand service...

ERNEST. — C'est cela; comme dans *Ma tante Aurore;* tu voudrais l'avoir sauvée des brigands, de l'eau ou des flammes.

LE COLONEL. — Eh, mais! ce ne serait pas si mal.

ERNEST. — Eh bien! dis donc, c'est un plaisir que tu aurais dû te procurer dernièrement, à l'incendie de l'ambassade.

LE COLONEL. — Tu crois plaisanter, mais c'est ce que j'ai fait.

ERNEST. — Toi?

LE COLONEL. — Certainement; j'ai arraché une femme du milieu des flammes. Malheureusement,

après l'avoir mise en sûreté, j'ai été obligé de la laisser là pour courir à l'incendie.

ERNEST, à part. — Dieu ! si c'était ma sœur ! Pourquoi pas ? C'est l'occasion que je cherchais.

LE COLONEL. — Tout ce que je sais d'elle, c'est que je l'ai trouvée près de l'entrée du pavillon.

ERNEST. — Près de l'entrée ?

LE COLONEL. — J'ai aperçu à mes pieds une femme évanouie.

ERNEST. — Jeune ?

LE COLONEL. — Je le suppose à sa taille élégante.

ERNEST. — Mais ses traits ?

LE COLONEL. — Il faisait nuit ; je n'ai pu les voir.

ERNEST. — Tu ne les as point vus ? (Ouvrant ses bras.) Ah ! mon ami !

LE COLONEL. — Eh bien ! qu'as-tu donc ?

ERNEST, l'embrassant. — Mon ami, laisse-moi te serrer dans mes bras.

LE COLONEL, se dégageant avec peine. — Mais il devient fou.

ERNEST. — Oui, de joie.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, MADAME RENNETERRE, EMMA, MADAME DE LÉVALLE.

MADAME DE LÉVALLE. — Mon Dieu ! quels cris !

ERNEST. — Ah ! madame Renneterre, mademoiselle Emma, ma sœur...

MADAME DE LÉVALLE. — Qu'y a-t-il donc ?

ERNEST. — Tu cherchais celui qui t'avait sauvé des flammes ?

MADAME DE LÉVALLE. — Eh bien ?

ERNEST, montrant le colonel. — Le voilà !

LE COLONEL. — Moi !

TOUS. — Lui !

ERNEST. — Oui. (A part.) Si ce n'est pas, ça aurait pu être.

MADAME DE LÉVALLE. — Se peut-il, colonel ?

LE COLONEL. — J'ose encore à peine croire à ce bonheur.

ERNEST. — C'est lui, te dis-je, il m'a donné tous les détails. (L'embrassant encore.) Oh ! cher ami, va !

crois bien que mon cœur... mon cœur... (Il s'arrête comme étouffé par l'émotion, et dit à madame de Lévalle d'un ton sérieux :) Agathe, il n'y a que vous qui puissiez payer le colonel d'un pareil service.

MADAME DE LÉVALLE, baissant les yeux. — Mon frère...

MADAME RENNETERRE. — Mais je n'en reviens pas... Et vous êtes certain, Ernest ?

ERNEST. — Certain.

LE COLONEL. — Il y a d'ailleurs un moyen facile de s'assurer.

ERNEST, vivement. — C'est inutile.

LE COLONEL. — La femme que j'ai sauvée portait des bracelets.

ERNEST. — Comme ma sœur.

LE COLONEL. — L'un d'eux m'est resté.

ERNEST, à part. — Ah ! diable !

LE COLONEL. — Et le voici.

MADAME RENNETERRE. — Montrez. (Jetant un cri.) Ah !

ERNEST. — Quoi donc ?

MADAME RENNETERRE. — C'est le bracelet de ma fille.

MADAME DE LÉVALLE. — D'Emma !

EMMA. — Oui.

ERNEST. — Son bracelet !

MADAME RENNETERRE. — Ainsi, c'est vous, colonel, qui avez sauvé mon enfant?

LE COLONEL, embarrassé. — Madame...

MADAME RENNETERRE, à Emma. — C'est ton sauveur ! (Bas.) Évanouissez-vous, Mademoiselle.

EMMA. — Mais, maman, je ne puis...

MADAME RENNETERRE. — Alors, il faut que ce soit moi. (Feignant de s'évanouir.) Ah !...

EMMA. — Ah ! mon Dieu ! ma mère !

ERNEST, à part. — C'est cela, elle perd connaissance pour sa fille.

MADAME RENNETERRE, revenant à elle. — Ah ! ah ! une telle émotion...

LE COLONEL. — Remettez-vous, de grâce, Madame.

MADAME RENNETERRE, assise. — Oui, colonel, oui. (Elle lui donne la main, et prend celle de sa fille.) Ma fille, rappelle-toi ce qu'Ernest disait tout à l'heure : il n'y a que toi qui puisses payer un tel service.

ERNEST, à part. — C'est cela, je lui ai fourni jusqu'à la formule !

MADAME DE LÉVALLE, d'une voix troublée. — Je me réjouis de ce qu'une erreur de mon frère ait amené une découverte... aussi heureuse... pour tout le monde.

MADAME RENNETERRE, à Ernest. — Ah ! oui, c'est vous que nous devons remercier.

ERNEST, avec humeur. — Il n'y a pas de quoi.

MADAME RENNETERRE, se levant. — Ah !

EMMA. — Vous devriez rentrer, maman.

MADAME RENNETERRE. — Non, non, j'aime mieux prendre l'air, et si le colonel veut bien me donner le bras...

LE COLONEL. — Madame, je suis à vos ordres.

MADAME RENNETERRE, embrassant sa fille. — Chère enfant. (Au colonel avec sentiment.) Elle vous doit la vie. (Le colonel salue.) Venez.

(Emma les conduit jusqu'à la porte; madame de Lévalle s'est assise, pensive, à gauche; Ernest est à droite.)

SCENE XVI.

MADAME DE LÉVALLE, EMMA, ERNEST.

ERNEST, à part, regardant madame de Lévalle. — Ma sœur est toute pensive; elle l'aime peut-être, maintenant... Et c'est moi... Oh! sot que je suis!

EMMA, qui est à la fenêtre à gauche. — Comme ma mère cause vivement avec le colonel!

MADAME DE LÉVALLE, sortant de sa rêverie. — Ah! où cela?

ERNEST, à part. — Parbleu! elle arrange le mariage.

MADAME DE LÉVALLE, agitée. — Le colonel a l'air de la remercier; il lui baise la main.

ERNEST, à part. — Allons, c'est une chose faite, et nul moyen de l'empêcher; cette petite sotte n'a même pas une inclination, pas un amant jaloux qui puisse s'opposer... (Comme frappé d'une idée subite.) Ah! quelle idée! oui, c'est cela.

MADAME DE LÉVALLE, quittant la fenêtre. — Ils disparaissent.

EMMA. — Oh! il faut que j'aille rejoindre maman pour savoir...

ERNEST, qui a pris un air sombre et s'est placé devant la porte les bras croisés. — Restez, mademoiselle.

EMMA. — Comment?

ERNEST, avec emportement. — Vous n'irez pas.

EMMA, reculant effrayée. — Qu'est-ce qu'il y a donc?

MADAME DE LÉVALLE. — Que signifie?

ERNEST, d'une voix sombre. — Ah! vous avez deviné, n'est-ce pas, que dans ce moment votre mère arrangeait votre mariage avec le colonel?

EMMA, reculant. — N'ouvrez donc pas les yeux comme cela, monsieur Ernest, vous me faites peur.

MADAME DE LÉVALLE. — Qu'avez-vous, mon frère?

ERNEST, avec sentiment. — Elle me le demande! (A Emma.) Et vous aussi, vous n'avez point lu dans mon cœur.

EMMA. — Comment? Est-ce que...

ERNEST. — Eh bien! oui, oui... je vous aime.

EMMA. — Moi!

MADAME DE LÉVALLE. — Emma?

ERNEST. — Comme un insensé!

EMMA. — Ah! mon Dieu!

MADAME DE LÉVALLE. — Mais c'est incroyable. Vous me disiez ce matin...

ERNEST, l'interrompant. — Ce matin, je voulais cacher ma passion.

EMMA. — Pourquoi?

ERNEST. — Pourquoi? (Avec sentiment.) Vous me demandez pourquoi, vous, Emma, à qui je croyais de la sensibilité? Ah! je ne m'attendais pas à cette question.

MADAME DE LÉVALLE, à Ernest. — Avant de parler, tu vo lais donc t'assurer de ses sentiments?

ERNEST, vivement. — Justement, c'est cela.

MADAME DE LÉVALLE. — Ah! je comprends.

ERNEST. — N'est-ce pas, ma sœur? (A part.) Elle est plus heureuse que moi.

EMMA. — Mon Dieu! mais si ma mère au moins avait été avertie...

ERNEST. — Votre mère, Emma! Ainsi, vous m'aimez?

EMMA, vivement. — Je ne dis pas cela.

ERNEST, sombre. — Alors, vous ne m'aimez pas?

EMMA, embarrassée. — Je ne dis pas cela non plus.

ERNEST. — Non; mais je le vois trop bien...

MADAME DE LÉVALLE. — Mais du tout, mon frère...

ERNEST, avec désordre. — Oh! ne cherchez point à me tromper; c'est l'autre que l'on me préfère! (A Emma.) Votre mère, d'ailleurs, s'est expliquée assez clairement tout à l'heure. Dans ce moment même, votre main est accordée au colonel, sans doute; mais qu'il n'espère pas détruire impunément toutes mes espérances!

MADAME DE LÉVALLE. — Que dites-vous?

ERNEST. — Ce mariage ne se fera point tant que je vivrai.

EMMA. — Ah! monsieur Ernest!

MADAME DE LÉVALLE, effrayée. — Un duel! mon frère!

ERNEST. — Oui, et je punirai en même temps les impertinences de cet homme à ton égard.

MADAME DE LÉVALLE, voulant le retenir. — Mais non...

ERNEST. — Oser te contredire dans un salon!... Défendre le divorce!

MADAME DE LÉVALLE. — Mon frère!

ERNEST. — Oh! je le hais autant que toi maintenant.

MADAME DE LÉVALLE. — De grâce!...

ERNEST, parcourant le salon. — Non, cela ne peut point se passer ainsi.

MADAME DE LÉVALLE, le suivant d'un côté. — Calme-toi, mon frère.

EMMA, le suivant de l'autre côté. — De grâce, monsieur Ernest.

ERNEST, de même. — Il faut que je le voie sur-le-champ.

EMMA. — Non, je vous en prie.

MADAME DE LÉVALLE. — Mon frère, écoute-moi.

ERNEST. — Je le forcerai à me rendre raison.

MADAME DE LÉVALLE. — Mon frère!...

EMMA. — Monsieur Ernest!...

ERNEST, s'arrêtant. — Laissez-moi.

EMMA, joignant les mains. — Oh! mon Dieu! mon Dieu!

MADAME DE LÉVALLE. — Je t'en prie, mon ami?

ERNEST. — Ma sœur! (Il l'embrasse, et dit à part :) Cela va bien. (Haut.) Adieu!

MADAME DE LÉVALLE, cherchant à le retenir. — Non, tu ne sortiras pas, Ernest!... il ne m'entend plus!

EMMA, effrayée. — Ah! madame, il va se battre.

MADAME DE LÉVALLE. — Je l'empêcherai à tout prix.

EMMA. — Dites-lui que je suis prête à l'épouser, Madame.

MADAME DE LÉVALLE. — Est-ce vrai?

EMMA. — Sans doute. Mais le colonel?...

MADAME DE LÉVALLE. — Je m'en charge.

EMMA. — Le voici.

MADAME DE LÉVALLE. — Laissez-moi avec lui, Emma.

EMMA. — Oui, madame. Mais ils ne se battront pas?

MADAME DE LÉVALLE. — Non.

EMMA. — C'est que je m'intéresse à tous deux.

MADAME DE LÉVALLE. — Ne craignez rien. Mais il faut que je parle à M. de Beaulieu.

EMMA. — C'est cela. (A part.) Et moi, je vais tout dire à ma mère.

MADAME DE LÉVALLE, à part. — Il faut que j'assure le bonheur de mon frère. Voici le colonel.

SCÈNE XVII.

MADAME DE LÉVALLE, LE COLONEL.

LE COLONEL, à part. — Je croyais ne jamais pouvoir quitter cette excellente dame.

(Il aperçoit madame de Lévalle et la salue.)

MADAME DE LÉVALLE. — Eh bien ! Monsieur, madame Renneterre est-elle entièrement remise?

LE COLONEL. — Entièrement, Madame.

MADAME DE LÉVALLE. — Je conçois, du reste, son émotion et sa surprise. Il y a dans tout ce qui vient de se passer quelque chose de si imprévu... Vous avez dû être bien heureux...

LE COLONEL. — Oui, d'abord.

MADAME DE LÉVALLE. — La précipitation de mon frère a failli pourtant causer une erreur.

LE COLONEL, vivement. — Que je regrette.

MADAME DE LÉVALLE. — Pourquoi cela?

LE COLONEL. — Parce qu'il m'eût été bien doux de penser, Madame, que j'avais pu mériter votre reconnaissance.

MADAME DE LÉVALLE, souriant. — Mon Dieu! Monsieur, qui sait si vous n'êtes pas également mon sauveur inconnu? Dans tous les cas, je suis prête à le supposer.

LE COLONEL. — Prenez garde, Madame, la reconnaissance impose certains devoirs.

MADAME DE LÉVALLE. — Me croyez-vous incapable de les remplir?

LE COLONEL. — Je ne dis point cela, mais on ne peut rien refuser à un sauveur.

MADAME DE LÉVALLE. — Encore faut-il qu'il demande.

LE COLONEL. — Mais s'il demande beaucoup!

MADAME DE LÉVALLE.— Beaucoup n'est point trop.

LE COLONEL. — Et si en retour du service rendu il demandait... plus que de la gratitude!

MADAME DE LÉVALLE. — Eh bien! on lui donnerait de l'amitié.

LE COLONEL. — Et s'il désirait plus que de l'amitié?

MADAME DE LÉVALLE. — Plus que de l'amitié ! Oh ! mais alors, ce serait un service placé à usure.

LE COLONEL. — S'il demandait enfin qu'on lui consacrât la vie qu'il a conservée?

MADAME DE LÉVALLE. — Vous faites des suppositions.

LE COLONEL. — Eh bien ! non, Madame ; il n'y a de supposé que mon droit à un tel bonheur, et cependant je donnerais ma vie pour l'obtenir !

MADAME DE LÉVALLE. — Que dites-vous?

LE COLONEL. — Ce que je voulais cacher, ce que vos encouragements m'ont arraché. Ah ! ne me répondez pas que c'était un jeu de votre esprit, Madame ; ne me punissez point d'un malheureux hasard. — Vous détournez les yeux, vous paraissez émue ; de grâce, ah ! dites que vous ne me repousserez point; j'attends votre réponse à genoux.

MADAME DE LÉVALLE. — Que faites-vous?

LE COLONEL. — Un mot, un regard, ou je penserai que vous m'en voulez encore.

MADAME DE LÉVALLE. — De grâce !

LE COLONEL. — Je croirai que cette querelle à propos de divorce...

MADAME DE LÉVALLE, lui mettant la main sur la bouche. — Ah ! ne prononcez donc pas ce mot-là.

LE COLONEL, se relevant. — Cette main... vous me la donnez?

MADAME DE LÉVALLE. — Puisque vous l'avez prise.

LE COLONEL. — Ah ! chère Agathe !

(Il serre les mains de madame de Lévalle sur son cœur.)

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, ERNEST.

ERNEST. — Ah !

MADAME DE LÉVALLE, sans se déranger. — Mon frère...

LE COLONEL, le bras de madame de Lévalle sous le sien. — Eh ! c'est ce cher Ernest...

ERNEST. — Que signifie !

LE COLONEL. — Cela signifie, Monsieur, que vous n'êtes plus mon meilleur ami...

ERNEST. — Comment !

LE COLONEL, lui tendant la main. — Mais mon frère.

ERNEST. — Il se pourrait!

MADAME DE LÉVALLE, en souriant, un peu confuse. — Oui.

ERNEST, au colonel. — Ah çà! mais je croyais que tout à l'heure madame Renneterre...

LE COLONEL. — Elle avait eu, en effet, quelques idées. Mais moi, j'étais déjà pris, et je me suis expliqué franchement.

ERNEST. — Très-bien. (Bas à madame de Lévalle.) — Et moi, j'ai repris à Étienne la lettre adressée à notre tante.

MADAME DE LÉVALLE, bas. — Ah! merci!

ERNEST, donnant la main au colonel. — De sorte que tout le monde est content.

MADAME DE LÉVALLE. — Oui, même vous, jaloux; car rien ne s'oppose plus maintenant à votre mariage avec Emma.

ERNEST, vivement. — Nous en reparlerons plus tard.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, MADAME RENNETERRE, EMMA.

MADAME RENNETERRE, gravement. — C'est inutile.

MADAME DE LÉVALLE. — Madame Renneterre...

ERNEST, à part. — Oh!...

MADAME RENNETERRE, de même. — Emma vient de m'avouer tout.

ERNEST, à part. — Aïe!

MADAME RENNETERRE, de même. — Vous avez gardé avec moi un silence offensant, Ernest.

ERNEST. — Ma marraine...

MADAME RENNETERRE, de même. — Vous savez en outre que je trouve Emma trop jeune pour se marier.

EMMA, à part. — Comment?

ERNEST, vite. — J'attendrai, ma marraine.

MADAME RENNETERRE, très-vite. — Non, non; mon cœur ne sait point résister aux prières. Je vous la donne.

ERNEST, stupéfait. — Oh! ma marraine! (A part.) En définitive, elle est charmante. (Haut.) Votre main, ma petite Emma. (A madame Renneterre.) Et vous, maman, embrassez-moi!

MADAME RENNETERRE. — Oui. (Avec exaltation.) J'ai un gendre.

ERNEST. — Les deux noces se feront en même temps.

LE COLONEL. — C'est cela !

MADAME DE LÉVALLE. — Et surtout, tâchons d'être heureux, (Montrant Ernest.) Nous lui avons donné assez de peine pour cela.

PORS-MOGUER

I

— Encore ces damnés Anglais! murmura le marin, en rentrant sa tête, qu'il avait passée par un sabord; pas moyen de regarder une seule fois vers la haute mer sans les avoir pour perspective! Les voilà qui courent des bordées, maintenant... Gueux de rougets, allez!... Je voudrais seulement que le capitaine eût l'idée de vous faire frire : je me chargerais de fondre le beurre et de tenir la queue de la poêle.

Celui qui parlait ainsi n'était autre qu'Ivon Kosquer, surnommé *Père-la-Garcette*, par allusion à son faible pour ce moyen de persuasion, dont il *usait et abusait*, comme le permettait alors le droit romain

à l'égard de toute propriété : *Jus utendi et abutendi.*

Quoiqu'il n'eût jamais étudié son alphabet que dans les gréements d'un navire, et qu'il ne sût signer son nom qu'avec une hache d'abordage et sur des faces d'Anglais, Ivon se trouvait lieutenant de la *Cordelière*, le plus beau vaisseau qui eût encore été construit en France. A cette époque, la marine n'avait point d'organisation régulière; le capitaine de chaque vaisseau était seul nommé par le roi ; il choisissait lui-même ses officiers et ses équipages. L'État lui payait une somme fixe avec laquelle il devait nourrir et payer ceux-ci à sa fantaisie, de telle sorte que la guerre maritime se faisait, pour ainsi dire, à forfait et au nom de l'État plutôt que par l'État lui-même.

Le commandement de la *Cordelière* venait d'être donné au jeune Pors-Moguer; et celui-ci, qui connaissait l'habileté de Kosquer, l'avait choisi pour son lieutenant. Le contre-maître avait accepté avec d'autant plus de joie, qu'il espérait trouver ainsi l'occasion de régler quelques comptes arriérés avec les Anglais, qu'il aimait un peu moins que la peste et un peu plus que le diable.

Pors-Moguer avait en effet cherché l'escadre ennemie avec sa flottille, composée d'une quinzaine de brigantins; mais il n'avait pu la joindre. Les vents con-

traires l'avaient alors forcé de relâcher à Camaret, où il restait depuis trois mois, quoique les Anglais eussent reparu à l'horizon, et semblassent le provoquer.

Cette inconcevable inactivité de Pors-Moguer avait rendu l'humeur d'Ivon encore plus maussade que d'ordinaire, et, depuis l'arrivée de la flotte ennemie, la garcette était moins souvent à sa boutonnière que sur les épaules des matelots. Son neveu Perric, jeune novice embarqué avec lui sur la *Cordelière*, obtenait surtout, à cet égard, une préférence qui prouvait jusqu'à quel point le contre-maître possédait l'esprit de famille.

Il venait précisément de quitter le sabord et d'envoyer aux Anglais les volées de malédictions par lesquelles nous avons commencé ce récit, lorsque le malencontreux novice entra.

— Mon oncle, dit-il...

Ivon se retourna brusquement.

— Qui est-ce qui m'appelle mon oncle ? s'écria-t-il en saisissant convulsivement sa garcette.

Et apercevant Perric : Comment, marin de rivière, tu te croiras donc toujours ici dans la cassine de ton papa, et tu n'apprendras jamais la subordination?

En même temps le martinet de filin tomba sur les

épaules du novice, qui s'arrondit philosophiquement le dos pour recevoir l'avertissement.

— Mon lieutenant, reprit-il. — Qui est-ce qui te parle de lieutenant, huître sans coquille ; est-ce que je n'ai pas un nom comme tous les chrétiens?

Et la garcette appuya de nouveau l'observation.

— Lieutenant Ivon, mon oncle, reprit Perric avec cette ironie *en dedans* particulière aux Bretons ; c'est un pêcheur qui demande à parler au capitaine. — Eh bien, est-ce que je suis le capitaine, parpaillot? — Vous m'avez défendu hier de parler directement à messire Pors-Moguer, observa le novice, toujours calme. -- Ça suffit... file ton nœud.

Dans ce moment, une porte s'ouvrit, et le capitaine lui-même parut.

— Tu es bien rude avec ce garçon, maître, dit Pors-Moguer à Ivon. — C'est vrai, capitaine, répondit le lieutenant ; mais faut bien que je le soigne à part, puisqu'il est de la parenté. Pour qui se donnerait-on de la peine, si c'était pas pour les siens ? Je veux que ça fasse un matelot un peu bien calfaté, et pour ça faut que j'habitue sa carcasse à recevoir la lame sans se découdre.

Pors-Moguer sourit.

— Où est le pêcheur qui veut me parler? demanda-

t-il à Perric.—Sur le gaillard d'avant.—Va le chercher.

Le novice remonta, et reparut bientôt avec un jeune homme ayant pour tout costume une chemise de toile rousse et une large culotte de *berlinge* qui n'arrivait qu'aux genoux. Ses longs cheveux noirs tombaient sur ses épaules et ruisselaient d'eau ainsi que ses vêtements.

— D'où diable sors-tu? lui demanda Pors-Moguer, surpris. — De la mer, répondit le pêcheur, en breton. — Et d'où viens-tu, par ce chemin? — De la flotte anglaise. — Qu'est-ce qu'il dit? s'écria Ivon en se rapprochant... Tu viens de ce nid de homards, toi? — J'en viens. — Et comment t'y trouvais-tu? — Je suis pêcheur au Conquet; hier le temps était beau et les enfants avaient faim; j'ai poussé au large pour chercher un banc de sardines que je connaissais vers la pointe de Berthaume. — Et tu as été pris? — Oui; une de leurs chaloupes m'a rencontré; ils m'ont remorqué à bord de la *Régente*... On m'a mené au capitaine, qui tenait conseil avec ses officiers, et ils m'ont fait des questions sur les passes, les récifs et la garnison du Conquet. — Tu n'as pas répondu, j'espère? — Je leur ai indiqué des passes là où il y a des récifs, et des récifs là où il y a des passes.— Bien, garçon, interrom-

pit Kosquer; et ils ont tout avalé comme des requins, pas vrai? — Ils ont eu l'air de se consulter en anglais, croyant que je ne les entendais pas; mais j'ai été deux ans prisonnier dans leur pays de Satan. — Eh bien, tu as compris ? — J'ai compris qu'il s'agissait de faire une descente au Conquet, et de ravager le pays comme ils ont déjà fait du côté de Penmarch. J'ai pensé alors que si l'on pouvait vous avertir, vous auriez le temps de prévenir le coup, en faisant débarquer du monde à Saint-Mathieu. Comme on me remenait à travers la batterie, j'ai laissé mon habit à ceux qui me tenaient; j'ai filé gentiment par un sabord, et je suis venu à la nage jusqu'au Toulinguet. — Par Sainte-Barbe! tu es un gaillard solidement chevillé ! dit Ivon.

Et il voulut lever la main pour frapper dans celle du pêcheur, en signe d'amitié; mais il s'aperçut qu'il tenait encore la garcette par habitude, et, pour ne pas perdre son mouvement, il la laissa tomber sur les épaules de son neveu, qui était à sa portée.

— Ce n'est pas toi qui aurais fait cela, capon, dit-il, pour justifier sa correction de rencontre.

Pors-Moguer paraissait réfléchir.

— Tu ne sais pas quand la descente doit avoir lieu? demanda-t-il au fugitif. — Non, mon commandant;

mais je pense qu'ils ne tarderont pas maintenant; car tout était préparé à bord. — C'est bien, dit le jeune homme, comme s'il se fût parlé à lui-même ; pouvoir les combattre ici même, remplir mon devoir et venger le mal qu'ils nous ont fait, sans partir... en m'absentant seulement une nuit... Que Dieu soit loué de me donner une telle occasion !

Et se retournant vers le lieutenant :

— Ivon, dit-il, envoyez à terre ; faites rembarquer tous nos gens, remontez les perroquets, et que tout soit préparé pour lever l'ancre dans une heure. — Malo ! Malo ! cria le contre-maître en agitant son bonnet. Le feu est aux étoupes, gare la mitraille ! Ces marsouins vont enfin nous montrer de près leurs vilaines faces. Perric, mon garçon, je te taillerai ce soir ou demain une paire de souliers dans leur chienne de peau ; et toi, pêcheur d'Anglais, viens avec moi dans ma cabine, je veux te faire cadeau d'un gargarisme en bouteille que j'ai apporté l'an dernier de Bordeaux.

Grâce à l'activité d'Ivon, les préparatifs durèrent peu de temps. La chaloupe envoyée au port reparut bientôt chargée de matelots. Le lieutenant les compta de loin, et s'assura qu'il ne lui manquait personne ; mais tout à coup il cligna des yeux et

pencha la tête à droite et à gauche pour mieux distinguer.

— Dieu me damne ! dit-il, il y a une femme avec eux !

Et cherchant instinctivement sa garcette :

— Ah ! ils amènent des femmes à bord, gronda-t-il sourdement ; ils pensent que je prendrai une jupe pour une vareuse ! C'est bon ! tout à l'heure le filin en quatre va rire.

La chaloupe aborda. Voulant surprendre les arrivants en flagrant délit, Ivon alla se placer sournoisement près du grand mât, laissant débarquer les matelots, comme un chasseur en embuscade qui compte son gibier ; tout à coup une coiffe parut au niveau du bastingage ; c'était le moment de se montrer ; le lieutenant s'avança à pas de loup, et au moment où la femme mettait le pied sur le pont de la *Cordelière,* il se trouva face à face avec elle.

— Maharite ! dit-il en reculant désappointé. — Bonjour, maître, répondit la jolie paysanne avec une révérence coquette. — Bonsoir, répliqua Ivon en lui tournant le dos. — Hen ! vieux grondin, murmura la jeune fille, en faisant au lieutenant une moue d'enfant boudeur.

Et se tournant vers Perric avec son plus gracieux

sourire : Le capitaine Pors-Moguer est-il à bord ? demanda-t-elle. — Dans sa cabine.

Il n'avait point achevé que la garcette de l'oncle lui tomba sur les épaules.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi, failli chien? s'écria-t-il ; prends-tu un cotillon pour une voile de misaine? Au large ! — Est-il féroce, dit Maharite, avec un charmant geste d'effroi. — Qu'est-ce que vous voulez au capitaine ? interrompit brusquement Ivon. — Je veux le voir. — Il n'a pas le temps. — Par exemple... je serais venue de Saint-Mathieu pour rien ? dites-lui que c'est de la part de mademoiselle Suzanne. — Il n'a pas le temps, mille noms... vous me ferez jurer à la fin. — Mais pourtant, dit la jeune fille, en prenant ce ton demi-dolent, demi-pleureur qu'affectionnent les femmes et les enfants, je ne puis pas m'en aller comme cela sans l'avoir vu, moi... on me gronderait... — Vous reviendrez demain. — Mais demain ce sera trop tard... — Qu'est-ce que vous avez donc à lui dire ? — D'abord, j'ai à lui faire des compliments de mon maître. — C'est bon, il pourra vivre jusqu'à demain sans cela. — Puis ceux de ma maîtresse... — Que le diable puisse emporter ! grommela Ivon. — Comment dites-vous ? — Rien, allez toujours... Les compliments de votre maî-

tresse... après... — Eh bien, après... j'ai à lui remettre... ce bouquet. — Un bouquet... Qu'est-ce que vous voulez que le capitaine fasse de cela, dit Ivon en haussant les épaules... N'importe, donnez... je le lui remettrai. — Mais de suite ? — De suite. — Allons, il le faut bien, soupira Maharite en regardant les fleurs et ayant l'air de les arranger. Ne le remuez pas trop, surtout, portez-le comme cela, bien droit, au capitaine. — Pardieu ! ne dirait-on pas que les fleurs ne peuvent avoir la tête en bas, dit Ivon impatienté... Donnez, et retournez-moi à Saint-Mathieu vent arrière. Nous avons autre chose à faire, pour le quart d'heure, qu'à nous occuper à godiller dans la conversation.

Se tournant alors vers un canotier : Hé ! Tap-Dur, cria-t-il, débarque-moi ça en deux temps au port, que nous puissions torcher de la toile librement.

Tap-Dur aida Maharite à descendre dans la chaloupe, et Ivon se rendit près de Pors-Moguer.

— Tout est prêt, capitaine, dit-il. — Bien ! répondit celui-ci, qui était penché sur une carte marine qu'il étudiait, je vais monter. — Mais qu'as-tu donc là ? ajouta-t-il en apercevant le bouquet que le contre-maître froissait dans ses mains. — Ah ! c'est juste ; c'est pour vous, ça. — Pour moi ! —

C'est la petite de là-bas qui vient de l'apporter... de la part de mademoiselle de Kermorvan. — Ah ! donne, donne.

Il saisit vivement le bouquet, et un billet en tomba.

— Laisse-moi, Ivon, dit le jeune homme en rougissant, je vais te rejoindre. — Au diable ! grommela le vieux marin en remontant sur le pont, je n'avais pas deviné celle-là, par exemple !... Qui se serait imaginé de trouver une lettre, comme un hanneton, au milieu des roses et des marjolaines ?

Il se promena longtemps seul sur le gaillard, attendant le capitaine ; la nuit commençait à venir, et la marée descendait ; enfin, Pors-Moguer parut : il était vêtu avec une singulière élégance, portant la toque à plumes et les souliers de satin.

— Six rameurs et la grande barque ! cria-t-il. — Comment ! demanda le lieutenant stupéfait. — Je vais à terre. — Mais nous manquerons le flot, capitaine. — Nous ne débarquerons point ce soir au Conquet. J'ai réfléchi... demain ce sera assez tôt... — Mais les Anglais... — Ils sont en vue et ne font aucun mouvement... ils ont sans doute renoncé à leur descente, en soupçonnant que nous étions

avertis. — La barque du capitaine ! cria le premier canotier.

— Le cap sur Saint-Mathieu, enfant, dit Pors-Moguer.

Ivon fit entendre un jurement épouvantable, et jeta son bonnet avec rage.

— Qu'est-ce que ça veut dire, lieutenant Ivon, mon oncle ! murmura Perric. — Ne m'approche pas, s'écria le contre-maître exaspéré, ne m'approche pas, car je serais capable de faire un malheur... Oh ! je voudrais avoir toutes les femmes de Bretagne à bourrer dans une couleuvrine ! Rappelle-toi, Perric, que si tu deviens jamais amoureux, je te tue, toi et l'autre... rien que pour l'honneur de la famille.

II

Aucune étoile ne brillait au ciel, et tandis que le manoir du comte de Kermorvan étincelait de lumières, le jardin était plongé dans une obscurité profonde. Protégés par cette obscurité, un jeune homme et une jeune fille en habits de bal étaient assis sous une tonnelle et causaient à voix basse.

— Vous perdre ! vous perdre, Suzanne ! disait le jeune homme, quand vous m'êtes devenue plus précieuse que la vie, que l'ambition, que l'honneur ! quand, pour ne point vous quitter, j'ai laissé l'ennemi insulter mon pavillon ! Oh ! non, cela ne sera point. — Et pourtant mon père a promis ma main à messire Audiffret, répondit la jeune fille; ce matin même il m'a appelée pour me le dire ; il devait l'annoncer aujourd'hui à toutes les personnes réunies pour la fête, et j'ai pu à peine obtenir de lui un retard de quelques jours. — Votre père est-il donc inflexi-

ble? — Hélas ! je ne l'ai jamais vu céder ! Sa volonté est pour lui-même quelque chose de sacré ; il la maintient comme il maintiendrait une promesse. C'est un engagement pris avec sa conscience et qu'il tient à honneur de soutenir. Ah ! vous auriez mieux fait, Jehan, de lui demander ma main, il y a deux mois.

— Le pouvais-je ? Le comte est fier de son rang, et moi, c'est à peine si je puis prouver ma noblesse ; il est riche, et je suis pauvre : ma demande eût été rejetée, et dès lors la porte du manoir m'eût été fermée ; je n'ai pu me résoudre à ce malheur. Puis, votre père me recevait d'abord avec une bienveillance croissante ; j'espérais que l'affection qu'il prendrait pour moi finirait par le rendre moins sévère sur la naissance et la fortune. Je ne sais pourquoi, son amitié s'est subitement transformée en froideur, sa prévenance en réserve : avez-vous pu deviner la cause de ce changement? — Nullement. — Depuis un mois, j'espérais toujours recouvrer les bonnes grâces du comte, lorsque aujourd'hui votre lettre m'est arrivée au moment où j'allais partir. Vous me disiez de venir, qu'il y allait de notre bonheur, qu'un jour de retard pouvait nous séparer à jamais : je suis accouru malgré mon devoir, qui m'appelait ailleurs, et c'est pour apprendre qu'il n'y a plus d'espérance..... Ah ! cela ne

peut être, Suzanne; vous ne pouvez appartenir à un autre, car vous m'aimez : vous serez à moi, dussé-je venir vous arracher d'ici, à la tête de mes matelots !

— Jehan ! Jehan ! s'écria la jeune fille effrayée de l'exaltation de Pors-Moguer (car c'était lui), ne parlez pas ainsi, au nom du ciel ! Mon père m'aime ; il m'aime bien, j'en suis sûre ; peut-être se laissera-t-il fléchir une fois en sa vie. Revenez demain, parlez-lui, mais doucement, humblement, comme il convient à quelqu'un qui demande une grâce. Je me joindrai à vos prières, et peut-être que Dieu aura pitié de nous ! — Soit, dit Pors-Moguer d'un air sombre ; je tenterai tout, je me résignerai à tout ; dussé-je le demander à genoux, je le ferai ; mais si tout me trompe...

Il n'acheva pas : Maharite accourait avertir sa maîtresse que son père s'était aperçu de son absence et la demandait : la jeune fille se hâta de rentrer. Pors-Moguer attendit quelques instants avant de la suivre.

Il venait de reparaître au bal, lorsque la porte s'ouvrit avec fracas et laissa voir le chevalier Audiffret sans coiffure, les vêtements en désordre, souillés de boue et de sang.

— Qu'est-ce donc ? demanda le comte en courant à sa rencontre ; que vous est-il arrivé ? — Par le

Christ! excusez-moi de me présenter dans ce costume de bohémien, répondit le chevalier, mais ce n'est pas ma faute, c'est celle des Anglais. — Des Anglais! A ce mot répété de bouche en bouche, les danses s'arrêtèrent, les conversations particulières s'interrompirent; tout le monde se leva, et l'on courut se grouper autour d'Audiffret.

— Comment les avez-vous rencontrés? où sont-ils? répétait-on de tous côtés. — Un instant, un instant, dit le chevalier, que l'on étouffait... je répondrai à vos questions quand j'aurai repris haleine. J'ai la gorge aussi chaude qu'un canon d'arquebuse.

Kermorvan fit apporter à boire; Audiffret se versa trois rasades coup sur coup, tomba dans un fauteuil, étendit les jambes comme un rustre qui se chauffe, déboucla son ceinturon, et poussa un soupir de contentement.

— Ma foi, j'avais besoin de cela, dit-il. Vous me demandez où sont les Anglais? au diable, pour le quart d'heure. Nous leur avons donné une aubade qu'ils n'oublieront pas de quelques jours. — Où cela? — Voici la chose. Je me rendais à votre invitation, Kermorvan, luisant comme un sou et le nez dans mon manteau, car il faisait ce soir un brouillard à couper au couteau, lorsqu'à l'entrée de la lande mon

cheval heurte quelque chose que je reconnais pour ce cormoran de Noric. — Hé ! du bateau, que je lui dis, est-ce que tu pêches ici des congres dans la brune? d'où viens-tu comme ça, sur le plancher des vaches? ton bateau est-il fondu, par hasard? — Juste, qu'il me répond. — Comment?

Alors il me raconte comme quoi il a été le prisonnier des Anglais, qui l'ont interrogé pour savoir la manière d'aborder au Conquet; bref, il m'apprend que nous sommes menacés d'une descente de l'ennemi.

— Et quand font-ils leur coup? que je lui demande. — Peut-être ce soir, me répond Noric...

Alors je me rappelle justement qu'avant de quitter le Conquet, j'ai vu des barques au large qui avaient l'air de se promener, en regardant la terre du coin de l'œil; je prends de suite mon parti; Noric monte en croupe, nous retournons ventre à terre; nous assemblons tous les bons gars de l'endroit, et nous arrivons à la grève en même temps que les Anglais ! — Vous les avez attaqués? demanda Kermorvan. — Un peu, compère; j'étais vexé d'avoir été dérangé, et je frappais comme un batteur de fer; les Anglais en ont eu à discrétion. — Et ils se sont rembarqués? dit Pors-Moguer, qui avait écouté tout le récit du che-

valier, la rougeur au front. — Ah ! c'est vous, observa Audiffret : pardieu vous avez eu tort de ne pas écouter l'avertissement de Noric ; si vous étiez venu avec une trentaine de vos trognes goudronnées, tous les Anglais y auraient laissé leurs culottes. — Messire Pors-Moguer connaissait donc le projet de descente? fit le comte avec étonnement. — Oui ; mais ça s'est mal trouvé de venir un jour de bal, pas vrai, capitaine ? Au reste, j'ai fait de mon mieux pour vous remplacer. Seulement, quand tout a été fini, je suis remonté sur ma jument, et je me suis dit : Allons raconter la chose à ceux de Saint-Mathieu, qui dansent sans se douter que les Anglais auraient pu leur amener de la musique... Kermorvan, encore un verre de vin, compère, j'étrangle. C'est diablement coriace à travailler, ces Anglais...

Il acheva la bouteille.

— Et maintenant, ajouta-t-il en se levant, vive la joie ! vous pouvez vous amuser. — Grâce à vous, dit le comte, en lui prenant la main... Mon brave chevalier... vous êtes un César. — Je ne connais pas ce gentilhomme, répondit Audiffret ; mais je ne crains personne... quoique je commence à prendre du ventre et que le combat m'essouffle à pied. Mais, mordieu ! c'est assez s'occuper de moi ; j'ai l'air d'un Gascon

qui raconte ses prouesses : parlons d'autre chose. Où est la petite?... Je lui apportais un bouquet qui est resté sur la grève avec les Anglais. — Suzanne se contentera de vous devoir, comme nous tous, la liberté et peut-être la vie, répondit le comte en souriant. — Alors, qu'on m'embrasse! s'écria Audiffret en s'avançant les bras ouverts du côté de la jeune fille.

Par un mouvement pour ainsi dire involontaire, et plus prompt que l'éclair, Pors-Moguer se jeta entre lui et Suzanne.

— Vous oubliez où vous êtes, dit-il d'une voix tremblante.

Le chevalier s'arrêta étonné et regarda le comte.

— Audiffret... embrassez votre femme, s'écria celui-ci en saisissant vivement la main de sa fille et la poussant au chevalier.

Suzanne jeta un cri ; il y eut un mouvement de surprise dans la foule. Pors-Moguer était demeuré immobile et pâle, promenant autour de lui un regard incertain... Tout à coup il fit un pas vers le comte.

— Il faut que je vous parle, dit-il, d'une voix étouffée...

Tout le monde s'éloigna par un mouvement spon-

tané... Il y eut un moment de silence... Kermovan et le capitaine étaient debout, l'un calme et hautain, l'autre agité et indécis; la foule regardait avec une curiosité inquiète.

— Comte, dit enfin Pors-Moguer assez bas pour n'être entendu que de lui, j'aime votre fille et votre fille m'aime. — Je le sais, répondit Kermorvan.

Jehan leva la tête avec étonnement.

— Vous le savez, et vous la donnez à un autre ! — Parce que cet autre n'a point de tache à son honneur, dit le vieillard d'un ton fier ; parce qu'il a combattu bravement dans nos armées ; parce que tout à l'heure encore son courage nous a sauvés. — Je vous comprends, dit Pors-Moguer en rougissant ; mon amour a pu, en effet, me faire négliger mes devoirs ; mais peut-être n'est-ce point ici qu'il faudrait me le reprocher, car c'est ici que j'ai trouvé la tentation.

— Je vous ai laissé libre de l'éviter, observa sèchement le comte.

Le jeune homme tressaillit.

— Messire de Kermorvan, continua-t-il d'un accent profond, je puis et dois tout écouter de vous ; mais, je vous en conjure, ne brisez pas deux cœurs volontairement. Si j'ai eu des torts, dites-moi comment je dois les réparer. Je ne vous demande qu'une espé-

rance, et j'attendrai. Ordonnez ce que vous voulez : quelque prix que vous y mettiez, je regagnerai l'estime que vous m'aviez témoignée autrefois. — Il est trop tard, dit le comte froidement. — Prenez garde, dit Jehan, qui sentait sa patience s'en aller ; au nom de Dieu, ne nous poussez pas à bout, messire comte. — Et qu'arriverait-il, si je le faisais? — Ne me le demandez pas ! Je veux être calme comme je le dois, devant vous... mais pensez bien à ce que vous allez faire ! Vous ne pouvez donner votre fille à cet homme, messire, vous ne le pouvez pas ! — Et pourquoi ? demanda Kermorvan, avec hauteur ; parce qu'il parle un moins beau langage que de plus habiles, qu'il porte un costume moins élégant que de plus raffinés, et que sa moustache est moins noire que celle d'autres plus jeunes ? Mais il parle assez bien pour se faire entendre dans la mêlée, messire ; ses habits sont assez beaux, couverts du sang ennemi, et sa moustache a blanchi à servir le roi et la Bretagne... Il n'y a eu que des braves, jusqu'ici, dans la famille des Kermorvan... Je ne veux point que ma fille commence une lignée de lâches. — Comte ! s'écria Pors-Moguer en s'élançant vers le vieillard.

Mais tout à coup il s'arrêta, comme si un éblouissement l'eût saisi ; ses poings se fermèrent avec rage ;

il sembla faire un effort surhumain, et baissant les yeux : Vous êtes son père, murmura-t-il d'une bouche tremblante... Dieu vous pardonne..... mais vous regretterez le mot que vous venez de prononcer.

Alors, relevant son front échevelé, il promena autour de lui des yeux égarés, aperçut Suzanne, et lui adressant un geste d'adieu dont la muette énergie fit tressaillir la jeune fille, il s'élança hors de la salle du bal.

— Que se passe-t-il donc ? demanda Audiffret en s'approchant du comte. — Rien, chevalier, répondit Kermorvan. — Le mariage tient toujours? — Les fiançailles auront lieu demain à la chapelle de l'abbaye.

III

Ivon, les bras croisés, la mine sombre et bourrue, se promenait de long en large dans la chambre du capitaine; chaque fois qu'il passait devant la fenêtre, il jetait, malgré lui, un regard du côté de la baie, et laissait échapper un effroyable jurement.

Le soleil était déjà levé depuis longtemps, et Pors-Moguer n'arrivait pas. Ivon allait appeler son neveu, sous prétexte de lui donner un ordre, mais en réalité pour décharger sur ses épaules les bourrasques de sa mauvaise humeur, lorsque le capitaine entra.

Il était pâle, mais calme.

— Tout le monde à son poste! dit-il à Ivon ; nous mettons à la voile.

Le lieutenant fit deux pas en arrière.

— Pour de bon? demanda-t-il, en relevant son bonnet enfoncé sur ses yeux. — Dans une heure,

nous serons à portée de l'Anglais. — Bah! est-ce que?...

Pors-Moguer baissa la tête en signe d'affirmation.

Ivon n'en entendit pas davantage ; il enjamba l'escalier, tomba sur le gaillard comme un boulet, distribua des coups de poing, en signe de réjouissance, à tous les matelots qu'il trouva sur son chemin, et s'élança sur le bastingage.

— Hohé! tout le monde sur le pont! s'écria-t-il, en donnant à sa voix le retentissement d'une trompe de chasse ; à l'ouvrage, tas de cancres! nous allons demander à l'Anglais ce qu'il a dans le ventre. Ici, Perric ; ici, mon fieu.. ; je veux que les meilleurs morceaux soient pour nous. Holà donc! tout le monde sur le pont, et branle-bas de combat !

A la voix du lieutenant, l'équipage accourut, et lorsque Pors-Moguer parut, chacun était déjà à son poste. Le jeune commandant jeta sur son navire un coup d'œil rapide ; une sorte de joie amère illumina ses traits.

Il ordonna de faire les signaux pour que les capitaines des brigantins vinssent prendre ses ordres, et une heure après la flottille entière était prête à mettre à la voile.

La mer était calme et le ciel bleu : c'était le

10 août. L'escadre anglaise se montrait toujours à l'horizon, courant des bordées et semblant défier la flotte bretonne. Celle-ci attendait une légère brise d'est pour sortir de la baie ; le branle-bas de combat était fait à bord de tous les navires. Enfin, la brise tant désirée se fit sentir.

— Adieu-va ! cria Ivon.

Et la *Cordelière*, suivie de tous les brigantins commandés par Prejent, cingla vers la hauteur d'Ouessant.

En les voyant arriver, la flotte anglaise, qui avait deux fois plus de navires et que la longue inaction du capitaine breton avait enhardie, poussa des *hourras* de joie et forma sa ligne. Le combat s'engagea bientôt. Les premiers brigantins s'attaquèrent assez mollement ; mais d'autres arrivèrent, et la mêlée devint furieuse.

Jusqu'alors la *Cordelière* et la *Régente,* séparées par les brigantins, avaient regardé la lutte sans s'y mêler ; courant des bordées sur la ligne du combat, elles semblaient s'observer, se mesurer de l'œil et attendre l'occasion. Tout à coup la *Régente,* qui avait semblé fuir, vire de bord, s'élance au plus fort de la mêlée et foudroie tout sur son passage. Pors-Moguer arrive alors à son tour, toutes voiles déployées, brise la ligne anglaise et rejoint son ennemi.

Ce fut un moment solennel et terrible que celui où ces deux vaisseaux se trouvèrent enfin en présence ! La *Régente* l'emportait par sa manœuvre ; la *Cordelière,* par son artillerie. C'était, des deux côtés, même habileté, même emportement, même décision de mourir ! En un instant, les deux navires furent couverts de fumée et de feu : on eût dit deux volcans en éruption.

Les premières bordées de l'Anglais avaient été heureuses et avaient balayé les gaillards de la *Cordelière ;* il y eut dans l'équipage breton un moment, non de découragement, mais de confusion. Les brigantins ennemis en profitèrent pour s'approcher, et Pors-Moguer se trouva bientôt resserré dans un cercle de boulets et de mitraille !

Deux fois il veut essayer l'abordage, cette ressource des braves contre les heureux, deux fois la *Régente* l'évite ; mais, en virant pour échapper à sa seconde tentative, elle présente la poupe à la *Cordelière.*,.

— Lofe, lofe ! commande Pors-Moguer... Feu, maintenant !

La bordée part, prenant en enfilade le vaisseau anglais, qui semble éclater tout entier.

— Malo ! hurle Ivon, son gouvernail est au diable ; voyez, elle n'obéit plus à la barre : encore un coup de

pied dans les reins, et nous la ferons passer sous notre quille.

Une seconde bordée retentit, et les huniers de la *Régente* s'envolent, emportés par les boulets.

— A l'abordage, maintenant ! crie Pors-Moguer.

Cette fois l'Anglais veut en vain éviter l'approche de son ennemi ; les grappins sont lancés, les haubans liés l'un à l'autre, et les deux équipages, la menace à la bouche et la hache à la main, vont s'élancer !

Mais tout à coup un cri s'élève à bord de la *Cordelière :*

— Le feu ! le feu !

Tous s'arrêtent glacés d'épouvante ; un mugissement sourd gronde dans les flancs du vaisseau ; le pont craque, se brise, et une colonne de flamme jaillit de la cale embrasée.

A l'instant les armes tombent, on court aux pompes, on inonde les batteries, on plonge les voiles dans la mer, et on cherche à étouffer l'incendie sous leurs replis ; mais l'incendie gagne tout, dévore tout, s'étend et grandit sans cesse.

Pors-Moguer s'arrête : il a compris que tout espoir de sauver son vaisseau est perdu.

— Aux chaloupes ! dit-il.

Et il aide lui-même à les mettre à flot, il y fait

descendre les blessés d'abord, puis les enfants, puis les matelots ; les barques s'éloignent successivement ; la dernière va partir ; il ne reste plus sur le pont que le jeune capitaine et Ivon.

— Ne les fais pas attendre, dit Pors-Moguer au vieux contre-maître, en lui montrant la barque près de déborder. — C'est bon, répond Ivon.

Et, d'un coup de hache, il coupe la corde de la chaloupe, qui s'éloigne à force de rames.

— Qu'as-tu fait, malheureux ? s'écria le capitaine. — Je vous répondrai chez le diable, s'écria Ivon ; pour le moment, il s'agit d'empêcher l'Anglais d'en réchapper. — Ah ! tu m'as donc compris ? — Un peu !

Ivon court aux haubans, et Pors-Moguer à la barre. La *Régente* avait réussi à s'éloigner de la *Cordelière*, mais privée de son gouvernail, complétement désemparée, elle flottait à peu de distance. Pors-Moguer laisse arriver sur elle et la range bord à bord. Ivon lance un premier grappin, un second part du gaillard d'avant ; la *Régente* les brise en vain et essaie de se dégager ; elle ne peut manœuvrer, et la *Cordelière*, habilement gouvernée, se maintient collée à ses sabords.

Le contre-maître courait à l'avant pour essayer de

lier de nouveau les haubans, lorsqu'au milieu de la fumée, il heurta quelqu'un et se trouva en face de son neveu.

— Toi ici, triple gueux ! s'écria-t-il, en cherchant instinctivement sa garcette, qu'il avait perdue dans le combat ; ne t'avais-je pas dit de partir ! — J'ai mieux aimé rester, répondit Perric tranquillement. — Mais nous allons sauter, malheureux ! — C'est mon idée ! — Pourquoi ne t'es-tu pas sauvé avec les autres ? — Ma mère m'a confié à vous, répondit le novice avec une légère émotion..... Vous êtes mon dernier parent... dame ! j'ai pensé qu'il valait autant boire ensemble à la grande tasse ! Si ça vous vexe, donnez-moi un coup de pied n'importe où, ne vous gênez pas, voilà que ça chauffe, et sous peu les meurtrissures ne paraîtront plus....

Ivon regarda Perric un instant sans répondre ; puis étendant sa large main sur la tête du novice :

— Que Dieu sauve ton âme, petit ! murmura-t-il d'une voix étranglée ; tu es un vrai Kosquer.

Cependant, les brigantins anglais, tour à tour attaqués par Prejent, étaient en fuite et ne pouvaient porter secours à la *Régente ;* Pors-Moguer, toujours à la barre de la *Cordelière*, tenait le vaisseau ennemi sous le vent, naviguant côté à côté et lui com-

muniquant l'incendie. Un nuage de fumée tout brodé d'étincelles enveloppait déjà les deux navires, aux pics desquels flottaient les pavillons ennemis !..... La foule, accourue sur le rivage pour voir le combat, contemplait avec stupeur cet effrayant et sublime spectacle.

Tout à coup, une brise s'éleva de la haute mer ; les voiles à demi consumées de la *Cordelière* et de la *Régente* se gonflèrent encore avant de tomber en cendres ; les deux navires bondirent sur les flots comme deux coursiers recevant, au moment de l'agonie, un dernier coup d'aiguillon, et rangèrent la côte d'un seul élan, en doublant le cap de Saint-Mathieu.

Dans ce moment, messire de Kermorvan tournait l'abbaye ; il aperçut les deux vaisseaux en feu qui fuyaient comme deux météores sanglants. A la barre de l'un d'eux était Pors-Moguer. Il agita la main en signe d'adieu, et le comte crut entendre les dernières paroles que le jeune capitaine avait prononcées la veille.

Il s'élança éperdu vers le parapet ; mais un éclair venait de briller : une explosion terrible avait fait

trembler le promontoire ; il chercha en vain des yeux les deux vaisseaux !...

On n'apercevait plus sur la mer immense et abandonnée que les derniers brigantins anglais fuyant à l'horizon.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Les Péchés de jeunesse..... 1

Pierre Rivière..... 127

Les Préventions..... 151

Pors-Moguer..... 219

FIN DE LA TABLE.

BOULOGNE SEINE. — IMPRIMERIE JULES POYET.

EXTRAIT DU CATALOGUE MICHEL LÉVY

1 FRANC LE VOLUME. — 1 FR. 25 PAR LA POSTE

AMÉDÉE ACHARD

	vol.
BRUNES ET BLONDES	1
LES CAMPAGNES D'UN ROUÉ	1
LA CHASSE ROYALE	2
LES DERNIÈRES MARQUISES	1
ENTRE LE BAL ET LE BERCEAU	1
LA FAMILLE AUBERNIN	1
LES FEMMES HONNÊTES	1
LES FILLES DE JEPHTÉ	1
MADAME ROSE	1
MARCELLE	1
LES MISÈRES D'UN MILLIONNAIRE	1
NELLY	2
L'OMBRE DE LUDOVIC	1
PARISIENNES ET PROVINCIALES	1
LES PETITS-FILS DE LOVELACE	1
LES RÊVEURS DE PARIS	1
LA ROBE DE NESSUS	1
LE ROMAN DU MARI	1
LA SABOTIÈRE	1
LA TRAITE DES BLONDES	1

A. ASSOLANT

GABRIELLE DE CRÈNEVERT	1

X. AUBRYET

LA FEMME DE 25 ANS	1

ÉMILE DE GIRARDIN

ÉMILE	1

Mme ÉMILE DE GIRARDIN

LA CANNE DE M. DE BALZAC	1
CONTES D'UNE VIEILLE FILLE	1
LA CROIX DE BERNY (*en société avec Th. Gautier, Méry et Jules Sandeau*)	1
IL NE FAUT PAS JOUER AVEC LA DOULEUR	1
LE LORGNON	1
MARGUERITE	1
M. LE MARQUIS DE PONTANGES	1
NOUVELLES	1
POÉSIES COMPLÈTES	1
LE VICOMTE DE LAUNAY. Lettres parisiennes. *Édition complète*	4

LÉON GOZLAN

LE BARIL DE POUDRE D'OR	1
LA COMÉDIE ET LES COMÉDIENS	1
LE NOTAIRE DE CHANTILLY	1

MÉRY

UN AMOUR DANS L'AVENIR	1
ANDRÉ CHÉNIER	1
L'ASSASSINAT — UNE NUIT DU MIDI	1

MÉRY (*suite*)

	vol.
LE BONNET VERT	1
UN CARNAVAL DE PARIS	1
LA CHASSE AU CHASTRE	1
LE CHATEAU DE LA FAVORITE	1
LE CHATEAU DES TROIS TOURS	1
LE CHATEAU VERT	1
LA CIRCÉ DE PARIS	1
LA COMTESSE HORTENSIA	1
UNE CONSPIRATION AU LOUVRE	1
LA COUR D'AMOUR	1
UN CRIME INCONNU	1
LES DAMNÉS DE L'INDE	1
DEBORA	1
LE DERNIER FANTOME	1
LES DEUX AMAZONES	1
UNE HISTOIRE DE FAMILLE	1
UN HOMME HEUREUX	1
LA JUIVE AU VATICAN	1
UN MARIAGE DE PARIS	1
MARSEILLE ET LES MARSEILLAIS	1
MARTHE LA BLANCHISSEUSE — LA VÉNUS D'ARLES	1
M. AUGUSTE	1
LES MYSTÈRES D'UN CHATEAU	1
LES NUITS ANGLAISES	1
LES NUITS ESPAGNOLES	1
LES NUITS ITALIENNES	1
LES NUITS PARISIENNES	1
LE PARADIS TERRESTRE	1
SALONS ET SOUTERRAINS DE PARIS	1
TRAFALGAR	1
LE TRANSPORTÉ	1
URSULE	1
LA VIE FANTASTIQUE	1

CHARLES MONSELET

LES FEMMES QUI FONT DES SCÈNES	1
LA FRANC-MAÇONNERIE DES FEMMES	1
LES MYST. DU BOULEV. DES INVALIDES	1

PAUL PERRET

LA BAGUE D'ARGENT	1
LES BOURGEOIS DE CAMPAGNE	1
HISTOIRE D'UNE JOLIE FEMME	1
LE PRIEURÉ	1
VIOLANTE	1

AUR. SCHOLL

SCÈNES ET MENSONGES PARISIENS	1

A. SECOND

A QUOI TIENT L'AMOUR	1

Le Catalogue complet sera envoyé franco *à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.*

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE.— 18[illegible].